



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER

CHANTS POPULAIRES
DU
SUD DE L'INDE

TRADUCTION ET NOTICES PAR E. LAMAIRESSE

Systèmes religieux et philosophiques de l'Inde.
— Les Brahmes.
Des Dieux et des Temples de l'Inde.
Des cérémonies du culte.
Des castes et de l'état social, politique et religieux
des Hindous.
—
CHANTS DES BAYADÈRES.

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868

Tous droits de reproduction réservés



CHANTS POPULAIRES
DU
SUD DE L'INDE

Brux.—Typ. de A. LACHOIX, VANDERCKHOVEN et C^e, r. Royale, 3, imp. du Parc.

CHANTS POPULAIRES

DU

SUD DE L'INDE

TRADUCTION ET NOTICES PAR E. LAMAIRESSE

—
Systèmes religieux et philosophiques de l'Inde.
— Les Brahmes.
Des Dieux et des Temples de l'Inde.
Des cérémonies du culte.
Des castes et de l'état social, politique et religieux
des Hindous.
—
CHANTS DES BAYADÈRES.

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

—
1868

Tous droits de reproduction réservés

CARPENTIER

DE L'INDE

LIVRE PREMIER

SYSTÈMES RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUES DE L'INDE.
— LES BRAHMES

1. LES VEDAS

La forme la plus ancienne de la religion hindoue nous apparaît dans les Védas (le livre) qui sont bien antérieurs à tous les autres livres sacrés de l'Inde. Le plus ancien, le Rig-Véda remonte jusqu'à l'âge d'inspiration et d'adoration spontanée où la religion, encore toute primitive, était le produit du sol, sans importation étrangère, sans mélange de subtilités métaphysiques, sans complications d'origine sacerdotale, politique ou sociale. C'est un recueil d'hymnes et d'invocations au feu, au soleil, au ciel, à l'eau, à la terre; une adoration qui s'adresse aux éléments, aux forces naturelles principales qui sont écrasantes dans l'Inde. Dans cette contrée si voisine de l'équateur la nature a des phases et un aspect beaucoup

bien moins variés que dans l'Europe méridionale; en outre la fatigue du climat ne permet point à l'esprit de s'arrêter aux formes gracieuses et aux images riantes autant que le faisaient les Grecs. La première manifestation du sentiment religieux chez les Hindous ne pouvait donc être un polythéisme très varié et idolâtrique comme celui de la Grèce. Il ne pouvait non plus, en l'absence de la révélation, être un monothéisme iconoclaste comme celui des races sémitiques, car l'Inde n'a point comme l'Arabie et l'Afrique d'immenses déserts qui refoulent l'homme en lui-même et dans l'absolu dont ils sont l'image.

Antérieurs à l'institution des castes et à la toute-puissance des Brahmes, les Védas n'ont aucun esprit de système; tantôt ils admettent l'allégorie, et tantôt ils la repoussent. Le Rig-Véda n'est autre chose que l'histoire poétique de la nature. Son adoration monte jusqu'à l'Être suprême à travers des êtres déifiés, pure création des poètes, les uns anciens, les autres nouveaux, qui meurent et renaissent et ne sont point réellement des dieux. Ses hymnes furent composés pour les Arias, peuple à la civilisation douce et aux mœurs patriarcales, qui des rives de l'Indus s'étaient étendus jusqu'à celles du Gange. On peut en citer pour preuve la strophe suivante d'un hymne à Indra dieu du ciel :

« En toi, Indra, réside toute force; ta main lance
« la foudre, protège la cause des Arias contre leurs
« ennemis (*discerne causam meam de gente non*

« *sancta*); en faveur de celui qui t'offre ce lit de
« Cousa, frappe les impies qui veulent nous subju-
« guer. Sois le guide du père de famille qui te fait ce
« sacrifice. »

Après le Rig-Véda vient l'Yadjour-Véda, fonds primitif et point de départ des opinions philosophiques et religieuses de l'Inde, notamment du système de la métempsycose qui les domine toutes; puis le Sama-Véda qui contient un grand nombre d'hymnes; enfin l'Atharva-Véda a peine avoué par les Brahmes et beaucoup plus moderne que les trois autres. Il offre un caractère à part; il contient des formules de consécration, d'expiation et de conjuration.

Bien que le polythéisme apparent des Védas présente les éléments et les astres comme des dieux, et qu'il contienne en germe le panthéisme, la doctrine réelle de ces livres est l'unité de Dieu. Au dessous de lui, il n'y a que des déités, ses agents ou serviteurs, créés par lui comme les anges dans quelques religions.

Les trois principales manifestations de la Divinité, avec ses autres attributs et ses pouvoirs personnifiés et quelques autres dieux sont, il est vrai, indiqués dans les Védas; mais l'adoration des héros divinisés ne s'y rencontre nulle part et on n'y voit pas d'incarnations; à peine y trouve-t-on quelques allusions à celles de Vichnou.

Le trait marquant du rituel des Védas, il faut l'avouer, est l'adoration des éléments personnifiés, Agni le feu, Indra le firmament, Vayou l'air, Va-

rouna l'eau, Aitya le soleil et Soma la lune et d'autres personnages représentant des éléments et des planètes. La piété, de tout temps naturelle aux Hindous, les réunissait quelquefois sur les hauts-lieux pour offrir des sacrifices au milieu d'une enceinte de rameaux entrelacés. Mais l'adoration des Védas n'en est pas moins, pour la plus grande partie, un culte de famille, une adoration domestique, qui consistait en prières ou offrandes faites dans leurs propres maisons, par des individus isolés à des divinités individuelles et qui s'adressait, non à des types visibles, mais à des objets n'ayant point de représentation matérielle et présente. En un mot la religion des Védas qui est aussi celle des Lois de Manou, n'était point une idolâtrie.

La philosophie des Védas, contenue dans le Védanta ou Conclusion des Védas et dans des traités de Théodicée appelés *Oupanitchads*, qui font partie de la collection des Védas, proclame un seul Dieu qui doit être adoré métaphysiquement et d'une manière abstraite; en voici une des pensées :

« Avant la création il y avait *Lui*, il y avait Dieu,
« lui seul existait sans respirer, absorbé dans la so-
« litude de sa propre pensée tournée en dedans de
« lui pour jouir de la contemplation de lui-même. Il
« n'y avait rien en dehors de lui, rien autour de lui,
« il n'y avait que lui, avec lui.

« Le désir de glorifier Dieu fut le premier germe
« de la création. »

2. ALTÉRATION DE LA RELIGION VÉDIQUE

Entre les Védas et les Pouranas, il a dû s'écouler une longue suite de siècles marqués par de grandes révolutions religieuses et sociales. On trouve en effet dans les Pouranas : la division des castes ; la toute-puissance des Brahmes ; l'histoire, falsifiée il est vrai, de l'avènement du bouddhisme dans l'Inde ; la déification des héros qui ont dû plusieurs fois conquérir ou ravager ce pays ; enfin une religion nouvelle, éclectisme évident de plusieurs religions d'origines diverses.

L'institution des quatre castes, les Brahmes, les Kchatrias ou guerriers, les Veissiahs agriculteurs, les Soudras serviteurs, que Manou fait sortir toutes quatre de Brama lui-même, a été sans doute le résultat de la conquête de l'Inde par une race composée de trois tribus ou par trois tribus de races différentes qui, venues du nord ensemble ou successivement, subjuguèrent la population, formée peut-être déjà elle-même, au moins dans le sud, de deux couches superposées : la basse classe et les parias autochthones, et la classe supérieure des Sudras conquérants très anciens. Les différences physiques très tranchées que l'on remarque entre les Sudras et les Brahmes, la seule caste qui n'ait souffert aucune dispersion, ne permettent guère d'avoir une autre opinion ; car elles portent non seulement sur la couleur, mais encore sur les traits du visage, la taille, la force et l'élégance des membres. Encore aujourd'hui, les Brahmes forment

au milieu des Indiens une sorte de peuple à part qui s'en distingue tant au moral qu'au physique d'une manière beaucoup plus marquée que les juifs au milieu des populations européennes. Il n'est donc point douteux que les Brahmes au moins, sinon les Kchatrias et les Veissiahs, sont venus du nord. Manou désigne sous le nom de Brahmvarta une contrée située au nord de Delhi; la coutume qui s'est perpétuée dans ce pays, *digne des dieux*, par la tradition immémoriale parmi les classes primitives et les classes mêlées, est par ses lois, déclarée bonne coutume. Il fixe le séjour des Arias (l'Ariavarta) entre les monts Himmelazia et Vendhya au nord d'Allahabad.

Dans cette hypothèse, la société hindoue aurait été, à une époque fort reculée, le produit d'une alliance ou union qui aurait eu lieu entre les Brahmes adorateurs de Brahma et dépositaires des traditions des Védas, les Kchatrias guerriers sectateurs de Vichnou et les Arias pasteurs et commerçants adorateurs de Siva, pour dominer les indigènes relégués dans la caste des Sudras. Jusqu'après Manou, le culte légal resta le culte védique sans temple ni idolâtrie; c'est le seul que mentionne ce législateur; il n'est question dans ses lois que de l'Être suprême et de divinités très inférieures, au nombre desquelles Vichnou est cité une seule fois. On y remarque les passages suivants (traduction de M. Deslongchamps) :

« Un Brahmane doit se représenter le grand Être
« comme le souverain de l'univers. Les uns l'adorent

« dans le feu élémentaire, d'autres dans Manou seigneur
 « des créatures, d'autres dans Indra, d'autres dans
 « l'air pur, d'autres dans l'éternel Brahma. L'homme
 « qui reconnaît, dans sa propre âme, l'âme suprême,
 « présente dans toutes les créatures, se montre le
 « même à l'égard de tous et obtient à la fin d'être ab-
 « sorbé dans Brahma. L'âme a trois qualités : la bonté,
 « la passion et l'obscurité ; c'est douée de l'une de ces
 « qualités que l'intelligence (principe universel émané
 « de l'âme suprême) reste incessamment attachée aux
 « substances créées. Le signe distinctif de la bonté est
 « la science, celui de l'obscurité est l'ignorance ; la
 « passion consiste dans le désir passionné et l'aver-
 « sion. Les âmes douées de bonté acquièrent la nature
 « divine ; celles que domine la passion ont la condition
 « humaine, celles plongées dans l'obscurité sont rava-
 « lées à l'état des animaux.

« Chacune de ces trois sortes de transmigrations
 « a trois degrés :

« Le degré inférieur de celles qui proviennent de la
 « qualité d'obscurité comprend : les végétaux, les
 « vers et les insectes, les poissons, les serpents, les
 « tortues, les bestiaux et les animaux sauvages.

« Le degré moyen renferme les éléphants, les che-
 « vaux, les soudras, les barbares (étrangers), les
 « lions, les tigres et les sangliers.

« Au degré supérieur, sont les danseurs, les oiseaux,
 « les hommes qui font métier de tromper, les géants
 « (rakchasas) et les vampires (pisatchas).

« Les transmigrations dues à la qualité de passion sont :

« Au degré inférieur, les botanistes, les lutteurs, les acteurs, les maîtres d'armes, les joueurs et les ivrognes.

« Au degré moyen, les rois, les guerriers, les gourous des rois; les dialecticiens.

« Au degré supérieur, les musiciens célestes (Gandharvas), les génies qui suivent les Devas et les Apsaras (bayadères célestes).

« Les conditions occasionnées par la qualité de bonté sont : Au degré inférieur, les anachorètes, les dévots ascétiques, les Brahmes, les demi-dieux aux chars aériens, les génies des astérismes lunaires, et les Daityas.

« Au degré moyen, les sacrificateurs, les saints, les dieux, les génies des Védas, les régents des étoiles, les divinités des années, les Pitrys et les Sadhyas.

« Au degré supérieur, Brahma, les créateurs du monde, les génies de la vertu; les deux divinités qui président au principe intellectuel (Mahyas) et au principe invisible (Avykata).

« En sortant de l'enfer les scélérats sont condamnés à des transmigrations viles. Le meurtrier d'un Brahme passe dans le corps d'un chien, d'un sanglier, d'un oiseau, d'un Tchandala (Pariah) suivant la qualité du crime.

« Les hommes cruels deviennent des animaux carnassiers; les voleurs, des êtres qui se dévorent les

« nus les autres; ceux qui mangent des aliments défendus, des vers, etc.

« Celui qui a volé des bijoux renaît orfèvre; celui qui a volé du grain devient rat, de la viande vau-
« tour, des parfums porte-musc, etc.

« Celui qui a ravi de force, renaît dans une brute;
« la femme qui a commis le même crime, dans la femelle de cette brute.

« Lorsque les hommes des quatre castes primitives
« négligent simplement leurs devoirs, ils renaissent
« dans des esprits immondes; par exemple le soudra
« dans un mauvais génie qui se nourrit de poux.

« Le culte prescrit par les livres saints est de deux
« sortes : l'un en rapport avec ce monde et procurant
« des jouissances (comme celles du paradis, par exemple); l'autre détaché (des choses du monde) et conduisant à la félicité suprême, la réunion à Brahma.

« Un acte pieux procédant de l'espoir d'un avancement dans ce monde (comme, par exemple, un sacrifice pour obtenir de la pluie) ou dans l'autre vie (comme une oblation faite dans le but d'en être récompensé après la mort, soit dans le paradis soit ici-bas) est déclaré lié (au monde); mais celui qui est désintéressé et dirigé par la connaissance de l'être divin *Brahma*, est dit détaché (du monde).

« L'homme qui accomplit *fréquemment* des actes religieux intéressés parvient au rang des Dévas (sorte de dieux subalternes ou d'anges), mais celui qui accomplit souvent des œuvres pieuses désin-

« téressées se dépouille pour toujours des cinq éléments et obtient la délivrance des liens du corps. »

Par la suite des temps il se fit un synchrétisme des religions des trois premières castes. Les Brahmes, bien plus jaloux d'augmenter la puissance et les richesses de leur nombreuse tribu que de défendre et de propager au dehors la vérité dont ils considéraient la possession comme un monopole et un privilège, consentirent à introduire Vichnou et Siva dans le culte national. De là la Trimourty de Brahma, Vichnou et Siva, et la division de la population en vichnouistes et sivanistes qui proclament les uns la toute-puissance de Vichnou, les autres celle de Siva, en leur déférant à chacun isolément et exclusivement tous les attributs de l'Être suprême.

Cette introduction eut essentiellement pour conséquence de matérialiser la religion. En effet, à en juger d'après les documents et les monuments les plus anciens, le culte des Arias comprenait l'adoration de Siva et Parvati, les principes mâle et femelle de la divinité dans une mystérieuse conjonction ; c'était la déification de la génération considérée à la fois comme source de la population, et par conséquent de la puissance sociale, et comme agent universel de rénovation dans l'univers. Le culte du Lingam-Yoni (*Phallus-pudendum muliebře, verenda utriusque sexus in actu copulationis*) devint général en même temps que celui de Siva.

D'un autre côté, la religion de Vichnou, qui était

celle des Kchatrias, défilait la fécondité, dans la personne de Latchoumy, femme ou énergie (Sakty) de Vichnou. On rencontre communément dans les pagodes de ce dieu la statue ou la figure en relief d'une déesse debout, complètement nue, un doigt posé sur la partie supérieure de la partie sexuelle. Les adorateurs de Vichnou portent au front le vahman composé d'une raie verticale rouge prenant à la racine du nez (*fluxus muliebris*) et de deux raies obliques jaunes (*semen virile*) tracées sur les côtés ; ce signe est évidemment la représentation de la fécondation, dont l'adoration était, par conséquent, la partie principale, sinon essentielle de la croyance vichnouviste ; celle-ci comprenait aussi, au moins implicitement, la déification des héros.

D'autres adjonctions, d'ordre moindre, matérialisèrent encore davantage le brahmanisme. La vue de ses monuments fait apparaître à l'observateur ce culte comme la réalisation idolâtrique de la philosophie du poète Lucrèce : *Venus omnium parens* !

A partir de cette époque, l'idée du concours des forces mâle et femelle se reproduit dans toute la mythologie hindoue. Chaque dieu a sa Sakty ou son énergie femelle personnifiée dans une déesse son épouse, qui a des attributs semblables mais inférieurs aux siens. Dans la Trimourty, les Brahmes donnèrent naturellement à chacune des trois personnes un rôle en rapport avec ses attributs dans chaque religion dont elle provenait. Brahma fut le créateur, l'être

préexistant et éternel; Vichnou le conservateur, le principe fécondant, la vie dans l'univers; Siva le destructeur et le régénérateur. Telle fut la Trimourty pour le vulgaire. Pour les Brahmes possesseurs de la doctrine secrète, elle fut l'union dans une action commune des trois éléments principaux du culte védique, la terre ou la substance préexistante, l'eau qui alimente, le feu qui vivifie et régénère, tous trois nés de Brahma et se confondant avec lui.

Les Brahmes avaient vaincu les Kchatrias qui tyrannisaient l'Inde, et étaient arrivés à une haute puissance, quand apparut le Bouddhisme, réaction spiritualiste contre la matérialisation du culte, la distinction oppressive des castes et l'orgueil des Brahmes.

3. BOUDDHISME

Bouddha ne s'est point donné pour un Dieu, il n'est même pas question de Dieu dans sa doctrine. C'est un sage qui arrive à la possession de la vérité par un développement de science, d'austérités et de vertus dans un grand nombre de transformations.

Le nombre des Bouddhas est indéfini; il s'en développe constamment. Les Bouddhistes n'admettent point de prééminence due à la caste; la qualité de sectateur de Bouddha rend le pariah égal au Brahme. Par la vertu on peut acquérir la qualité de prêtre, quelle que soit la caste d'où l'on provienne; l'admission dans le corps religieux ou ascète est indépendante de la naissance.

On peut être religieux pendant plusieurs années, puis se marier, puis redevenir religieux, mais alors on renonce à un second mariage. Dans ces conditions, un très grand nombre de personnes, parmi lesquelles, dans les pays bouddhistes, sont presque toutes celles d'un rang élevé, embrassent la vie religieuse pendant quelques années qui sont une sorte de noviciat, de préparation pieuse et studieuse à la vie civile; de cette sorte, la vie monastique ou cénobitique est très commune chez les Bouddhistes, tandis qu'elle est une rare exception dans le Brahmanisme.

La vertu de la continence est tellement obligatoire pour un religieux bouddhiste qu'il ne peut tendre la main à sa propre mère qui se noie; il doit lui présenter un bâton ou tout autre objet qu'elle puisse saisir sans toucher aucune chair.

Quatre propositions fameuses forment le fondement de la doctrine de Bouddha; le sens en a été fort controversé. Voici le plus probable :

1. L'ignorance est le principe de nos désirs et de nos appétits que nous devons vaincre, il faut donc combattre l'ignorance.

2. Il ne faut pas avoir une haute opinion de soi-même, on doit surtout éviter de se croire un dieu, ou un être divin, comme le faisaient les Brahmes.

3. Il ne faut point mentir, ni voler, ni nuire à autrui d'une manière quelconque. Car faire tout cela, c'est être homicide.

4. Il faut tendre constamment à l'anéantissement

final, en pratiquant l'abnégation et le renoncement de soi-même, pour détruire l'ignorance, la cause de notre existence.

L'anéantissement auquel on peut arriver par une série de transmigrations n'est point la réunion à la divinité ; car dans le système de Bouddha, les êtres existent par eux-mêmes et non point par Dieu.

Les Bouddhistes n'admettent ni peines ni récompenses éternelles, mais seulement un certain nombre de naissances. En cela ils ne diffèrent point des Brahmes. Quelques-uns d'entre eux paraissent avoir, bien après Bouddha, emprunté aux Brahmes le paradis et l'enfer, comme lieux de passage, entre plusieurs naissances.

Ils s'abstiennent de tout ce qui a eu vie. Ils sont animés de l'esprit de prosélytisme.

Cette doctrine était l'annihilation de la caste des Brahmes ; aussi ceux-ci combattirent à outrance et par tous les moyens les réformateurs, et finirent par les expulser de l'Inde après une lutte qui dura, dit-on, dix siècles.

4. RAMAYANA ET MAHABHARATA

C'est dans cette période que furent composées les deux grandes épopées de l'Inde, le Rāmāyana et le Mahābhārata. Ces livres se sont évidemment inspirés de la doctrine la plus élevée et la plus pure des Brahmes. Ils mentionnent, il est vrai, Viçnou et

Siva au nombre des grands dieux, avec Agni, Yama et les autres dieux védiques; ils admettent la déification des héros, les incarnations et la division des castes comme partie de la religion; mais il n'y est point question de l'adoration des idoles; le rituel qui y est décrit est celui des Védas, et le dogmatisme moral de ces livres sacrés domine toute la composition des deux poèmes, fort différents en cela des poèmes épiques des autres nations. Du reste ce trait est commun à presque toutes les compositions littéraires des Hindous; il n'en est presque aucune où n'entrent, au moins par allusion, la métempsycose, l'éloge du devoir, de la science, de la contemplation, etc.

La Râmayana est particulièrement la glorification du devoir accompli dans toutes les conditions de la vie civile et religieuse, devoir des princes et des sujets, des brahmanes et des soldats, des maîtres et des serviteurs et surtout de l'époux et de la femme. Râma n'arrive à la gloire qu'à travers l'humiliation, au triomphe et au bonheur qu'après la pénitence. Son héroïsme même est une rude discipline qui comprend les austérités au désert, les pérégrinations lointaines, les combats terribles, la privation de l'objet aimé. Chaque page du poème est la mise en action de l'immolation de soi-même par dévouement pour les autres.

Le Mahâbhârata, quoique moins admirable comme épopée, est empreint d'un sentiment religieux encore

plus profond, plus tendre, plus chrétien, si je puis m'exprimer ainsi. L'amour de dieu et du prochain, la charité y vivifie l'idée sublime, mais toujours un peu abstraite du devoir qui domine dans le Râmayana.

On peut en juger par les passages suivants qu'a traduits M. Enault :

« Apprends, dit Krichna, qu'il y a une concupis-
 « cence fille du principe charnel, pleine de péchés,
 « sans cesse agissant en nous, dont le monde est en-
 « veloppé comme le fer par la rouille; combats ton
 « ennemi qui prend en toi la forme du désir.

« Je suis l'encens, l'invocation, les cérémonies
 « qu'on fait aux mânes des ancêtres. Je suis le con-
 « solateur, le créateur, l'asile et l'ami; je suis la
 « clarté du soleil et la pluie. Je suis celui qui tire les
 « êtres du néant et qui les y fait rentrer. Je suis
 « l'Être. (Ego sum qui sum.)

« Regarde ce monde comme un lieu de passage
 « triste et court et sers-moi uniquement. Je pardonne
 « au pécheur quand il revient à moi, et je purifie le
 « souillé!

« Celui-là est chéri de moi, dont le cœur, libre de
 « toute haine, répand la charité sur toute la nature
 « *animée ou inanimée*; qui ne craint point les hom-
 « mes et que les hommes ne craignent point; qui ne
 « désire rien pour lui, tout pour ses frères; qui est
 « le même dans la gloire et l'humiliation, dans la
 « peine et le plaisir; qui s'élève par le détachement
 « au dessus des vicissitudes d'ici-bas pour chercher

« le seul Brahma, le souverain principe de toutes choses. »

Malheureusement, ces leçons sublimes ne servaient qu'aux Brahmes et à leurs adeptes des hautes castes.

Les livres sacrés n'existaient que pour eux ; la lecture en était ou interdite ou impossible aux autres Indiens ; et parmi les Brahmes eux-mêmes, un petit nombre s'élevaient à la hauteur de cet enseignement. Ceux-là formaient alors la secte aujourd'hui disparue des Vanaprastas (habitants des forêts).

5. DES VANAPRASTAS

Dans les pays qu'arrosent l'Indus et le Gange, ils furent autrefois une école illustre de philosophes. Les anciens livres de l'Inde nous les représentent comme vivant loin des hommes, dans des cellules, avec leurs femmes, livrés exclusivement aux exercices spirituels. Ce sont les gymnosophistes qu'Alexandre le Grand trouva dans l'Inde et dont plusieurs historiens de l'antiquité nous ont retracé la vie et les doctrines. Ils étaient vénérés de tout le monde, honorés des rois et même des dieux auxquels on les croyait supérieurs. Toutes les vertus leur étaient familières et ils les enseignaient aux autres ; de là vient qu'on retrouve chez les Indiens tous nos principes de morale.

Leur philosophie a précédé celle de la Grèce ; ils s'adonnaient à la théologie, à la métaphysique et à l'astronomie ; leur préoccupation essentielle était

d'étouffer en eux-mêmes les trois mauvais penchants principaux de l'homme, *la terre, l'or et les femmes*, c'est à dire l'ambition, les richesses et la luxure.

Ils enseignaient pour cela trois moyens : la répression des passions, la contemplation, l'entière abnégation de soi-même, de son corps et de ses sens. Selon eux, la pénitence fait acquérir peu à peu le degré de spiritualité nécessaire à l'âme pour opérer sa délivrance. Alors seulement elle se réunit à la Divinité, à Parabrama et le pénitent peut s'écrier : Je suis Brahma !

Leurs disciples devaient renoncer aux impulsions de l'âme les plus naturelles et même au sentiment de la conservation ; ils devaient se rendre insensibles aux intempéries, à la douleur, à la maladie. Ils appelaient *exercice de la délivrance* ces efforts contre nature où ils se montraient quelquefois plus stoïciens et plus cyniques que les disciples de Zénon et de Diogène.

Il existait encore, il y a quelques années, des pénitents qui professaient ces principes et allaient entièrement nus pour faire voir que rien ne pouvait impressionner leurs sens. On prétend que, pour se procurer cette impassibilité, ils s'attachaient en secret au membre viril un poids assez lourd qui descendait à terre et qu'ils augmentaient chaque jour. Cet exercice, en affaiblissant les muscles, détruisait l'érectilité de l'organe. La police ou le progrès des mœurs ont mis fin à ces indécentes exhibitions.

On sait que les Vanaprastas se faisaient quelquefois

brûler vifs sur un bûcher, comme le fit le brahme Calanus en présence de l'armée d'Alexandre.

Le gouvernement anglais a empêché les Hindous d'accomplir les vœux qu'ils formaient autrefois de se suicider, soit en groupes nombreux comme ils le faisaient dans certains pagodes et dans certaines fêtes, soit individuellement en présence d'une multitude conviée à ce spectacle.

6. DES DJEINAS

Les schismatiques Djeinas se donnent comme les successeurs des Vanaprastas dont ils prétendent avoir seuls conservé la doctrine et les vertus.

Depuis longtemps un certain nombre de Brahmes avec leurs adhérents protestaient contre les innovations introduites dans l'ancien culte, et surtout contre les sacrifices sanglants. Lors de l'institution de l'Ekiam (1), ils se séparèrent des autres Brahmes et formèrent une secte qui fut longtemps puissante, et que les Brahmes ne parvinrent à abattre qu'il y a cinq siècles environ.

Aujourd'hui les Djeinas sont en très petit nombre et leurs temples sont très rares dans l'Inde.

Voici ce que cette secte a de particulier :

Ils adorent un Être suprême dont les attributs principaux sont la sagesse infinie, la science infinie, le pouvoir infini, le bonheur infini et qui n'intervient

(1) Sacrifice qui sera décrit plus loin.

point dans les affaires de ce monde. La vertu est récompensée soit dans une autre vie par une renaissance heureuse, soit dans le Souarga (paradis) par un bonheur proportionné au mérite, mais qui ne consiste pas en plaisirs charnels. Le vice sera puni par une renaissance mauvaise, ou dans le Naraka (enfer) par des peines dont la gravité et la durée sont proportionnées au démerite.

La matière est éternelle et indépendante de la Divinité. Il en est de même de toutes les lois et substances naturelles, de tous les objets qui tombent sous les sens.

Les Djeinas ont sur la métempsycose la même théorie que les Brahmes ; comme eux ils admettent la distinction des castes.

Ils s'abstiennent de tout ce qui a eu vie et même de quelques autres aliments avec plus de rigueur encore que les Brahmes. Ils respectent scrupuleusement la vie du moindre animal.

Toute cette doctrine est exactement celle que l'on trouve dans le livre des Lois de Manou.

Les Djeinas rendent à leurs saints des honneurs presque divins.

Selon eux, l'état le plus parfait auquel on puisse parvenir est celui de Sanniassy Nivahny ou pénitent nu qui, s'affranchissant de tous les désirs et de tous les besoins de la nature humaine, abandonne ce bas monde pour se réunir à la Divinité.

Ils ont des statues colossales complètement nues qui représentent les plus célèbres de ces pénitents ;

les femmes stériles y font des visites et des pèlerinages pour obtenir la fécondité. Elles terminent toutes leurs dévotions en baisant la statue sur les parties naturelles.

7. ÉTABLISSEMENT DE L'IDOLATRIE

Manou prescrit de rendre de grands honneurs aux sacrificateurs, mais il ne mentionne nulle part un culte idolâtrique. C'est certainement depuis lui que les Brahmes introduisirent la Trimourty dans la religion ; leur complaisance pour le matérialisme et l'idolâtrie ne s'arrêta pas à la Trimourty et aux incarnations. Indifférents aux dieux qui faisaient l'objet du culte et justifiant à leurs propres yeux cette indifférence par le panthéisme qui est en germe dans les Védas, ils se préoccupèrent uniquement de maintenir le règne de leurs idées sur les souillures et sur les castes qui assurait leur suprématie, et ils adoptèrent ou tolérèrent toutes les divinités qu'il plut au peuple d'adorer sous l'empire des passions, de l'intérêt ou de la crainte. Le nombre en devint prodigieux par l'effet de la tendance naturelle et non combattue des Hindous à diviniser tout ce qui peut leur être utile ou nuisible, et jusqu'à leurs ustensiles de ménage. A cette source inépuisable de déifications se joignirent sans doute encore les importations étrangères. A partir d'Alexandre le Grand, les Hindous eurent de fréquents rapports avec les Grecs et les Romains. Il est difficile de

ne pas reconnaître chez eux plusieurs emprunts faits à l'olympé. Dans Krichna on remarque beaucoup des traits d'Apollon, dans Râma ceux de Bacchus, dans Soubramaniar on reconnaît Mars, dans Kamadéya, Cupidon, dans Koumba-Karma, Vulcain, etc.

Les Brahmes eux-mêmes divinisèrent les objets dont ils voulurent assurer la conservation ou le respect, comme certains animaux, certaines plantes et même les livres sacrés, les formules de prières et, par dessus tout, leurs propres personnes ; ils se proclamèrent et se crurent eux-mêmes des dieux.

Ils profitèrent de la révolution idolâtrique et matérialiste pour donner au culte dans l'Inde une splendeur qu'il n'a jamais atteint dans aucun autre pays, l'Italie seule exceptée. On doit penser que ce fut principalement dans ce but qu'ils encouragèrent la superstition. Sans parler des dépenses considérables que devaient occasionner la pompe merveilleuse des fêtes et cérémonies et l'entretien des Brahmes, il a fallu à l'Inde une série de siècles de ferveur religieuse et d'efforts gigantesques pour édifier ces belles pagodes d'un travail infini qui en couvrent le sol, pour creuser ces étangs sacrés qui nous étonnent par leur nombre, leurs dimensions et les ceintures d'escaliers en granit qui règnent tout autour. C'est encore à l'influence des Brahmes et de leurs doctrines religieuses qu'on doit l'établissement d'innombrables étangs, magnifiques réservoirs pour les irrigations qui forment presque toute l'agriculture du sud de l'Inde. Ajoutons

à cela les chaudières élevées partout pour servir d'asiles aux voyageurs et reconnaissons qu'il n'est aucune religion, aucune civilisation, qui ait fait matériellement pour une société ce que la religion et la civilisation brahmaniques ont fait pour l'Inde. On doit en faire honneur en grande partie à la nature des Hindous, essentiellement portée à la piété et aux actes religieux, et on peut reprocher justement aux Brahmes de ne s'être occupés que du bien-être matériel de la société et d'avoir négligé complètement le développement du sens moral ; c'était le côté naturellement faible et qu'il aurait fallu fortifier par tous les moyens. Malheureusement, on ne trouve jamais la conscience bien définie même dans les livres les plus sublimes de l'Inde ; à peine les voit-on faire appel à ce sens intérieur, ce démon familier qui inspirait Socrate et qui, depuis Jésus-Christ, a été l'ange gardien de tous les hommes régénérés. Chez les Hindous, la morale n'a jamais été que le dogmatisme religieux et elle s'est égarée et perdue avec lui.

8. LES POURANAS

C'est dans la période où se fondait le règne de l'idolâtrie dans l'Inde que furent composés les Pouranas. Ce sont dix-huit ouvrages dont le titre générique est formé du mot *Pourana* qui signifie légende, compilation, devant lequel on met le nom de la divinité dont chacun d'eux s'occupe particulièrement. Ainsi, il y

a le Siva-Pourana, le Vichnou-Pourana, le Baghavatta ou histoire mystique de Vichnou incarné en Krichna, etc. Les Pouranas sont composés en grande partie de litanies, de formules de prières et d'invocations ou mantrants; ils renferment encore des fables cosmogoniques, la description du monde réel et des mondes imaginaires, et des traditions mythologiques ou allégoriques dont le sens échappe souvent.

On peut reconnaître à beaucoup de particularités que les Pouranas appartiennent à une époque bien postérieure au Râmâyana et au Mahâbhârata. Ils reproduisent la théorie cosmogonique des deux grands poèmes; ils en développent la chronologie et donnent des fictions mythologiques et des traditions historiques un ensemble mieux défini et plus lié. Ils assignent bien plus d'importance aux divinités individuelles, une étendue et une efficacité bien plus grandes aux rites et aux observances qui leur sont adressées. On y trouve une foule de légendes qui font ressortir le pouvoir de ces dieux et l'efficacité de la dévotion que l'on a pour eux, et une ferveur de secte dont il n'y a pas de trace dans les Védas; mais ils ne forment pas un ensemble qui représente une croyance générale des Hindous. Ce sont des traités séparés et quelquefois en opposition les uns avec les autres. Il ne pouvait en être autrement, car les Brahmes ont eu toujours pour système de tolérer, de favoriser, de développer les superstitions diverses, mais en leur laissant libre carrière, et sans jamais les coordonner,

ne croyant à aucune, les regardant toutes comme utiles et considérant tout culte comme agréable à la Divinité. On les a vus souvent aider les premiers missionnaires, parce que ceux-ci affectaient de prendre leurs usages et même leur costume. De même qu'ils ont fait de Bouddha, leur plus grand ennemi, une incarnation de Vichnou, ils auraient volontiers admis le christianisme au nombre de leurs sectes, si les chrétiens avaient voulu se soumettre à leur suprématie et à leurs usages.

La théogonie et la cosmogonie des Pouranas se rattache par un certain nombre de points à celles des Védas. Leur théorie d'une création primaire et élémentaire est la même que celle de la philosophie de Sankya, qu'on verra plus loin.

Les récits qu'ils contiennent d'une création secondaire, les exposés du développement des formes des choses existantes et de la disposition de l'univers ne sont nullement coordonnés et paraissent empruntés à plusieurs sources diverses. Au milieu de ce désordre et des contradictions de détail, il y a cependant entre eux un certain accord dans les choses qui indique que les traits principaux ont été puisés à un fonds commun, la doctrine particulière des Brahmes.

Le panthéisme des Pouranas est un de leurs caractères invariables; en même temps ils donnent de l'unité de ce dieu qui est tout et se manifeste partout une idée plus absolue et plus nettement définie que les Védas. Dieu est pour eux, tantôt Vichnou, Siva

ou Brahma, tantôt les trois en un ; souvent même cela leur paraît indifférent et le nom n'est rien pour la chose ; mais l'idée qu'ils donnent de l'un ou l'autre est tout à fait celle de l'Être suprême. Cela s'explique à la fois par l'hypothèse que les trois religions de Brahma, Vichnou et Siva ont été originairement distinctes, et aussi par l'adresse des Brahmes qui, voulant répandre le plus possible la croyance à l'Être suprême qui était la leur, se sont efforcés de donner en particulier à chaque secte, une idée du Dieu auquel s'adressaient ses dévotions tellement sublime qu'elle se confondît avec celle qu'on a partout de la puissance divine. Ainsi qu'on peut le voir dans les chants sacrés en l'honneur de Siva et de Vichnou, aujourd'hui, aux yeux de leurs sectateurs, ces dieux ont chacun, outre leurs attributs particuliers, tous ceux qui appartiennent à un dieu unique.

Pour les Vichnouistes, Siva et Brahma sont subordonnés à Vichnou et comme une partie de ce dieu ; de même les lingamistes appellent Siva l'Être suprême. Ceux qui ne se rattachent particulièrement à aucun dieu, considèrent Brahma ou la Trimourty comme l'Être suprême. On chante dans les pagodes des vers que célèbrent « un Dieu auteur et principe de tout ce
« qui existe, immatériel, éternel, présent partout,
« libre de soucis et de peines, infiniment heureux ; la
« vérité sans tâche, la justice absolue ; qui gouverne
« tout, qui règle tout, qui dispose de tout ; la lumière
« infinie, la sagesse parfaite ; sans figure, sans formes,

« sans étendue, sans nature, sans parenté, sans caste,
« sans nom ; exempt de toute passion, de toute incli-
« nation, de toute composition. »

L'Inde présente donc aujourd'hui ce curieux spectacle que le monothéisme ou une sorte de panthéisme spiritualiste est la croyance des gens instruits, tandis que la masse de la population plongée dans l'ignorance, est livrée au matérialisme le plus grossier et à toutes les extravagances de la superstition et de l'idolâtrie.

Quand on reproche aux Indiens instruits le nombre de leurs dieux, ils se déclarent monothéistes et n'avouent dans leur religion que des héros et des légendes au dessous de l'Être suprême.

9. ÉCOLES DES BRAHMES

En se livrant aux études spéculatives, les Brahmes s'étaient divisés en plusieurs écoles dont les deux principales existent encore aujourd'hui. La première admet deux êtres préexistant de toute éternité : Dieu et la matière ; la seconde ne reconnaît qu'une seule substance qui est Dieu et nie la possibilité de la création ; elle considère tous les objets qui frappent nos sens comme une simple apparence, une illusion, *maya*. La conséquence de ce système où Dieu est tout et où tout se passe en lui est l'absence du libre arbitre, la fatalité des décrets éternels de Brahma.

Dans l'autre système qui admet Dieu et la matière,

Dieu est, pour ainsi dire, incorporé avec elle ; il est présent dans tous les êtres animés et inanimés, sans toutefois être affecté d'aucun changement par cette coexistence, de même que la lumière pénètre toutes les substances sans rien emprunter de leurs propriétés. L'âme est une partie de la Divinité détachée d'elle et par suite sujette à toutes les erreurs et à tous les vices qui viennent du corps ; elle ne peut se confondre de nouveau avec Dieu que lorsqu'elle s'est immatérialisée complètement à force de vertus et de spiritualité ; jusque-là elle transmigre d'un corps dans un autre. Elle est aux corps qu'elle anime successivement, ce qu'est l'aimant aux aiguilles qu'il fait mouvoir sans perdre de sa force. On peut rapporter à ce système les passages ci-après du Kattaka Oupanitchat du Yadjour Véda, (Traduction de Polley.)

« Tout ce qui existe en ce monde terrestre, existe
 « en cet autre monde divin, en Brahma ; tout ce qui
 « existe dans le monde divin existe en ce monde terrestre.

« Cet esprit incorporé qui veille, *quand autour de*
 « *lui les sens sont profondément assoupis*, et qui crée
 « *alors les objets des sens* selon son bon plaisir est
 « celui qui s'appelle Brahma. En lui reposent tous
 « les dieux et tous les mondes ; personne ne saurait
 « aller au delà de cet *esprit*.

« De même que le feu, qui est unique, après avoir
 « paru dans l'univers, revêt des figures conformes à
 « celles dans lesquelles il pénètre, ainsi l'esprit de

« tous les êtres qui est unique, prend la forme de
 « toutes les formes et se manifeste au dehors.

« Lui qui demeure inébranlable parmi les êtres qui
 « sont ébranlés, l'être unique que n'affecte point la
 « douleur de l'univers, engendre les désirs dans les
 « différents êtres.

« Les Rishis (saints) ayant atteint l'esprit suprême,
 « sont satisfaits par la science, ils entrent *au temps*
 « *de la mort dans le Grand Tout, de même que l'es-*
 « *pace renfermé dans un vase se réunit dans l'espace*
 « *général quand le vase est brisé.*

« Les hommes ignares rentrent dans le sein mater-
 « nel pour revêtir un nouveau corps. D'autres re-
 « naissent *dans les végétaux immobiles*, chacun selon
 « son œuvre ainsi qu'il a été révélé. »

L'école qui a le mieux formulé et développé cette philosophie est celle de Sankia citée par Manou, qui a été créée par Kapila. Selon cette école, la nature spirituelle, par sa volonté d'expansion, s'unit à la nature matérielle; de là naissent une infinité de formes. L'une de ces unions a produit l'égotité ou le moi; une autre les éléments, une troisième le monde tel qu'il existe.

La fin du monde aura lieu quand l'esprit dégagé de toutes ses formes et qualités rentrera dans la Divinité.

Kapila soutient que toutes les religions, tous les cultes des divinités supérieures et inférieures enchaînent l'esprit, au lieu de le dégager de la matière; que les dieux des Védas ne sont que des allégories du

monde dans ses principes et éléments; que la religion du vulgaire est un tissu de fables infâmes et impies; que tout ce qui fait succomber aux passions les entretient et rive nos chaînes; qu'on n'arrive à la délivrance qu'après les avoir réduites toutes et surtout la luxure, la colère et l'avarice.

Toutes les écoles philosophiques des Brahmes s'accordent à prescrire :

De purifier l'âme, d'acquérir la spiritualité, de combattre le péché et l'erreur, de s'affranchir des sens pour se réunir à l'âme universelle, à Parabrahma (1) après une suite de transmigrations. Ils n'admettent ni récompenses ni peines éternelles. La durée des unes et des autres est proportionnée au mérite ou au démérite des actions. En quittant un séjour de bonheur ou de tourments elles retournent sur la terre pour continuer leurs transmigrations; en sortant du Naraca, elles commencent toujours par habiter un corps immonde.

L'une de ces écoles, la Chevia, s'adonne principalement à la logique; elle admet quatre moyens pour arriver à la connaissance : le témoignage des sens exercés et éprouvés; les coïncidences des signes naturels ou extérieurs, c'est à dire, l'analogie ou induction; la définition et la déduction, en procédant du connu à l'inconnu; enfin l'autorité des textes reconnus infaillibles. Tels sont les Védas pour la religion

(1) Parabrahma (Para, grand, Brahma) c'est le grand Être.

et, pour le reste, les aphorismes de Gottam, le fondateur de la secte.

De l'étude du monde sensible les disciples de cette école passent à la connaissance et à la démonstration de son auteur et des attributs divins par voie d'*induction*.

Ils admettent que Dieu, quoique pur esprit, a pris une figure pour modeler les atomes qui, par eux-mêmes, sont inertes, quoique éternels. L'âme, c'est la volonté, le soi, le sens intérieur.

L'homme a deux âmes : l'une qui se confond avec Dieu ; l'autre animale ou vitale, esprit selon les uns, matière suivant les autres, qui unie au corps forme l'animal (la bête de M. de Maistre); l'anéantissement total de l'âme vitale procure la réunion à l'âme supérieure et par suite à Parabrahma.

L'école Védanta à laquelle appartiennent tous les Saniassys (1) et la plupart des Brahmes, le plus souvent sans en comprendre les principes, professe l'unité simple de l'être qui n'est autre que le moi. En dehors du moi, il n'y a que l'apparence ou illusion, *maya*.

La sagesse consiste à se délivrer de l'illusion en s'absorbant dans le moi, que l'on doit se persuader être unique, éternel, infini.

Enfin une école, celle du Mimansa, admet un destin aveugle et irrésistible et professe une tolérance absolue pour les dogmes des autres sectes qu'elle discute sans rien adopter ni condamner, affirmant que toutes

(1) Religieux.

les religions conduisent, par des chemins différents, à la félicité.

10. DES SOUILLURES

De toutes les croyances de l'Inde la plus enracinée et la plus vivace, surtout chez les Brahmes, est la croyance aux souillures intérieures et extérieures, corporelles et spirituelles. Les Hindous en ont une telle crainte, qu'on les a vus périr par milliers pour échapper aux souillures que leur apportaient les conquérants musulmans. Aujourd'hui encore, les idées sur la souillure élèvent une barrière infranchissable entre les Indiens de caste et les étrangers et empêchent irrévocablement tout commerce et toute mixtion entre eux. Ce n'est point par intolérance, mais bien par crainte des souillures que les Brahmes éloignent les étrangers de leurs cérémonies et de leurs pagodes. Au moment des grandes fêtes, j'ai pu, en payant bien, obtenir de m'approcher assez des sanctuaires pour bien apercevoir les idoles dans leurs niches, mais on m'a toujours obligé de m'arrêter à une certaine limite.

Souillures extérieures.—Il n'est rien que les Brahmes aient autant à cœur que la propreté; à leurs yeux, la pureté morale et la pureté physique, c'est à dire, la propreté, sont tout un.

La nouvelle seule du décès d'un parent, même à une grande distance, la proximité d'un mort, à plus

forte raison le fait d'assister à des funérailles font contracter des souillures qui doivent être effacées par le bain ; la maison du défunt doit être purifiée par un Brahme pourohita (officiant).

Le flux menstruel et l'enfantement sont aussi des causes de souillures qui entraînent la séquestration de la personne souillée et qui ne s'effacent que par le bain.

Les vases de verre sont souillés par l'attouchement d'un homme de caste inférieure et doivent, dans ce cas, être détruits. Certains vêtements sont susceptibles de souillures, certains ne le sont pas ; telles sont, entre autres, les étoffes de soie.

Le cuir est très impur, ainsi que toutes les peaux, excepté celles de la gazelle et du tigre ; on ne doit jamais porter la main aux sandales que l'on a aux pieds et on couvre d'étoffes toutes les parties en cuir de l'harnachement du cheval que l'on veut monter.

On doit faire la plus grande attention à ne point marcher ni s'asseoir sur rien d'immonde. De là l'usage des tapis, des nattes et la coutume de frotter le pavé des maisons avec de la fiente de vache.

Les Hindous ont horreur de la salive et rejettent comme très impur tout ce qui a été touché par elle. C'est pour cela que les joueurs d'instruments à vent sont méprisés, que l'on mange sur des feuilles au lieu d'assiettes sans se servir de cuillers ni de fourchettes, et que l'on jette toujours aux chiens et aux pariahs tous les restes des repas.

L'attouchement des pariahs est une souillure difficile à effacer ; un Brahme ainsi pollué court se plonger de suite dans l'eau tout habillé.

Un Indien de caste se baigne au moins une fois et les Brahmes trois fois par jour.

Souillures intérieures. — Ce sont celles que l'on contracte en respirant, en buvant et en mangeant. On peut être souillé lorsque le vent apporte à l'odorat quelque fumée provenant d'un bûcher funéraire ou bien les miasmes qui s'exhalent du corps d'un pariah ou l'odeur qui sort de sa cuisine.

Le jus de palmier ou de cocotier doux ou aigri (ce dernier s'appelle *calou*), l'arack et en général toutes les liqueurs et drogues enivrantes produisent d'énormes souillures intérieures ; aussi, tous les gens qui se respectent s'en abstiennent complètement.

De même de la viande et, en général, de tout ce qui a eu vie ou principe de vie.

Manger de la chair de vache cause une souillure indélébile, tuer une vache est un affreux sacrilège. Les Indiens attachent les mêmes idées de souillure intérieure à la chair du cheval, du buffle, du chameau et de l'éléphant.

Le *pantcha-gavia* est le moyen le plus efficace pour effacer les souillures intérieures ; il en sera parlé plus loin avec détail.

Souillures de l'âme. — La doctrine qui paraît la plus ancienne dans l'Inde sur les souillures de l'âme

est que la volonté est la seule cause du péché et qu'elle seule peut en purifier.

C'est la doctrine avouée des philosophes hindous et secrète des Brahmes. On dirait que Manou a emprunté au christianisme les passages suivants de ses lois :

« Par un aveu sincère et public, par le repentir, « par la dévotion, par des prières, un pécheur peut « être déchargé de sa faute, ainsi qu'en donnant des « aumônes, lorsqu'il se trouve dans l'impossibilité de « faire d'autre pénitence ; qu'il continue son expiation « jusqu'à ce qu'il ne se sente plus aucun poids sur la « conscience. Autant son âme éprouve de regrets « pour une mauvaise action, autant son corps est dé- « chargé du poids de cette iniquité. Après avoir com- « mis une faute, s'il s'en repent vivement, il en est « délivré. Lorsqu'il dit : « Je ne le ferai plus » cette « intention de s'en abstenir le purifie.

« S'il veut obtenir la rémission d'un acte répréhen- « sible commis soit par mégarde, soit volontairement, « qu'il se garde de recommencer ; pour la récidive, « la pénitence doit être doublée. »

Manou admet que des crimes commis dans cette vie ou dans une existence précédente sont punis par certaines maladies ou difformités : le calomniateur a une haleine empestée ; le voleur de grains un membre de moins, le faiseur de mélanges un membre de trop, etc.

Les Brahmes qui acquièrent du bien par des moyens blâmables sont purifiés par l'abandon de ce bien, par des prières et par des austérités.

Manou donne une classification détaillée de toutes les fautes et prescrit pour chacune d'elles une pénitence expiatoire, tout en avouant que de savants théologiens regardent les expiations comme applicables aux fautes involontaires seulement. Voici ce que cette nomenclature offre de plus remarquable :

« 1° Tuer un Brahme, boire des liqueurs spiritueuses défendues, voler l'or d'un Brahmane, commettre l'adultère avec la femme de son père naturel ou spirituel (gourou) sont les plus grands des crimes, ainsi que toute liaison avec les hommes qui les ont commis.

« Des crimes presque aussi grands consistent : à se dire faussement d'une caste ou d'un rang distingué, à mépriser les livres sacrés, à tuer un ami, à porter faux témoignage, à voler de l'or ou des diamants, à avoir un commerce charnel avec des sœurs, à tuer des jeunes filles ou des femmes de naissance vile.

« 2° Viennent ensuite les crimes secondaires : tuer une vache, commettre l'adultère, exercer l'usure, entreprendre de grands travaux de construction, voler du grain, accomplir un acte religieux dans des vues personnelles, tuer par mégarde une femme, un Sudra, un Vaissiah ou un Kchatria, nier un état futur et les peines et récompenses après la mort, etc.

« 3° Nuire à un Brahmane, tromper, s'unir charnellement avec un homme, sont des fautes qui entraînent l'exclusion de la caste.

« 4° Tuer un animal domestique, un poisson, un serpent ou un buffle, font descendre dans une classe mêlée. Recevoir des présents d'hommes méprisables, faire un commerce illicite, dire des mensonges, sont des motifs d'exclusion de la société des gens de bien.

« 5° Tuer un insecte, un ver ou un oiseau ; voler du fruit, des bois ou des fleurs, être pusillanime, sont des fautes qui causent la souillure. »

Voici maintenant quelques-unes des pénitences imposées.

Si un Kchatria a tué volontairement un Brahme re-commandable, il doit se faire tuer à coups de flèche, ou se jeter dans un feu ardent ; si le meurtre est involontaire, des austérités et des prières suffisent pour l'expiation, ou bien le sacrifice de sa vie pour sauver une vache ou un Brahmane.

Celui qui a souillé avec connaissance de cause l'épouse de son père laquelle était de la même caste, ne peut se purifier que par la mort ; il doit, en proclamant à haute voix son crime, s'étendre lui-même sur un lit de fer brûlant et embrasser une image de femme rougie au feu. Les autres grands crimes sont punis d'une manière analogue.

Ceux qui n'ont commis que des crimes secondaires peuvent les effacer au moyen de diverses austérités, par exemple :

Celui qui a tué une vache par mégarde, doit s'établir dans un pâturage, couvert de la peau de la vache

qu'il a tuée, puis pendant deux mois faire ses ablutions avec de l'urine de vache et suivre les vaches en les servant jour et nuit; enfin rester entièrement maître de ses organes.

Pour les fautes au dessous des crimes secondaires rapportés ci-dessus, les pénitences vont en diminuant de rigueur; par exemple, pour celles de la 4^e classe, la pénitence consiste à se laisser presque mourir de faim pendant un mois; pour expier celles qui causent la souillure, il suffit de manger pendant trois jours des grains d'orge bouillis dans l'eau et chauds.

Toutes les expiations imposées aux Brahmes sont infiniment moindres que celles prescrites aux autres castes pour les mêmes fautes et, parmi ces derniers, les plus rigoureuses de beaucoup sont celles qui ont trait à des attentats contre des Brahmes; beaucoup de pénitences consistent en des dons considérables à faire aux Brahmes.

La gravité attribuée aux fautes et la sévérité des punitions et des pénitences sont en raison directe de l'intérêt social ou religieux et de la qualité des personnes lésées, et en raison inverse du rang et de la qualité des coupables. Ainsi le vol est plus puni que le meurtre, et l'un des plus grands crimes est le vol de l'or qui était le représentant de la valeur du temps de Manou. Les droits de la justice naturelle, de l'humanité, de la conscience universelle, sont méconnus à chaque pas dans cette distribution, et cela est d'autant plus fâcheux que chez les Hindous et, particulièrement,

dans les livres de Manou, la morale et la religion ne font qu'un dans le texte des lois. C'est là, du reste, un trait qui se retrouve à chaque page du grand code de l'Inde; ainsi, les dispositions relatives aux successions favorisent de la manière la plus marquée les personnes qui ont le plus de qualités, c'est à dire, le plus de vertus et d'instruction. Il est évident que le législateur s'est surtout préoccupé de prévenir les effets de la faiblesse d'esprit et de caractère de la plupart des Hindous, en concentrant autant que possible tous les avantages sociaux entre les mains des plus habiles et des plus sages. Le haut degré de prospérité et de civilisation dont la société brahmanique a joui pendant des siècles nombreux, avant l'invasion des étrangers, prouve que Manou avait bien compris le génie des Hindous; ce qui leur a surtout manqué, comme aux Chinois, c'est l'union et la solidarité entre les classes et un développement des vertus guerrières et patriotiques suffisant pour assurer leur indépendance.

Une distinction essentielle que fait Manou est celle entre les fautes publiques et secrètes. Les premières nécessitent une expiation publique; les autres seulement des pénitences privées.

« Ainsi seize suppressions de respiration, en même
« temps que l'on recite les trois grandes paroles, le
« monosyllabe aum, et la gaiétry, continuées chaque
« jour pendant un mois, peuvent purifier même le
« meurtrier d'un Brahme, si le crime est secret. »

Mais, que les crimes et les fautes soient publics où

cachés, on peut en être déchargé par des austérités pratiquées avec exactitude et par la dévotion. Cette dernière vertu peut aussi procurer toutes les grâces et tous les bonheurs imaginables.

La dévotion d'un Brabme consiste dans la connaissance des saints dogmes, celle d'un Kchatria dans la protection accordée au peuple, celle d'un Vaissiah dans la diligence et la probité et celle d'un Sudra dans la soumission et l'obéissance. C'est pour chacun l'accomplissement du devoir dans sa condition. C'est là une définition dont plus d'un philosophe se ferait honneur; mais, depuis Manou, les Hindous ont compris bien autrement la dévotion. D'après les Pouranas et suivant les idées reçues depuis ces livres, elle consiste dans le dévouement aveugle et exclusif à certains dieux, les péchés peuvent être rachetés sans repentir ni amendement par certaines pratiques et par la dévotion à Vichnou, Siva, etc.

Les ablutions dans certaines rivières, comme les quatre fleuves sacrés, le Gange, l'Indus, le Godavery, le Cavary, dans les sources et les étangs sacrés, purifient l'âme de toutes les souillures; il en est de même des bains que l'on prend à certaines époques, comme à celles des éclipses, des solstices, des équinoxes, dans une eau quelconque et principalement dans l'eau de mer et dans celle des sources.

Il est prescrit aux Brahmes de ne boire que de l'eau de source et de ne se baigner que dans cette eau.

On doit reconnaître que les prescriptions relatives

aux bains et aux ablutions sont extrêmement utiles pour la propreté et la santé.

On obtient encore la rémission des péchés par le pèlerinage à certaines pagodes, à des lieux saints, à des personnages révéérés comme de saints solitaires ou des gourous; enfin à des montagnes, des cataractes et autres lieux remarquables dont la vue suffit pour purifier l'âme.

On peut aussi expier ses fautes par de bonnes œuvres, au premier rang desquelles on peut mettre l'édification et la restauration des pagodes et les autres dépenses relatives au culte; la construction et l'entretien des chaudières; enfin le creusement de puits et d'étangs, le dessèchement des marais; en un mot, par toutes les entreprises et les dépenses qui servent au public.

On doit reconnaître que, sous ce rapport, la charité a fait immensément dans l'Inde et beaucoup plus que dans toute autre contrée. Les chaudières sont de vastes établissements où l'on reçoit les voyageurs et où on leur accorde gratuitement le logement et quelquefois la nourriture. Il y en a un assez grand nombre pour que les Indiens puissent s'y loger toujours et partout en voyage.

Quant aux étangs destinés aux bains et aux ablutions, on en trouve dans tous les centres de population; souvent même ils sont surabondants dans les villes et on est obligé de les combler pour raison de salubrité.

11. DES SANNIASSYS

Le moyen le plus sûr d'effacer les péchés est de se purifier de toutes les souillures et de se faire Sanniassys.

Le Sanniassys fait profession de pauvreté et de renoncement à tous les liens du monde, de la chair et de la famille. Beaucoup de Sanniassys ont toujours vécu dans le célibat, mais parmi ceux-là très peu appartiennent à la caste des Brahmes; il est de règle qu'un Brahme ne se fasse Sanniassys qu'après avoir été Grahasta (1), car son premier devoir est d'acquitter la dette des ancêtres.

Un Brahme ne doit se faire Sanniassys qu'après de mûres et longues réflexions. Lorsqu'il est bien décidé, il réunit les Brahmes principaux du voisinage, leur fait part de sa résolution, et les prie de procéder dans les formes habituelles à la réception de ses vœux.

La cérémonie est présidée par le gourou qui fait le homam et le poudja ordinaires et récite les mantrans voulus. Le candidat, en signe de renonciation à sa caste et au monde, rompt son triple cordon et se fait couper le bouquet de cheveux que les Brahmes portent toujours au sommet de la tête; puis il prend d'une main une calabasse pleine d'eau, de l'autre un bâton de bambou à sept nœuds et, sous son bras, une peau de gazelle; ce sont les trois objets qu'un San-

(1) Père de famille.

niassys porte toujours avec lui et les seuls qu'il puisse posséder. Enfin, il boit trois fois un peu de pantchagavia et de l'eau de sa calebasse et sa réception est terminée.

Voici les principales règles que doit observer un Sanniassys.

Chaque matin, après ses ablutions, se frotter le corps avec des cendres; ne faire qu'un seul repas; se priver de l'usage du bétel.

Fuir les femmes, ne même pas les regarder en face. Ne vivre que d'aumônes; attendre plutôt que demander la charité; ne jamais se fâcher pour un refus essuyé ni dédaigner l'aumône offerte, quelle qu'elle soit; ne point s'asseoir pour manger.

Se bâtir un ermitage auprès d'une rivière ou d'un étang, afin de pouvoir y faire les ablutions prescrites; on ne trouve que bien peu de ces solitaires dans le sud de l'Inde.

Ne séjourner nulle part en voyage, traverser les lieux habités sans s'y arrêter.

Regarder tous les hommes d'un même œil et tous les événements avec une égale et parfaite indifférence; n'avoir d'autre soin que d'avancer dans la spiritualité, en maîtrisant ses sens et domptant la colère, la luxure, l'avarice et tous les autres mouvements désordonnés de l'âme.

Le principal devoir d'un Sanniassys est d'extirper tout attachement qu'il pourrait conserver secrètement pour ce qu'il a quitté. L'esprit qui doit diriger sa

conduite est parfaitement défini par les morales de Tirouvallouver.

L'âme doit par la spiritualité se délivrer des liens du corps, jusqu'à ce qu'elle rentre pour toujours dans l'âme universelle dont elle est émanée.

La délivrance commence le jour où l'on se fait Sanniassys ; elle s'accomplit par les pratiques pieuses, et surtout par la contemplation, appelée yogam au moyen de laquelle on s'élève successivement aux quatre degrés de la perfection :

Dans le premier degré, *unité de lieu*, l'âme est en présence de Dieu ;

Dans le deuxième degré, *la proximité*, elle est tout près de lui.

Dans le troisième degré, *la ressemblance*, elle participe déjà de ses attributs.

Dans le quatrième degré, *l'identité*, elle est parfaitement unie avec lui.

Mais ces quatre degrés ne peuvent être parcourus que dans une longue suite d'années qui comprennent un grand nombre de renaissances nécessaires à l'âme pour acquérir l'incorporalité.

A en juger par les anciens livres de l'Inde et par ce que nous voyons aujourd'hui dans les pays bouddhistes, les pénitents et solitaires hindous d'autrefois ressemblaient fort, par les sentiments et les pratiques, aux ascètes chrétiens qui s'exilèrent dans les solitudes de la Thébàide.

Aujourd'hui beaucoup de Sanniassys sont tels qu'on

a décrit si souvent les pénitents de l'Inde, accomplissant des vœux presque toujours insensés, souvent hideux et horribles à voir, comme j'en ai vus aux fêtes des grandes pagodes, quelquefois burlesques.

Leur contemplation appelée yogam se compose de pratiques dans lesquelles entrent, avec la méditation, plusieurs exercices tout à fait physiques.

Souvent elle consiste à regarder le ciel, ou bien un point fixe, sans penser à rien ou bien à s'absorber dans la pensée d'un seul objet, par exemple, de se représenter Vichnou dormant sur la mer de lait, etc. Comme le nombre des Brahmes réellement instruits est très faible, celui des contemplatifs qui s'adonnent à des spéculations métaphysiques, à de pieuses méditations ou au mysticisme est également très restreint, la plupart ne se livrent qu'à des mûmeries.

Une pratique qu'on représente comme très efficace, consiste à respirer six fois avec force par une narine et à chasser chaque fois par l'autre l'air aspiré; par là on détruit l'homme du péché (1).

L'acte considéré comme le plus méritoire est de retenir sa respiration avec une telle violence, que l'âme s'ouvre un chemin par le sommet de la tête pour aller se réunir à Parabrahma.

L'abbé Dubois rapporte un exercice burlesque qu'un Sanniassys prescrivait à un novice. Il fallait qu'il tint toutes les ouvertures du corps si bien fermées qu'au-

(1) Sorte de monstre qui nous possède comme un démon.

cun des cinq vents qui y correspondent ne pût trouver d'issue pour s'en échapper; pour cela, il devait s'introduire les deux pouces dans les oreilles, se fermer les lèvres avec le petit doigt et l'annulaire de chaque main, les yeux avec les deux index et appuyer les doigts du milieu sur chaque narine; et, pour boucher les ouvertures inférieures, croiser les jambes et s'asseoir bien verticalement sur un des talons. Dans cette attitude, il devait comprimer fortement une des narines en laissant l'autre libre de manière à respirer par cette dernière aussi fort et aussi longtemps que possible; puis fermer cette narine, ouvrir l'autre et faire de ce côté les mêmes efforts et ainsi de suite jusqu'à perdre connaissance.

12. DES BRAHMES

Éducation des Brahmes. — Pour être Brahme il ne suffit pas d'être né dans la caste, il faut encore avoir reçu par une cérémonie particulière appelée Ouppanaya l'investiture du triple cordon composé de trois ficelles que les Brahmes portent conjointement avec les Rajas ou Kchatrias, les Veissiahs et les Pantchalas.

Après l'investiture, le Brahme devient Brahmatchary ou disciple. Son éducation se fait dans des écoles réservées exclusivement à sa caste.

Outre les connaissances ordinaires et sacrées, le jeune Brahme s'applique à bien posséder l'arithmétique et les divers idiomes de l'Inde; il met toute son

attention à observer les usages et les manières de la caste, à se montrer modeste, plein d'obéissance envers ses parents et ses maîtres, de respect envers ses supérieurs et d'affabilité avec ses égaux. On lui enseigne avec un soin tout particulier l'art de la dissimulation, de la ruse et du mensonge dans lequel tous les Brahmes excellent ; les règles de bienséance, la manière de se présenter, de regarder, de s'exprimer et de converser ; la contenance et l'air de hauteur ou d'humilité qu'il faut prendre suivant les personnes et les circonstances.

A partir de son initiation, le Brahme possède les six privilèges suivants : 1° lire les Védas ; 2° les faire lire ; 3° faire le sacrifice de l'Ekiam ; 4° le faire faire ; 5° et 6° donner et recevoir l'aumône et des présents.

Le second, le quatrième et le cinquième de ces privilèges appartiennent aussi aux Rajahs ou Kchatrias.

Les Sudras n'ont que le droit de donner l'aumône et des présents.

Les Brahmes exercent largement la charité dans leur caste, mais jamais au dehors.

Ils demandent l'aumône à des personnes de toutes castes comme une chose qui leur est due sans humilité ni importunité. Ils la reçoivent sans remercier et ils ne se plaignent point s'ils essuient un refus.

Un jeune Brahme cesse d'être Brahmatchary aussitôt après son mariage, mais il ne devient Grahasta qu'après qu'il a engendré un fils. Ce sont les Grahastas ou pères de famille qui forment le corps de la caste.

Devoirs religieux des Brahmes. — Voici comment un Grahasta doit employer sa journée :

Il se lève une heure et demie avant le soleil, d'abord il pense à Vichnou et ensuite il dit :

« Brahma, Vichnou, Siva, Soleil, Lune, Mars,
« Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, Raljou, Kéton
« faites lever l'aurore. »

Puis il adresse à son gourou, en le nommant, la prière suivante :

« Je vous adore, vous, l'image du dieu que je pré-
« fère, c'est en suivant vos conseils que j'éviterai les
« écueils et les dangers du monde. »

Se figurant être lui-même l'Être suprême, il dit :

« Je suis Brahma ; il n'est pas d'autre dieu que
« moi ; je possède la félicité suprême et je ne puis
« changer. »

Il dit ensuite, s'adressant à Vichnou :

« O vous qui êtes un pur esprit, le principe et le
« maître souverain de toutes choses ! Époux de
« Lakchoumy, je me lève par vos ordres pour m'en-
« gager dans les embarras du monde. »

Il pense alors à la manière dont il emploiera la journée en bonnes œuvres et à des affaires, et aux moyens de réussir dans ce qu'il se propose.

Il s'arme de courage pour faire avec ferveur et piété ses pratiques journalières ; puis il récite tout haut les litanies de Vichnou, qui comprennent ses mille noms.

Il s'en va ensuite vaquer aux besoins de la nature

en suivant scrupuleusement vingt-trois règles qui ont pour objet la purification des souillures. Puis il se nettoie la bouche et les dents en observant neuf règles aussi essentielles que les précédentes.

Enfin, il entre dans l'eau pour faire les ablutions et les pratiques qui composent la première partie du Sandia :

1° Il adresse au Gange la prière suivante :

« O Gange ! vous qui, né de la cruche de Brahma,
« êtes descendu sur la chevelure de Siva, et de là sur
« les pieds de Vichnou, et enfin sur la terre pour
« purifier les hommes, j'ai l'intention de me baigner
« dans vos eaux sacrées ; daignez donc effacer mes
« péchés. »

2° Il pense aux sept fleuves sacrés et il entre dans l'eau, se figurant par l'intention qu'il se baigne dans le Gange.

3° A la fin du bain, il fait une libation au soleil.

Les quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième pratiques sont des détails de toilette et des invocations aux dieux, principalement à ceux des éléments. La neuvième est une prière au soleil. La dixième se compose d'évolutions qu'il fait sur lui-même, en l'honneur de cet astre, au nombre de douze ou d'un multiple de douze. La onzième pratique est une prière à l'arbre Assouata dont voici l'abrégé :

« Arbre Assouata, vous êtes dieu ! vous êtes le
« premier des arbres ! vos racines sont Brahma, votre

« tronc Siva et vos branches Vichnou; vous êtes
« donc la Trimourty. Je vous loue et je vous adore,
« daignez m'accorder le pardon de mes péchés et le
« séjour de la béatitude après ma mort. »

La douzième pratique consiste à faire le tour de l'arbre Assouata un nombre de fois égal à sept ou à un multiple de sept.

Pour treizième et dernier exercice, le Brahme fait une lecture pieuse, se revêt de toiles pures, cueille des fleurs pour en faire un sacrifice à ses dieux domestiques et retourne chez lui.

Arrivé dans sa maison, il fait le sacrifice homam et ensuite il s'occupe de ses affaires.

Vers midi il retourne à la rivière et fait le sandia comme le matin avec quelques variantes dans les prières.

A son retour, il fait le sacrifice dû chaque jour à ses dieux domestiques.

Il commence par chasser les géants et les démons en faisant claquer successivement ses dix doigts.

Ensuite il opère le renouvellement de son corps; pour cela il prononce d'abord ces mots : « Je suis la Divinité à laquelle je veux sacrifier. »

Puis avec le pouce et l'index, il se presse les deux narines, retient sa respiration, pense au feu et par là il brûle son corps. Il le chasse ensuite en soufflant avec force par la narine droite et se donne, par la seule force de sa pensée, de nouveaux sens. En prononçant le mot Oum, il fait descendre sur son

corps le disque de la lune, au moyen de quoi il ressuscite. Cela fait et quelques autres formalités remplies, il offre le poudja à ses dieux domestiques.

Il s'assied ensuite pour le dîner auquel il doit inviter autant de Brahmes pauvres que ses facultés lui permettent.

Sa femme met devant lui une feuille de bananier pour servir d'assiette; le mets principal est le riz assaisonné avec du beurre liquéfié ou des piments. Avant de rien goûter, il commence par mettre à part pour ses ancêtres, une petite portion de riz et des autres mets qui lui sont servis, puis il mange avec les doigts en silence. Quand il suit toutes les règles prescrites, il fait, dans le cours du repas, des adorations aux principaux dieux, et à tous les vents et aux fluctuations qui résident dans le corps.

Dès qu'il a fini son repas, sa femme prend le sien sur la même feuille sur laquelle il laisse, en signe d'amitié, quelques rogatons qu'elle doit manger avec reconnaissance.

Aussitôt après le repas, le Brahme se lave les mains et le visage et se gargarise douze fois, puis il fait une lecture pieuse.

Ensuite il vaque à ses affaires, ou visite ses amis, en prenant bien garde de jamais convoiter *les biens ou la femme d'autrui*.

Au coucher du soleil, il retourne à la rivière pour y faire le sandia du soir.

Puis il se rend à la pagode de l'endroit et y porte

en présent de l'huile pour la lampe, ou des bananes, des cocos, de l'encens, etc., pour les sacrifices; s'il est très pauvre, il doit donner au moins quelques feuilles de bétel. Il y fait ses adorations qui diffèrent dans la forme suivant que le dieu de la pagode est Siva, Vichnou ou le Pouléar.

Enfin il rentre chez lui prendre son repas, en observant les règles minutieuses prescrites à cet égard.

Lorsque le Brahme ne peut faire les ablutions qui forment la première partie du sandia, il doit en faire au moins la seconde partie qui, le matin, comprend les exercices suivants :

Une prière à l'eau; une prière à Vichnou et aux dieux des mondes supérieurs et inférieurs; une évocation de Brahma que le brahme se figure venir s'asseoir sur son nombril; une évocation de Vichnou qu'il se représente posé sur sa poitrine, une évocation de Siva qu'il suppose assis sur son front; une prière au soleil; l'atchamania ou adoration à l'eau; enfin, l'évocation du fameux Mantram Gaiatry, avec plusieurs formules d'adoration.

Il termine par une prière au soleil, accompagnée d'une évocation de Zoudrah (Siva) et d'adorations à Brahma, à l'eau, au dieu Varouna, et à Vichnou.

Pour les sandias du midi et du soir, les exercices diffèrent; mais ils renferment à peu près tous les mêmes exercices avec des développements différents; le Gaiatry considéré comme une déesse et même comme l'Être suprême y occupe une place principale;

un Brahme doit réciter le Gaiatry au moins huit fois par jour.

Dans le sandia du soir, le Brahme se figure écraser sur une pierre l'homme du péché que le Sama-Véda dépeint comme un monstre horrible dont les plus grands crimes composent tous les membres et les organes.

Les Brâhmes, ainsi que les Indiens éclairés, lorsqu'ils nous voient étonnés de la bizarrerie de leurs pratiques, nous expliquent qu'elles renferment toutes un sens allégorique. Cela est certain ; mais les Brahmes ont perdu la tradition de ce sens et tous leurs exercices sont des actes purement matériels qu'ils accomplissent aussi vite que possible, sans que l'esprit ou le cœur y entrent pour rien.

Le sandia est obligatoire, mais bien plus simple pour les Kchatrias et les Veissiahs, surtout pour ces derniers.

Les Sudras n'ont le droit de faire que de simples ablutions sans cérémonies ni prières. Aussi tous les Sudras aisés ou de bonne caste, pour se rapprocher des Brahmes, font leurs ablutions au moins une fois par jour.

La plupart des Indiens, lorsqu'ils le peuvent, se baignent tous les jours ; les coolis et les ouvriers les plus pauvres une fois tous les huit jours.

Il y a beaucoup de jours où les Brâhmes ne peuvent prendre qu'un seul repas, vers trois heures de l'après-midi ; et il en est où ils ne doivent ni boire ni manger.

z.

Les jours de jeûne, les rapports conjugaux sont défendus; il est interdit aux femmes de se frotter le corps avec de la poudre de safran et aux hommes de s'oindre la tête avec de l'huile.

Les Brahmes, comme les autres Indiens, supportent facilement le jeûne; ils peuvent également, sans être incommodés, se surcharger l'estomac d'aliments très indigestes et en très grande quantité. Ils se font même un devoir de manger, en toute occasion, autant qu'ils peuvent, afin d'être agréables au dieu Djivattma, le principe de la vie.

Lorsqu'ils se réunissent pour un repas, ils se mettent presque nus afin de pouvoir mieux se gorger d'aliments, et, lorsqu'ils sont à peu près repus, ils avalent un morceau d'assa foetida, qui empêche l'indigestion. Bien remplir son ventre, est la jouissance comme l'expression favorite des Indiens; c'est l'acte dont ils se félicitent avec le plus de satisfaction.

Toutes les castes qui portent le triple cordon, et plusieurs autres encore, observent la plupart des jeûnes prescrits aux Brahmes; les jours de jeûne sont pour eux des jours fériés où ils s'abstiennent de tout travail.

Tolérance religieuse des Brahmes. — Les Brahmes étant les plus éclairés des Indiens sont aussi les plus tolérants, on pourrait même dire les plus indifférents à l'endroit des objets de leur culte, qui semblent n'être pour eux que des moyens de profit et d'influence. Ils invectivent leurs idoles quand elles ne leur procurent pas tout ce qu'ils en attendent; souvent même ils

tourment les dieux en dérision dans des chansons qu'ils récitent par cœur à haute voix. Ils ne se choquent point des attaques dont ils peuvent être l'objet ; il en est même qui avouent en secret qu'ils ne sont pour eux qu'une spéculation.

Les Sudras, plus ignorants, sont aussi plus susceptibles ; certains sectaires ne permettent pas qu'on parle avec mépris devant eux de la divinité qu'ils adorent ; je connais un missionnaire anglais qui a failli être victime de l'irritation qu'avait causée son zèle maladroit.

Non seulement les Brahmes honorent les dieux de l'Inde, mais leurs livres enseignent, et ils reconnaissent que toutes les religions sont bonnes. Ce qu'ils reprochent aux musulmans et aux Européens, ce ne sont point leurs dogmes, mais bien leur mépris des usages religieux et civils de l'Inde : la manducation de la chair de bœuf et en général tout ce qui concerne les souillures.

Les Brahmes ne pardonnent jamais un tort ou un affront ; ils lèguent même leur vengeance à leurs enfants et petits-enfants. Leurs armes favorites sont, outre la diffamation, les sortilèges et les enchantements auxquels tous les natifs ont une foi entière. Les Brahmes détestent les Musulmans surtout à cause du mépris que ceux-ci leur témoignent et des humiliations qu'ils leur font subir.

Tous les Hindous brahmaniques ont en horreur ces conquérants qui se montrent encore aujourd'hui,

dans le petit nombre d'endroits où le pouvoir leur est resté, de cruels tyrans disposant, de la manière la plus arbitraire et la plus révoltante, de leurs vies, de leurs fortunes, et surtout de leurs filles, qu'ils regardent comme fort honorées d'être choisies pour augmenter le nombre de leurs femmes. La haine qu'ils ont inspirée n'a pas peu contribué au triomphe des Anglais dans cette contrée.

Usages des Brahmes. — Il paraît vraisemblable, d'après les caractères physiques de la race, que les Brahmes sont originaires d'un pays situé au nord de la presqu'île, dans la direction du mont Caucase; mais on ne saurait préciser avec aucune sorte d'approximation l'époque de leur établissement dans l'Inde et de leurs progrès successifs dans ses diverses parties. Ils y florissaient au temps de Lycurgue, qui vint les visiter. Il paraît que, dans l'origine, ils unissaient à une vie irréprochable toutes les perfections intellectuelles et morales des pénitents et des philosophes. D'après Manou, les Brahmes, soit qu'ils appartiennent à l'ordre des Bramatcharis, des Grahastas, des Vana-prastas ou des Sanyassis, doivent tous pratiquer les dix vertus qui composent le devoir, et qui sont : la résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des Sasmas, celle de l'Ame suprême, la véracité et l'abstinence de colère. Ces vertus leur valurent la protection des rois et la soumission des peuples.

Aujourd'hui, bien qu'ils aient considérablement dégénéré, les Brahmes ont encore une partie des habitudes de leurs ancêtres : des ablutions journalières, des jeûnes fréquents, des sacrifices semblables à ceux d'autrefois, une abstinence complète de tout ce qui a eu vie ou qui pourrait occasionner quelque souillure, et enfin l'amour de la retraite loin du tumulte du monde. Pour satisfaire ce goût, ils habitent des villages isolés, appelés agraras, exclusivement réservés aux personnes de leur caste.

On partage les Brahmes en quatre castes dont chacune est attachée à l'un des quatre Védas. On les distingue encore par la secte à laquelle ils appartiennent et dont ils portent les signes. Il y en a quatre principales : les Brahmes de la première portent le vahman ; ceux de la seconde, une petite bande formée de trois lignes horizontales tracées avec de la pâte de bois de sandal pulvérisé ; la troisième se fait en outre imprimer certaines marques sur le corps avec un fer rouge ; enfin, la quatrième porte une ligne tracée verticalement depuis la racine du nez jusqu'au haut du front.

Ces sectes ont chacune leur système de métaphysique particulier ; leurs dissidences sont purement spéculatives et n'excitent aucune animosité, ni aucune division entre les Brahmes.

Ignorance des Brahmes. — Les Indiens, comme on le sait, ont cultivé les sciences dès les temps les plus reculés. Les Brahmes en eurent le dépôt et le

monopole. Ils s'appliquèrent uniquement à les garder pour eux seuls, sans chercher à les propager ni à les développer. De là vient qu'elles sont restées stationnaires, et que l'héritage n'en a même été conservé que très imparfaitement et que par un très petit nombre de Brahmes. Tous les autres sont des ignorants et ne savent que des mômeries. On en rencontre à peine dans le sud de l'Inde qui sachent le sanscrit. Il y a encore à Ceylan des Brahmes instruits, parce que cette île a été le théâtre principal de la lutte entre les Bouddhistes et les Brahmanistes et est restée le dernier asile du Bouddhisme dans l'Inde. On y trouve tous les livres de polémique qui ont été écrits dans la lutte entre les deux religions, ce qui permettra de faire l'histoire de Bouddhisme et de ses transformations.

Il y a au Bengale, dans les villes sacrées, des Brahmes qui connaissent et enseignent le sanscrit; à Bénarès on en voit près des pagodes qui sont occupés à lire les Védas et les autres livres sacrés, mais ce sont là des hommes isolés et exceptionnels. Il n'existe point de corps enseignant régulièrement constitué, ni de collèges de Brahmes, ni d'établissements hindous destinés à propager une haute instruction. Les Brahmes instruits que l'on rencontre, ont puisé, pour la plupart, leur savoir dans leurs familles où les sciences se transmettent de génération en génération. Toutefois, dans ces dernières années, le gouvernement anglais a fondé à Calcutta un collège

de Brahmes où, à la seule condition d'apprendre aussi l'anglais, on pousse très loin toutes les études relatives à la littérature, à la philosophie et à la religion du pays. On compte parmi les professeurs des Brahmes très instruits. On ne saurait trop louer le gouvernement anglais, et sir Treveilham en particulier, de l'esprit libéral qui leur a inspiré la création de ce collège destiné à la fois à faire connaître à l'Europe tout ce qu'elle ignore encore sur l'Inde et à faire pénétrer parmi les Hindous la science et les idées de l'Europe.

Emplois des Brahmes. — Les Brahmes forment une partie notable de la population; il y en a dans toutes les positions de fortune, et ils sont obligés pour vivre de se livrer à toutes les occupations qui ne leur sont pas formellement interdites par les règles de leur caste. On comprend que se croyant et étant crus d'une origine et d'une nature divine et étant réellement fort supérieurs aux autres Indiens par l'intelligence et l'éducation, ils se considèrent et soient considérés, ainsi que Manou l'a prescrit, comme bien au dessus de tous les autres, quelque bas que soient le rang et les emplois qu'ils occupent. Comme les autres Indiens, ils n'attachent d'idée d'infériorité à aucune profession, à aucun métier, pas même à la domesticité, pourvu qu'elle n'entraîne ni souillures ni dérogation aux règles de caste. A leurs yeux, toute situation sociale n'est qu'un accident de la fortune et l'exécution d'une convention momentanée entre des intéressés.

Les Indiens, à part ceux qui sont très élevés en

dignité, vivent en compagnie familière et à peu près sur le pied d'égalité avec le petit nombre de domestiques qui les servent, et qui, le plus souvent, doivent être de leur caste, pour que toutes les prescriptions relatives aux souillures puissent être remplies; cela a lieu même dans les familles catholiques.

Beaucoup de Brahmes vivent des revenus affectés aux pagodes, des produits du culte, des dons et aumônes. Un grand nombre de pagodes ont perdu leurs plus riches ornements vendus par eux : quelques-unes sont en ruine et dans un état de délabrement, parce qu'ils affectent à leurs dépenses personnelles la plus grande partie des revenus qu'ils devaient employer à les entretenir et à les réparer.

Brahmes Pourohitas ou officiants. — Bien que les Brahmes se comptent par milliers dans chaque district, le nombre de Pourohitas ou Brahmes officiants est très restreint; les cérémonies dont ils sont chargés sont si multipliées qu'elles exigent une étude particulière; elles comprennent des mantrons (prières) et formules dont les Pourohitas ont seuls la connaissance; ils les transmettent dans leurs familles, de génération en génération, se gardant bien de les communiquer aux autres Brahmes dont la concurrence diminuerait leurs profits.

Il est fait mention des Pourohitas dans les livres les plus anciens; comme sacrificateurs on leur rendait autrefois de grands honneurs dont ils sont indignes aujourd'hui; car ils n'exercent pas un sacerdoce, mais

un métier. Toutefois on leur doit la conservation des livres de science qui existent encore dans l'Inde. Avec l'ardeur d'ignorants subalternes, ils aident les gourous à surveiller et à réprimer les infractions aux usages. Ils sont tous mariés.

Leur attribution la plus importante est la célébration des mariages et des funérailles. On est quelquefois obligé de les faire venir de fort loin et de les payer fort cher pour ces cérémonies. Dans ces occasions, ce qui les préoccupe principalement, c'est le profit qu'ils peuvent faire.

Le Pourohita bénit les étangs et les puits, consacre les temples, vivifie les idoles et y fixe la divinité par ses mantrans ; purifie de leurs souillures les personnes, les maisons particulières et les pagodes ; détruit par des mantrans l'effet du mauvais regard, de la magie, des maléfices et des malédictions ; opère certaines cures, tire l'horoscope des nouveau-nés, fixe les bons et les mauvais jours pour commencer l'exécution d'une entreprise, etc.

C'est aux Pourohitas qu'appartient le privilège de calculer et de publier l'almanach indien où se trouvent indiqués les éclipses et les phases lunaires, les bonnes et les mauvaises constellations, les jours et les heures propices ou néfastes, les bons et les mauvais augures, les règles et les signes pour prédire l'avenir ; cette divination est un art que prétendent posséder tous les Brahmes et qui leur sert à exploiter la crédulité générale.

Dans les grandes pagodes, un Brahme lit tous les jours aux idoles les prédictions de l'almanach.

Les Hindous ont des traités ou sont relatés les signes très nombreux qui portent bonheur ou malheur. Ils y ont tous la plus grande foi ainsi qu'à la vertu des mantras et à la magie.

Les Brahmes se livrent aussi à toutes les branches de commerce, excepté à celles qui comprennent des objets dont l'usage ou le contact leur est interdit ; ils sont médecins, écrivains, instituteurs, maîtres de danse, messagers à pied, soldats, etc. Les Cipayes qui forment notre petite garnison de Chandernagor sont tous Brahmes.

Impopularité des Brahmes. — Il y a peu d'années encore que les Brahmes remplissaient tous les emplois dans l'administration chez les musulmans, et, chez les Anglais, tous ceux de ces emplois qui n'étaient point réservés à des fonctionnaires européens. Ils ont une aptitude merveilleuse pour les travaux de la comptabilité. Ils étaient très utiles aux Anglais comme sous-collecteurs des revenus publics, à cause de l'ascendant qu'ils exercent sur la population. Mais ces fonctions dont ils profitaient le plus souvent pour s'enrichir aux dépens de leurs compatriotes, les ont peu à peu dépopularisés. Aujourd'hui, tous les Indiens tant soit peu éclairés appellent les Brahmes les *chiens chasseurs* des Anglais (dog hunters). Ceux-ci de leur côté, voyant que, pour tout ce qui n'a pas rapport à la religion, les Brahmes ont perdu leur

prestige sur la population et qu'ils ne leur sont plus indispensables pour l'administration, n'ayant pas d'ailleurs une grande confiance dans leur probité, donnent maintenant ces emplois et les autres du même ordre soit à des hommes de sang mêlé instruits, soit à des Indiens de bonne caste, non Brahmes, auxquels ils imposent la condition de faire des études dans des écoles spéciales à Madras, Calcutta, etc., de subir des examens sur la langue anglaise, la comptabilité, etc. Quelques Brahmes éminents par leur savoir occupent des fonctions judiciaires assez élevées.

LIVRE II

DES DIEUX ET DES TEMPLES DE L'INDE

BRAHMA.

La première personne de la Trimourty est Brahma, que l'on représente dans les pagodes avec quatre ou cinq têtes, monté sur un cygne et tenant dans ses quatre mains les Vedas, le vase du sacrifice, un cercle allongé symbole de la durée éternelle, et enfin une couronne.

On raconte que Siva, outragé par lui, coupa l'une de ses cinq têtes et la mit sur la sienne comme un trophée. Chef suprême de la caste des Brahmes, il est le seul dieu de la Trimourty mentionné par Manou. Bien qu'invoqué dans les prières, et représenté dans les pagodes, il n'est l'objet d'aucun culte particulier, et aucun temple ne lui est consacré. Il faut en conclure que Brahma n'est autre chose que l'Être suprême tel que les Brahmes l'avaient conçu et enseigné dans l'origine sans idolâtrie; c'est du reste par

ce mot et par celui de Para Brahma (le Grand Brahma) que l'essence divine est désignée dans les Védas et les autres livres qui en définissent les attributs. Ce n'est probablement que fort tard qu'on lui a donné une représentation matérielle.

Aujourd'hui on lui reconnaît encore les trois attributs principaux de la puissance divine : il est l'auteur et le créateur de toutes choses, le dispensateur de toutes les grâces et de tous les dons et l'arbitre de nos destinées. Chacun de nous porte écrit sur son front, de la main de Brahma, son destin irrévocable qui comprend : la durée de la vie, le naturel, l'intelligence, la condition sur la terre et les penchants bons et mauvais conformes à nos œuvres dans les générations antérieures : cette croyance n'est autre chose que le fatalisme; aussi les Indiens se consolent de tous les malheurs et s'excusent de tous les crimes en disant : Aucun être ne peut échapper à ce qui est écrit sur son front par Brahma.

La mythologie hindoue donne à chaque Dieu une épouse dont il est inséparable et qui partage ses attributs, mais à un degré inférieur.

La femme de Brahma est Serasvati, protectrice des sciences et des arts. On la place quelquefois auprès de Ganesa, ou le Pouleat, dieu de la sagesse. Les poètes invoquent ces deux divinités afin qu'elles inspirent leurs chants.

Brahma et Serasvati eurent pour fils Naréda, dieu de la musique, et Visoua-Karma dieu de l'architec-

ture, le charpentier, l'architecte des dieux, le Vulcain-indou dont les artisans célèbrent la fête au moins une fois l'an. Ils habitent ensemble le Sattialoca, paradis des Brahmes, situé sur la cime du mont fabuleux Mahamérou, au dessus des trois autres séjours de béatitude, et que le Gange arrose avant de descendre sur la terre.

VICHNOU, DEUXIÈME PERSONNE DE LA TRIMOURTY.

Tant que Brahma veille, le monde subsiste grâce à Vichnou le conservateur ; dès qu'il s'endort, tout retombe dans le chaos. Vichnou, l'âme universelle ou la matière éternelle, sous le nom de Narayana (celui qui dort sur les eaux) dans l'attitude de la méditation, flotte à la surface des eaux, couché sur une feuille du figuier Vata, symbole des renaissances successives de l'univers. (*Spiritus Dei ferebatur super aquas.*) A son réveil, Brahma apparaît au dessus des eaux sur une feuille de lotus qui sort du nombril de Vichnou et il recommence l'œuvre de la création.

A la fin d'un cycle d'une prodigieuse durée, les dieux, y compris même ceux de la Trimourty, sont anéantis, et il ne reste dans l'espace infini que la grande cause première, Brehin, qui exerce de nouveau son pouvoir après la durée d'une nuit de Brahma ; alors apparaît toute une nouvelle création d'êtres divins et humains.

Comme dieu de l'océan, on représente Vichnou

au milieu des eaux armé du trident, couché sur le serpent Ananta.

Sa forme la plus ordinaire est celle d'un beau jeune homme de couleur bleue et à quatre bras. Il porte au cou des guirlandes de feuilles de Toulaci, et sur la poitrine un médaillon d'un éclat merveilleux. Il tient dans ses mains le lothus, le tchatra (disque), le thanka (buccin) avec lequel on proclame la victoire, l'agni astra (trait de feu) et le trisoula (trident). Sa monture est l'oiseau garouda qui a un corps d'homme avec un bec et des ailes d'épervier.

Il a pour femme la belle Latchoumy, déesse de la fécondité et de la fortune, en l'honneur de laquelle la vache est considérée comme sacrée. Le couple divin habite un palais dans le Veikonta, paradis de Vichnou, situé sur le mont Mérou, immédiatement au dessous de celui de Brahma et au dessus de celui de Siva, appelé le Keilassa. L'huissier de ce palais est Koumba Karma qui fut condamné à subir trois naissances pour avoir insulté les sept grands Ritchis. Le Veikonta est le séjour fortuné de beaucoup de pénitents qui se nourrissent de fruits et de légumes et consacrent tout leur temps à la lecture des Vedas et à la contemplation.

Incarnations de Vichnou. — Vichnou a mille noms qui correspondent à des qualités ou des actions diverses qui lui sont attribuées, et dont on a formé une sorte de litanie.

D'après certains Pouranas, Vichnou est l'âme uni-

verselle dont tous les êtres les plus parfaits et les choses les plus sublimes ne sont que des manifestations particulières ; on fait dire à ce dieu dans le Bagavata : « Je suis : dans la prière le Gaïatry, dans la parole le mot *oum*, parmi les dieux Indra, parmi les astres le soleil, etc., parmi les singes Anouma, etc., parmi les arbres le Toulaci, etc., parmi les sciences le Sama-Veda, etc., enfin je suis l'âme de tout ce qui existe. »

En partant de cette conception panthéiste et de celle qui fait intervenir sans cesse Vichnou dans les affaires du monde en sa qualité de conservateur, les Brahmes ont été conduits à admettre comme des manifestations ou incarnations de ce dieu, les personnages fabuleux ou historiques qui ont le plus frappé les imaginations populaires ou mérité la reconnaissance de la caste sacerdotale, par les exploits ou les révolutions qu'ils ont accomplis. C'était, d'ailleurs, pour les Brahmes un moyen habile de faire disparaître de l'Inde la religion de Bouddha que de substituer dans les croyances populaires aux incarnations philosophiques et ascétiques des Bouddhas, les incarnations de héros dont les aventures galantes ou guerrières étaient beaucoup plus du goût des Indiens.

Quelques-uns de ces personnages sont, sans aucun doute, les guerriers ou les rois de la caste ou du parti des Brahmes qui combattirent les réformateurs bouddhistes et les anéantirent ou les expulsèrent de l'Inde.

Le Bagavata fait encore dire à Vichnou :

« Bien qu'immortel, j'ai eu volontairement plusieurs naissances par le pouvoir que j'ai sur ma propre nature ; je me suis manifesté au monde toutes les fois que j'ai vu sur la terre le déclin de la vertu et le règne du vice et de l'injustice. J'apparaissais ainsi d'âge en âge pour le salut des justes, la perte du méchant et le triomphe de la vertu. »

Cette idée des incarnations telle qu'elle vient d'être formulée est évidemment empruntée au Bouddhisme ; seulement on peut se convaincre en lisant le Vichnou-Pourana que, pour les Brahmes, le déclin de la vertu et le règne du vice, c'est l'avènement de Bouddha et de ses doctrines.

Parmi les incarnations (avatars) de Vichnou, on en compte ordinairement dix principales.

La première est l'incarnation en poisson.

Le mauvais génie Hagiagujva avait profité d'un sommeil de Brahma pour lui dérober les Védas. Vichnou prit la forme d'un petit poisson nommé Saphari ; sous cette forme, il obtint asile et protection du saint roi Satyavitra et, pour le sauver du déluge qui allait avoir lieu, il le fit monter dans une arche avec des graines de toutes les plantes et un couple de toutes les espèces d'animaux. Quelques jours après, le poisson Saphari, qui avait grossi au point d'occuper un million de lieues, fit déborder la mer et tua le mauvais génie qui s'était réfugié sous les eaux.

La deuxième incarnation est celle en tortue.

Cette tortue gigantesque reçut sur son dos, au milieu de l'océan, la reine des montagnes, la montagne Mandar transportée par le serpent Wasouki qui l'entourait de ses nœuds ; les Devas et les Apsaras (anges et démons) saisissant le serpent enroulé, les uns par la tête, les autres par la queue, lui imprimèrent de tels mouvements que la mer fut agitée comme le lait que l'on bat pour faire du beurre ; il en sortit sept choses excellentes parmi lesquelles l'Amrita, breuvage qui donne l'immortalité.

La troisième incarnation est celle en sanglier.

Un géant, après avoir désolé la terre, l'avait roulée en une masse informe et s'était précipité avec elle dans l'abîme. Vichnou prit la forme d'un sanglier colossal, plongea au fond de l'abîme et souleva sur ses défenses la terre qui vint s'étendre comme un tapis à la surface des eaux.

La quatrième incarnation est celle en homme lion.

Le géant Hiranîa, confiant dans la grâce qu'il avait obtenue de Brahma de ne pouvoir mourir ni le jour ni la nuit, avait usurpé la place d'Indra, roi du ciel, et défiait les dieux. Un jour que son fils lui disait que Vichnou était présent partout, il lui demanda si ce dieu était dans la colonne placée près de lui, et en même temps il fendit la colonne d'un coup de hache. Soudain Vichnou en sortit sous une forme terrible, moitié homme, moitié lion ; il éventa le géant et se fit une guirlande de ses entrailles. Hiranîa expira au

lever de l'aurore, alors qu'il n'était pas encore jour et qu'il n'était déjà plus nuit.

La cinquième incarnation est celle en Brahme nain.

Bali, petit-fils d'Hirania, prétendit se faire adorer comme roi du ciel; Indra s'en plaignit à Vichnou qui, sur-le-champ, s'incarna dans le sein de la brahmine Aditi et naquit nain sous le nom de Vamana. Ce nain demanda à Bali autant de terre qu'il en pourrait mesurer avec trois pas; celui-ci l'ayant accordé, le nain devint tout à coup un géant immense; d'un pas, il franchit la terre; d'un second, il envahit le ciel; au troisième, comme il ne restait plus d'espace, Bali confus présenta sa propre tête pour que Vichnou pût y poser le pied et s'avoua ainsi vaincu.

La sixième incarnation est celle de Parassourama.

La caste militaire des Kchatrias opprimait l'Inde. Parassourama, de la caste des Brahmes, coalisa les tribus du nord encore indépendantes avec les révoltés du sud. Il défit et extermina les Kchatrias.

La septième incarnation est celle de Rama.

Rama passa sa jeunesse dans les forêts avec son gourou Goutana, vivant d'austérités et domptant les monstres. Il se rendit ensuite à la cour de Dasaratha qui avait promis d'accorder la main de sa fille Sitta à celui qui banderait un arc donné par Siva, arc d'un poids énorme et que personne jusque-là n'avait pu tendre. Rama y réussit et épousa la belle Sitta, modèle accompli de dévouement et de fidélité conjugale. Mais Dasaratha, pour tenir une promesse qu'il avait

faite à à Kékerji, la plus jeune de ses trois femmes, se vit obligé d'exiler Rama. Celui-ci, obéissant comme un fils soumis, se retira de nouveau dans les bois, accompagné du Latchoumana, le meilleur des amis et des frères, et de Sitta qui voulut absolument le suivre. Un jour qu'il s'était éloigné de son ermitage, Sitta lui fut enlevée par Ravana, géant à dix têtes et à vingt bras, roi de Lanka (capitale de Ceylan). Rama se mit aussitôt en devoir de reprendre son épouse; il trouva des auxiliaires dans les peuples du Decan habitants des forêts, les Vanaras (singes dit la fable); Hanouma leur roi (selon la fable le grand singe), fils de Vayou dieu du vent et le plus agile des dieux subalternes, fut son généralissime. Il commença par s'introduire seul avec des prodiges d'adresse et de courage dans la capitale et le palais de Ravana pour reconnaître l'innocence de Sitta, conformément aux ordres de Rama; puis il fit avec des rochers amoncelés dans la mer, entre le continent et le Ceylan, une digue sur laquelle Rama passa avec toute son armée de singes et d'ours. Ravana fut tué dans sa capitale prise d'assaut, et Sitta reconquise prouva par l'épreuve du feu qu'elle était toujours restée fidèle à son époux. A ce moment Rama fut rappelé dans le royaume de ses pères par le vœu unanime du pays et il fit d'Aiodhia (Oude) la capitale de toute l'Inde pacifiée.

Tel est le sujet du Râmâyana de Valmiki, le grand poème épique de l'Inde, dont le fond historique est évidemment la lutte entre deux peuples et deux reli-

gions, peut-être entre le brahmanisme qui dominait sur le continent et le bouddhisme qui était tout-puissant à Ceylan. Ce poème est rempli de beautés de premier ordre, bien que les détails manquent souvent de correction et de proportions. Nulle part on ne trouve des sentiments plus généreux et plus nobles, une piété filiale plus absolue, une affection fraternelle plus vive, un respect plus profond de la femme, un amour conjugal plus pur et plus ardent (1).

Pour le savant Indianiste W. Jones, Rama n'est autre que Bacchus qui conquiert l'Inde à la tête d'une armée de satyres, commandée par Pan (Hanouma).

La huitième incarnation est : pour les uns, Bala-Rama qui fut grand par la guerre, et plus encore par les bienfaits de la paix et de la civilisation qu'il apporta à ses peuples; pour les autres, Krichna dont il était le beau-frère et auquel il fut d'un grand secours dans plusieurs guerres.

Krichna, le plus aimable et le plus aimé des dieux, est la conception qui répond le mieux aux goûts et à l'imagination des Hindous. Elle se prête au génie de de leurs sectes diverses, à la dévotion sensuelle et au culte de la volupté que professent les unes; au mysticisme et aux spéculations dans lesquelles se complaisent les autres. Sa beauté et sa grâce, ses espiègleries enfantines, ses exploits galants et guerriers ont pour le peuple un charme inépuisable. Il est adoré

(1) Voir, à la fin du volume, l'analyse et la critique littéraire.

exclusivement par la moitié de la population du Bengale.

Il passa ses premières années au milieu des bergères, leur faisant mille espiègleries, comme de voler leur lait et leur beurre, d'emporter leurs pagnes pendant qu'elles étaient au bain et de les forcer ainsi à venir toutes nues les lui redemander, tandis qu'il se tenait sur un arbre jouant de la flûte dont il est l'inventeur. A l'âge de sept ans il enleva sur le bout du doigt la montagne Goverdhena (le Parnasse hindou) pour préserver les bergers ses compagnons de la colère d'Indra qui voulait les noyer sous une pluie d'orage.

Devenu grand, il se livra tout entier à l'amour; un jour qu'il jouait de la flûte sur un arbre, toutes les laitières accoururent en foule éprises de ses accords et de sa beauté. Krichna leur représenta que leurs désirs étaient contraires à l'ordre établi dans ce monde; mais elles lui répliquèrent que l'union avec un Dieu était un acte de vertu dont leurs maris ne pouvaient être offensés. Vaincu par l'innocence de leur cœur, Krichna donna à cette multitude de femmes une satisfaction si complète que chacune d'elles, pendant toute sa vie, crut l'avoir eu seule pour amant.

Ses amours avec son épouse favorite Radha ont été chantés dans la charmante pastorale du Guita-Govinda. Il eut en outre sept autres femmes et seize mille concubines qu'il trouva toutes vierges dans le palais de l'Assoura Bhoun géant à cinq têtes qu'il mit à mort à cause de ses crimes.

Il débarrassa la terre d'un grand nombre de géants,
Il déracina deux arbres qui couvraient de leur ombre la moitié de la terre.

Il défit son oncle, le cruel tyran Concha. Il châtia le serpent Caly.

Il mit à mort Pantona femme d'une taille, d'une force et d'une férocité extraordinaires.

Il retourna au ciel à la conclusion de la grande guerre allumée par lui et qui est racontée dans le grand poème épique le Mâhabhârata.

Outre ses conformités avec Apollon qui garda le troupeau d'Admete, comme Krichna ceux d'Ananta. W. Jones a fait ressortir la ressemblance, au point de vue mystique, de Krichna avec Jésus-Christ; ressemblance qu'il attribue à la connaissance de quelques évangiles apocryphes transportés dans l'Inde aux premiers siècles du christianisme.

D'après Langlois, Krichna fut un hardi conducteur de hordes guerrières qui conquit une partie de l'Inde entre le treizième et quatorzième siècle avant notre ère. Toutes ces opinions peuvent être vraies en même temps, car il est évident qu'en incarnant Krichna, on lui attribua les légendes relatives à plusieurs personnages d'époques diverses, mais d'une célébrité moindre que le héros principal. C'est par le même procédé sans doute qu'a été formée la longue série des aventures de Rama.

La neuvième incarnation est celle en Bouddha. Le Vichnou-Sourana raconte que Bouddha vint pour trom-

per les hommes et fit prévaloir l'athéisme, le mépris des rites et coutumes immuables et des règles relatives à la souillure, la confusion des castes, l'irrévérence envers les parents et envers les Brahmes ; que sa doctrine était la ruine de toute vertu. On a vu ailleurs quel était le vrai caractère du Bouddhisme ; il fut longtemps puissant dans l'Inde ; encore aujourd'hui, on peut reconnaître à la simplicité de leurs ornements, à la sobriété, sinon à l'absence complète d'images et de figures d'hommes et d'animaux l'influence du Bouddhisme sur le style des pagodes brahmaniques qui appartiennent à cette période et au nombre desquelles paraissent être les sept pagodes situées sur le bord de la mer près de Sadras entre Madras et Pondichéry.

La dixième incarnation, celle de Vichnou en cheval, aura lieu pour mettre fin au Kaly-Yougam, l'ère actuelle du monde qui a commencé le règne du péché. Ce cheval, d'une taille gigantesque, sera armé d'une hache d'une grandeur extraordinaire avec laquelle il brisera la terre et la voûte céleste. Le serpent Addiséche vomira des flammes qui consumeront toutes les créatures ; puis le monde sortira encore une fois de l'abîme avec une face nouvelle ; ce sera le commencement d'un autre âge où la vertu et le bonheur régneront seuls sur la terre.

Voici deux légendes fort répandues sur Vichnou :

Vanassourin, pénitent de Siva, obtint de ce Dieu, par la ferveur de sa dévotion, qu'il vînt avec ses fils habi-

ter sa capitale et l'entourer de murailles de feu. Ainsi favorisé, il abusa de son pouvoir et commit mille injustices; enfin Vichnou lui coupa ses mille épaules avec son cercle et chassa de sa capitale Siva et sa famille.

Artchounin, lieutenant de Krichna, voyant dans la guerre de Paradam, qu'il allait avoir à combattre tous ses parents, refusa de tourner ses armes contre eux. Krichna lui dit : « Vous ignorez à qui vous désobéissez. » En même temps il revêtit un corps formidable qui touchait le ciel. La terre se fendit sous ce poids et le Gange sortit de son sein. Ce que voyant, Artchounin lava les pieds de Krichna avec les eaux du Gange et les entoura de guirlandes de fleurs; reconnaissant la toute-puissance du dieu, il l'adora en lui demandant pardon de son refus.

SIVA

La troisième personne de la Trimourty est Siva, le destructeur, le vengeur, le vainqueur de la mort. Son double caractère de destructeur et de réparateur a trait aux opérations de la nature qui reproduit après avoir détruit. Son symbole, le Lingam, explique suffisamment que pour Siva, la destruction n'est qu'un moyen de régénération.

Comme Vichnou, il a plusieurs noms qui correspondent à des qualités et à des formes différentes.

Rouderah le cruel (ce mot signifie aussi les organes générateurs) reçoit des sacrifices sanglants.

Trilochon, dieu a trois yeux ; il a au milieu du front un œil de feu.

Isouara, maître absolu ; il a alors un trident.

Mahadeva ou le grand dieu, c'est sous ce nom qu'il tua le géant **Triparassoura**.

On le représente souvent avec cinq têtes et quatre mains qui tiennent différentes armes ; il a pour couronne la tête de **Brahma**, pour guirlande au cou un chapelet de têtes humaines, pour cheveux ou pour pendants d'oreilles des serpents ; il est couvert d'une peau de tigre. Quelquefois c'est un beau jeune homme portant un croissant au milieu du front, des bijoux étincelants aux oreilles ; et sur la tête, la source du **Gange** qui sort de sa chevelure pour arroser les pieds de **Vichnou** et de là se répandre sur la terre. Son cou est bleu par l'effet du poison qui sortit de l'Océan quand les **Devas** le barattèrent lors de l'incarnation de **Vichnou** en tortue. Par l'ordre de **Brahma**, **Siva** avala ce poison pour sauver les dieux et les hommes que son odeur suffoquait ; la liqueur s'arrêta dans sa gorge et lui donna la couleur bleue.

Quelquefois on représente **Siva** les cheveux bouclés à la manière des **Saniassys** ; assis dans l'attitude de la contemplation. — Les légendes , en effet, le représentent comme absorbé dans la méditation et comme consumant du regard de son œil de feu les téméraires qui l'en font sortir.

Le **Siva Pourana** est plein des guerres qu'il eut à soutenir contre les géants. Voulant en finir avec eux

d'un seul coup, il fendit la terre en deux et se fit une arme de l'une des moitiés ; il prit Brahma pour son général d'armée, les quatre Védas pour ses chevaux, Vichnou pour flèche, pour arc le mont Mantra Parvata ; et à cet arc, il attacha en guise de corde un immense serpent : c'est ainsi qu'il détruisit les géants avec le Tripouram, c'est à dire, avec les trois forteresses qu'ils avaient construites.

Voiçi les légendes les plus populaires sur Siva :

1. Un roi Pandien du Maduré, qui avait eu beaucoup de peine à apprendre à danser, fut contristé de celle que se donnait Siva pour danser perpétuellement à Sidambaram toujours sur le même pied et le pria de se reposer. Comme le dieu ne faisait point attention à ses demandes, il le supplia de vouloir bien au moins changer de pied ; enfin, voyant qu'il n'obtenait rien, il se jeta de désespoir sur son épée ; alors Siva daigna danser sur un autre pied.

2. Manicavasegar, ministre d'un roi Pandien, avait dépensé à la construction de la pagode de Siva tout l'argent que le roi lui avait donné pour lui acheter des chevaux. Lorsque le roi lui en demanda compte, il affirma que les chevaux arriveraient sous peu. En effet, Siva changea les Védas en chevaux et les amena lui-même au roi ; mais dans la nuit les chevaux se changèrent en renards et s'enfuirent. Le roi irrité fit mettre aux fers son ministre comme sorcier et le fit exposer nu en plein midi sur le sable brûlant de la rivière Vaïqué ; mais la rivière débordant menaçait de

tout engloutir. Le roi ordonna alors la construction d'une digue ; chaque maison dut fournir un homme pour le travail. Une femme de casté Vanouna, marchande de galettes Pouttou ne put en fournir un, à sa grande désolation ; ce que voyant Siva, il s'offrit à elle comme Cooli, en reçut pour salaire une galette de Pouttou et s'en alla à la digue où il se mit à manger sans travailler. Le roi frappa le Cooli, mais la douleur du coup, au lieu d'être ressentie par Siva, le fut par le roi et par toutes les personnes présentes.

3. Pour obtenir de Siva le don de la coquille et de l'arme de feu en forme de cercle, Vichnou lui offrit mille fleurs de nénuphar ; malheureusement il en manqua une pour compléter le nombre. Alors Vichnou dont les yeux ressemblent au nénuphar, s'arracha un œil et l'offrit à Siva.

4. Le fameux chasseur Thinnin, ayant vu dans une forêt le dieu Siva sous la forme du Lingam, s'en approcha, l'embrassa et lui dit :

« O ma mère, ô la prunelle de mon œil, ô le plus précieux des trésors, pourquoi vous trouvez-vous seul dans cette forêt ? Venez chez moi, je vous ferai servir des viandes délicates avec du miel ! » Le dieu restant immobile, le chasseur pensa qu'il voulait toujours rester dans la forêt et il y resta lui-même. Comme la nuit approchait, il craignit que le dieu n'eût faim, il s'enfonça dans la forêt, tua un sanglier, en mit le meilleur morceau sur une feuille disposée en forme d'assiette et remplit sa bouche d'eau prise dans une

rivière. Puis il se rendit près du Lingam, écarta respectueusement avec ses pieds couverts de feuilles les fleurs et les feuilles qui en couvraient la tête, le baigna avec de l'eau de sa bouche, jeta sur lui les fleurs et les feuilles qu'il tenait à la main et présenta au Lingam le morceau de sanglier qu'il avait apporté ; il se tint éveillé toute la nuit, l'arc et la flèche à la main, pour écarter les animaux féroces qui auraient pu le tourmenter. Dès qu'il fit jour, il s'en alla chercher de la nourriture au dieu. Pendant son absence, arriva le Brahme qui avait l'habitude d'adorer tous les matins ce Lingam. Voyant le morceau de sanglier jeté tout près du dieu, il dit : quel est donc le pêcheur qui a ainsi souillé mon Dieu ? Ensuite il purifia le lieu, fit des offrandes et se retira.

Le chasseur de retour, adora le dieu comme la veille ; le lendemain le Brahme revint, fit les mêmes purifications et se retira fort chagriné. Siva apparut à ce Brahme pendant son sommeil et lui dit : Ne vous fâchez pas, n'ayez point de chagrin ; le chasseur qui m'offre des morceaux de sanglier est d'une ferveur étonnante pour moi. Les impuretés qu'il fait autour de moi sont pour moi la pureté même ; je vous ferai voir, si vous le voulez, son amour pour moi. Tenez-vous caché demain près de mon autel. Le Brahme obéit et lorsque le chasseur apporta les mêmes offrandes, le Lingam fit sortir du sang de l'un de ses yeux. A cette vue, le chasseur, rempli de douleur, se roula par terre, versa des larmes et alla chercher

des remèdes végétaux qu'il appliqua à l'œil du Lingam. Voyant qu'il ne pouvait le guérir, il arracha l'un de ses yeux et le mit à la place de l'œil malade du dieu qui fut guéri. Le chasseur était transporté de plaisir; mais Siva fit sortir du sang de l'autre œil; aussitôt le chasseur se mit en devoir de s'arracher l'œil qui lui restait. Alors Siva Lingam l'arrêta par le bras, le nomma Cannapin et lui donna le paradis.

3. Lorsque Siva se maria avec Sadidevy, une des filles de Takin, les neuf Brahma offrirent le sacrifice dit Yagam. Takin se rendit au lieu où ils étaient réunis. Tous les dieux le saluèrent à l'exception de Siva; il s'en offensa et plus tard, lorsqu'il fit un sacrifice, il y invita tous les dieux, excepté Siva et Sadidevy. Celle-ci, avec la permission de Siva, alla trouver son père qui refusa de la recevoir; alors elle s'écria : Mon corps qui est né de vous n'est pas digne d'appartenir à Siva! puis elle se jeta dans un feu qu'elle fit sortir de son propre corps et qui la consuma.

A cette nouvelle, Siva se rendit au lieu du sacrifice, éventa de son trident tous les dieux qui y assistaient, cassa les dents au soleil, coupa les bras au dieu du feu, donna des coups de pied à la lune et trancha la tête à Takin. A la prière de Brahma, il leur pardonna à tous et rendit la vie à ceux qu'il avait tués. Comme la tête de Takin avait été mangée par un démon, il la remplaça par une tête de mouton.

Sadidevy renaquit fille du roi Parvada sous le nom de Parvaty.

6. Siva enseignait les doctrines de Védas à Parvaty sa femme; comme elle ne l'écoutait pas avec attention, il la maudit et lui commanda de mourir et de renaître dans la caste des pêcheurs. Elle naquit fille du chef des pêcheurs. Dès que cette nouvelle parvint à Ganésa et à Soupramanian tous deux fils de Siva et de Parvaty, ils se rendirent à la demeure de Siva et jetèrent dans la mer les livres cause de la malédiction prononcée contre leur mère. Siva se mit en colère contre Nandy, concierge de son palais qui les avait laissés entrer, et par sa malédiction, le changea en un requin qui porta le trouble dans la mer, ce qui empêchait les pêcheurs de rien prendre. Le chef des pêcheurs fit publier dans tout le royaume qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui tuerait ce monstre. Siva prit la forme d'un pêcheur, tua le requin et eut de nouveau Parvaty pour femme.

Siva habite avec sa femme Parvaty le Keilaça, paradis qu'il accorde à ses dévots et qui est situé sur le mont Merou, à un étage immédiatement au dessous de celui de Vichnou. Il est entouré de danseuses et de musiciens. Le bœuf Nandy est sa monture favorite; il se promène de temps en temps sur les montagnes voisines avec un cortège de démons qui poussent des cris perçants.

La femme de Siva porte, comme lui, plusieurs noms suivant ses divers attributs. Elle est : sous le nom de Bhavani, le symbole de la nature; sous celui de Prithivi, la déesse de la terre; sous celui de

Dourga, la vertu agissante. C'est en cette dernière qualité qu'elle vainquit le démon Machech-Assoura, la personnification du vice. Ce combat chanté par les poètes est figuré en bas-reliefs sur un grand nombre de monuments.

Sous le nom de Kaly, elle a une figure hideuse, des dents et des ongles énormes; dans ses huit mains elle porte des instruments de mort. Elle a au cou un chapelet de crânes humains et elle foule aux pieds des cadavres. Elle exige des sacrifices sanglants depuis la tortue jusqu'à l'homme.

Sous le nom de Sakti, elle figure l'énergie de la nature et on lui offre le Sackti poudjà qui sera décrit ailleurs.

Sous son nom ordinaire de Parvati, elle a des attributs analogues à ceux de Serasvati et de Lat-choumy.

Du Lingam-Yoni. — Siva et Parvati sont le plus souvent adorés sous la forme du Lingam-Yoni, conjonction mystérieuse du Lingam (Phallus des anciens) et de l'Yoni (pudendum muliebre).

L'abbé Dubois raconte en abrégé comme il suit, d'après le Linga-Pourana, l'institution du culte du Lingam :

« Brahma, Vichnou et le saint Vachichta, accompagnés d'un nombreux cortège de pénitents, allèrent un jour au Keilassa, paradis de Siva, pour rendre visite à ce dieu. Ils le surprirent usant avec sa femme des prérogatives du mariage. Sans être décon-

certé par la présence de personnages aussi éminents, il ne témoigna aucune honte de paraître en cet état à leurs regards, et continua de se livrer à la fougue de ses sens. Ce dieu effronté avait, à la vérité, la tête fortement échauffée par les liqueurs enivrantes qu'il avait bues; et sa raison, égarée par la passion et l'ivresse, ne lui permettait plus d'apprécier l'indécence de sa conduite.

« A cette vue, quelques-uns des dieux et surtout Vichnou, se prirent à rire : cependant, la plupart, outrés d'indignation et de colère, chargèrent le cynique Siva d'injures et de malédictions.

« Non, lui dirent-ils, tu n'es qu'un démon ; tu es
« pire qu'un démon ! tu en portes la figure et tu en
« as toute la malice ! L'amitié que nous avons pour
« toi nous avait conduits ici pour te faire une visite,
« et tu ne rougis point de nous rendre spectateurs de
« ta brutale sensualité ! Maudit sois-tu ! Qu'aucune
« personne vertueuse n'ait désormais de liaisons avec
« toi ! Que tous ceux qui te fréquenteront soient re-
« gardés comme des insensés et bannis de la société
« des honnêtes gens ! »

« Après avoir prononcé ces anathèmes, les dieux et les pénitents se retirèrent, tout couverts de confusion.

« Cependant Siva, reprenant un peu l'usage de son jugement, demanda à ses gardes quelles personnes étaient venues le visiter. Ils ne lui laissèrent rien ignorer de ce qui avait eu lieu, et lui retracèrent l'in-

dignation que ses illustres amis avaient fait éclater avant leur départ...

« Le récit de ses gardes fut un coup de foudre pour Siva et pour Dourga sa femme, ils en moururent l'un et l'autre de douleur, dans la posture même où ils avaient été surpris par les dieux et les pénitents.

« Siva voulut que cette action, qui, en le couvrant de honte, avait occasionné sa mort, fut célébrée parmi les hommes.

« Ma honte, a-t-il dit, m'a fait mourir ; mais aussi
« elle m'a donné une nouvelle vie et une nouvelle
« forme qui est celle du Lingam ! vous, démons mes
« sujets, regardez-le comme un autre moi-même !
« oui, le Lingam, c'est moi, et je veux que désor-
« mais les hommes lui offrent leurs sacrifices et leurs
« adorations. Ceux qui m'honoreront sous cette forme
« du Lingam, obtiendront infailliblement l'objet de
« leurs vœux et une place dans le Keilassa.

« Je suis l'être suprême, mon Lingam l'est aussi ;
« lui rendre les honneurs dus à la Divinité, est un
« acte du plus grand mérite.

« Écoutez encore, démons mes sujets, si vous dési-
« rez devenir vertueux, apprenez quels sont les
« fruits qu'on retire des honneurs rendus à mon
« Lingam.

« Ceux qui en feront l'image avec de la terre ou
« de la fiente de vache, et sous cette forme, lui offri-
« ront le poudja, en seront récompensés ; ceux qui la
« feront en pierre, mériteront sept fois plus et ne

« verront jamais le roi des enfers ; ceux qui la feront
« en argent, auront sept fois plus de mérite que ces
« derniers ; et ceux qui la feront en or, mériteront
« encore sept fois plus.

« Que mes ministres aillent enseigner ces vérités
« aux hommes, et les engagent à embrasser le culte
« de mon Lingam ?

« Le Lingam, c'est Siva lui-même ; il est de cou-
« leur blanche ; il a trois yeux et cinq visages, il est
« vêtu de peau de tigre. Il existait avant le monde et
« il est l'origine et le principe de tous les êtres. Il
« dissipe nos frayeurs et nos craintes, et nous ac-
« corde l'objet de tous nos désirs. »

Les sivanistes, les femmes surtout, portent au cou ou au bras dans un petit médaillon l'image du Lingam. Les femmes qui désirent devenir fécondes rendent visite à l'idole du Lingam et lui vouent un culte tout particulier.

Les Lingam se trouvent non seulement dans les temples où ils ont des dimensions colossales, mais encore sur les places publiques, sur les routes, au milieu des champs et sous les arbres sacrés.

Trois des fils de Siva et de Parvati sont adorés comme dieux secondaires ; ce sont : Ganesha, dieu de la sagesse ; Soubramanian, dieu de la guerre, et Verabadra, terrible guerrier dont les statues colossales en briques sont très communes dans la campagne sur la côte de Coromandel. Ce fut sans doute un conquérant sanguinaire dont on fit un dieu.

DIEUX SECONDAIRES

GANESHA OU LE POULÉAR

Après Vichnou et Siva, la divinité que les Indiens vénèrent le plus est Ganesha, fils de Siva et de Parvaty, dieu de la prudence et de la sagesse. On le représente avec une tête d'éléphant dont la trompe est le symbole de l'industrie et avec un gros ventre qui, comme signe d'opulence, est un avantage physique aux yeux des Indiens. Il est voué exclusivement à la vie contemplative et au célibat.

Dans le sud de l'Inde, il est, sous le nom de Pouléar, adoré essentiellement comme le dieu gardien. A ce titre, son idole se trouve dans tous les lieux publics et privés, et il est le protecteur du foyer domestique, ou le dieu Lare. En cette dernière qualité, on l'appelle Viguessoura ou dieu des obstacles ; on n'entreprend rien sans lui faire des sacrifices pour se le rendre propice. On lui adresse une prière dans toutes les cérémonies importantes et une invocation au commencement de tous les livres. Il a toujours à ses pieds ou pour monture le rat percale ; c'est sans doute encore un symbole de prudence et de sagacité.

SOUBRAMANIAM OU KARTIKEYA

Soubramaniam ou Kartikeya, dieu de la guerre, généralissime des armées célestes a pour monture un

paon et porte dans ses quatre mains différentes armes. Il est adoré aussi sous le nom de Ananta où Maha Secha, serpent monstrueux; voilà pourquoi sa fête est aussi celle des serpents et s'appelle Nagara-Poudjamy (sacrifices aux serpents).

Suivant les croyances du Sud, Soubramanian est, comme le dieu Mars, un amateur passionné du beau sexe qui le paie de retour. C'est l'époux des bayadères; dans la cérémonie de ce mariage figuré, le Brahme de la pagode représente le dieu et attache au cou de la bayadère le Tahly qu'il retire à la fin de la cérémonie.

KAMAVEDA OU MANAMADA

Après le fils de Siva, nous citerons le fils de Vichnou et de Latchoumy, Kamadéva ou Manamada, dieu de l'amour qui, sous le nom de Maya (prestige) exerce le pouvoir général attractif. On le représente comme un beau jeune homme, armé d'un arc dont le bois est de canne à sucre, la corde tissée d'abeilles et les flèches tressées de fleurs. Il est monté sur un perroquet et accompagné d'Apsaras, bayadères célestes qui portent ses couleurs et dansent au clair de la lune.

Il a pour épouse la charmante Rati, l'affection, et pour favori Recent, le printemps.

Les dieux, comme les hommes, sont soumis à son empire; il fut un jour consumé par un regard de Siva

contre lequel il avait eu la témérité de décocher une de ses flèches dans un moment inopportun, à l'instigation de Brahma et de Vichnou ; mais celui-ci daigna lui rendre l'existence.

Nous allons maintenant parler des dieux secondaires dans lequel on a personnifié les astres et les éléments dont l'adoration était l'objet essentiel, sinon unique, du culte védique. Ils n'ont ni temples ni statues, ce qui confirme l'opinion que ce dernier culte était exempt de toute idolâtrie. Trois d'entre eux, Souria, le soleil, Indra, le firmament, et Agni, le feu, sont souvent figurés sur les bas-reliefs des pagodes et occupent dans la religion actuelle le premier rang après la Trimourty. Ils sont invoqués dans les prières quotidiennes des Brahmes et, dans toutes les cérémonies importantes ; le dernier Agni ou le feu, y joue même un rôle principal.

**SOURIA OU LE SOLEIL. — SOURIA-TCHANDRA, LE SOLEIL
ET LA LUNE**

Dans les Védas, le soleil, la lumière suprême est souvent identifié avec Brahma. Dans le Gayatri et le Riggi-Véda, comme dans tous les livres orientaux, il est du genre féminin et il porte le nom de femme de la lune. Tchandra ou la lune est, au contraire, du sexe masculin, qui lui fut enlevé momentanément par la colère de Siva dont il avait eu l'indiscrétion de surprendre les ébats amoureux. Celui-ci apaisé lui ren-

dit sa nature virile, et le plaça sur son front en forme de croissant.

Souria et Tchandra ont chacun un char; celui du soleil est traîné par un cheval à sept têtes et conduit par Arouna ou l'Aurore; celui de la lune est tiré par deux gazelles.

INDRA. — DIEU DU CIEL

Indra, roi du firmament, a été, à une certaine époque, adoré comme le Jupiter des Indiens; le Rigi-Véda l'appelle l'unique puissance, l'unique sagesse. Bien qu'il ait déchu beaucoup dans les Pouranas, beaucoup de poètes le nomment encore aujourd'hui le roi des dieux; peut-être est-ce là une importation de la mythologie grecque. Il est, comme Jupiter, le maître de l'atmosphère et des nuages; comme lui, il lance la foudre.

On représente Indra le corps couvert d'yeux jusqu'au nombril. Les Pouranas racontent qu'il resta longtemps privé des organes de la virilité par l'effet de la malédiction du saint solitaire Gootaru, son gourou, dont il avait séduit la femme.

Ayant un jour manqué de respect à un Brahme, il fut métamorphosé par ses mantrans en un chat de pariah, et ne dut sa délivrance qu'aux supplications auxquelles Indrani, son épouse, fut obligée de s'abaisser auprès de la femme du pariah.

Le règne d'Indra finit au bout de l'un des Mauwa-

taras (périodes de Mānou), qui composent un calpa ou jour de Brahma.

Chaque divinité hindoue de quelque importance a son paradis; celui d'Indra qu'on nomme le Souarga est un des plus vantés. Il est habité par tous les dieux secondaires et rempli de magnifiques palais et de jardins délicieux, peuplés d'Apsaras (bayadères célestes). On y trouve les sept planètes, les sept Ritchis ou grands pénitents, la vache divine Kāmadēnou et l'arbre Kalpa, d'une hauteur prodigieuse qui a le pouvoir de satisfaire tous les désirs des hommes qui ont foi en lui. Le Souarga est accordé à tous les saints sans exception de caste, ni de rang.

Aujourd'hui Indra est honoré comme le chef des huit Dikpalas, régents ou gardiens des huit parties du ciel, chargés en outre de diverses fonctions dans le ciel ou d'autres régions; en voici le tableau résumé :

NOMS. des RÉGENTS.	RÉGIONS où ils RÈGENT.	LEURS FONCTIONS.	LEUR MONTURE.	LEUR COULEUR.	OBSERVATIONS.
Indra.	Est.	Dieu du firmament.	Un éléphant.	Rouge.	Décrit ci-dessus.
Agni.	Sud-ouest.	Dieu du feu.	Un bœuf.	Rouge.	Décrit ci-après.
Yama.	Sud.	Dieu et juge des enfers.	Un buffle de couleur foncée.	Noire.	Préside aux cérémonies funéraires et est roi du Naraca (l'enfer).
Noirouta.	Sud-est.	Pénitent livré à la contem- plation de Brahma.	Un homme.	Jaune.	
Varouna.	Ouest.	Dieu des eaux.	Un crocodile.	Blanc.	Dans le système védique, incarna- tion du soleil. D'après les Pouranas, dieu de la semence, un des dix houndras ou organes générateurs.
Vahyou.	Nord-ouest.	Dieu du vent.	Une gazelle.	Blanche.	D'après les Védas, c'est le souffle sorti des narines de l'Être su- prême.
Kouvéra.	Nord.	Dieu des richesses.	Un cheval.	Rouge.	Son char Poutchaka se meut de lui même dans la direction que lui donne la volonté de Dieu.
Isania.	Nord-est.	Une partie des attributs de Siva.	Un taureau.	Grise.	C'est peut-être le plus ancien nom de Siva.

AGNI

La plupart des hymnes magnifiques du Rîgi-Véda sont adressés à Agni autrefois l'un des membres de la triade védique, le dieu du culte domestique, de la flamme considérée comme le représentant de Brahma sur la terre et comme le médiateur entre les dieux et les hommes.

Dans les Pouranas, il est simplement identifié avec l'année. Il a donc eu plusieurs rôles fort différents, aux âges successifs de la mythologie hindoue, et il est représenté sous plusieurs figures qui correspondent à ces rôles divers. Sous sa forme la plus simple, il est d'un rouge ardent, sa triple tête est surmontée de flammes et il tient à la main une masse d'armes (marsala).

On le représente quelquefois avec sept bras, sept langues, sept espèces de sacrifices, etc. Ce nombre de sept est celui des sept couleurs dans lesquelles peut se décomposer un rayon solaire. On lui donne pour monture un béliet de couleur azurée avec des cornes rouges.

D'après une légende populaire, l'imprécation d'un Brahme le condamna à tout dévorer, et par la force de sa pénitence, il obtint de purifier tout ce qu'il dévore.

YAMA ET LE NARAKA

En raison de l'importance de ses fonctions, ce dieu védique occupe encore une place distinguée dans les prières et les cérémonies des Brahmes et dans les croyances populaires.

Il a des émissaires qui amènent à son tribunal les âmes de ceux qui meurent, et que leurs dévotions spéciales, surtout celles à Vichnou et à Siva qui sont toutes puissantes, n'ont pu soustraire à son empire. Il a aussi des exécuteurs de ses arrêts pour les tourmenter dans le Naraka.

La description que fait le Padma Pourana de cet enfer est semblable à celle qu'on donnait du nôtre au moyen âge. Comme celui du Dante, il a sept demeures pour sept catégories de coupables.

DIEUX SUBALTERNES

Yamen est le dernier des dieux secondaires. Les récents qui le suivent ne sont que des subalternes. Après ceux-ci viennent : Nareda, Koumba-Karma, Visoua Karma et le singe Anouma dont il a déjà été question ; Mannarsouvami, divinité tutélaire des Pallis, basse-caste des Sudras adonnée à l'agriculture ; c'est un dieu terrible que les uns confondent avec Soubramaniari, et que d'autres considèrent comme le Siva des basses castes.

HARIARAPOUTRA, sorte de dieu gardien des campagnes; à l'entrée de ses pagotins, toujours construits à l'écart, on voit un grand nombre de figures en terre cuite, pour la plupart des chevaux et des éléphants que les Hindous déposent en *ex-voto* ou plutôt comme gardiens. On trouve de ces chevaux et éléphants gardiens en grand nombre sous la plupart des topes où bouquets d'arbres répandus dans la campagne.

MARIAMMAI ou la déesse de la petite vérole; elle est l'objet d'un culte assidu parce qu'on lui attribue le pouvoir de faire naître et de propager les épidémies. Aux époques où l'on redoute le choléra et où il sévit, les Indiens se réunissent la nuit dans beaucoup de lieux pour l'apaiser en chantant des hymnes en son honneur, et en faisant le poudja à son idole autour de laquelle des guirlandes de fleurs sont disposées avec grâce. J'ai vu quelquefois, dans des endroits écartés, des Indiens passer des nuits à psalmodier autour de cette divinité ou de divinités semblables. Ces chants, et les fleurs et parures déposées autour de la statue, produisaient un effet assez agréable. Dans le pays Tamoul, ses pagotins et ses idoles sont à la lisière des villes, à la garde desquelles elle est préposée. A Pondichéry elle a une grande pagode nommée Ellama-Covil (temple des limites). Elle est adorée seulement des basses castes et surtout des parias. Elle mena une vie de débauche et eut pour fils Kartavarayen qui naquit paria et qui, après avoir été empalé pour ses crimes, devint le patron des supplices.

KARTAVARAYEN est la divinité tutélaire des parias. Il a, en signe de férocité, deux dents semblables aux défenses d'un sanglier. Il tient d'une main un sabre et de l'autre un bouclier. Il est coiffé d'un bonnet rejeté de côté comme les bonnets catalans.

Rendre des honneurs à ce dieu, c'est se faire paria. Toute offrande lui est bonne, parce que toute nourriture est bonne pour les parias.

BOUTAMS ou **DÉMONS**. Nous avons vu qu'ils étaient adorés par un certain nombre de peuplades fort misérables. Chaque famille a son boutam auquel elle sacrifie tous les jours pour qu'il la préserve des boutams ennemis. Ces esprits aiment les sacrifices sanglants. Divers temple leurs sont consacrés.

DIVINITÉS INFÉRIEURES

Ce sont des serviteurs ou des ennemis des dieux, des animaux et mêmes des plantes au nombre de plus de trois cent millions. En voici la nomenclature :

Les **ASSOURAS**, géants d'une taille prodigieuse, fils de Reschiapa. Au moment où quelques-uns baratèrent la mer de lait avec les Devas, l'un d'eux but frauduleusement de l'amrita, ce qui le rendit immortel; le soleil et la lune le dénoncèrent à Vichnou qui le décapita; mais sa tête, toujours en vie, se jette de temps en temps par vengeance sur le soleil et la lune, ce qui produit les éclipses.

Les **RAKCHASAS**. Assouras, serviteurs de Kouvéra,

dieu des richesses qui prenaient à volonté la forme de tigres, d'éléphants, de chevaux, etc. Quelquefois les âmes criminelles sont logées dans leurs corps. Ce sont des espèces d'ogres et de vampires avides de chair et de sang humain, hantant les cimetières et les solitudes, troublant les sacrifices des ermites, etc. Quelques-uns sont guerriers, d'autres sont pénitents; ils reçoivent, sous la forme d'oiseaux, une part de tous les sacrifices.

Ces traditions donnent à penser qu'ils furent autrefois une société religieuse et guerrière, ennemie des Brahmes et des Kchatrias.

Les PISATCHAS. Esprits de même nature que les précédents, mais inférieurs; une partie servent de messagers aux dieux et sont préposés à la garde des lieux de pèlerinage, notamment des bords du Gange.

Les NAGAS (dragons) et les SARGAS. Ce sont des serpents à face humaine qui habitent les régions infernales.

Les SOUPARNAS. Génies, sous la forme d'oiseaux, sujets de Garoudha.

Les YAKCHAS, gnomes, serviteurs de Kouvéra, qui tantôt prennent et tantôt conservent aux hommes leurs richesses.

Les GANDARVAS, les KINNARAS, musiciens célestes; les derniers ont une tête de cheval.

Les APSARAS, beautés divines sorties du sein des eaux en même temps que Latchoumy, remplissent dans ses divers paradis le même rôle que les bayadères ici-bas. On les envoie quelquefois sur la terre,

soit pour tenter, soit pour récompenser les saints anachorètes. Dans le Râmayana, l'une d'elles fait passer à un vénérable ascète dix ans comme un jour.

ANIMAUX SACRÉS

Au premier rang figurent les vaches que Brahma créa en même temps que les Brahmes, et les singes sujets du grand Anouma. Le beurre clarifié que donnent les vaches est l'offrande la plus agréable aux dieux ; mourir une queue de vache à la main conduit droit au paradis ; frapper du pied une vache, manger de la chair de vache mène irrévocablement en enfer.

Quant aux singes, ils encombrent la plupart des pagodes ; j'en ai vu où ils sont si nombreux qu'elles doivent leur être consacrées exclusivement.

Puis vient le taureau, monture de Siva ; au Bengale, on voit beaucoup de taureaux libres se promener en tous lieux, protégés par le culte qu'on leur rend.

Sont aussi des animaux sacrés, le lion, l'éléphant, le buffle, le rat, la biche, le paon, l'oie, la chouette qui servent de montures aux dieux.

Le milan Brahme (aigle du Malabar) est l'objet d'une vénération particulière, on le considère comme une incarnation de Vichnou. Dans le Carnatique, on prend soin de ces oiseaux dans leur vieillesse ; un Européen qui en tuerait un s'exposerait à un danger sérieux. Dans presque toutes les espèces d'oiseaux, il y a une variété, ordinairement la plus belle de toutes,

qui est regardée comme sacrée et qui porte le surnom de Brahme ; ainsi il y a le milan Brahme, le merle Brahme, etc.

Nous avons déjà parlé du culte rendu aux serpents, surtout aux serpents Capelles que les Indiens conservent quelquefois plusieurs années dans leurs maisons, leur donnant la nourriture et des offrandes pour sacrifices. Des temples ont été érigés et entretenus en leur honneur.

Les poissons reçoivent aussi un culte des Brahmes qui leur jettent assez souvent du riz et d'autres aliments dans les rivières et réservoirs.

VÉGÉTAUX SACRÉS

Le premier de tous est le *Toulaci* que les Brahmes honorent comme étant la femme de Vichnou : c'est une espèce de basilic qui croît dans les lieux sablonneux et incultes ; on lui attribue la vertu de guérir les maladies et les morsures des serpents. Elle a aussi celle de purifier les souillures et d'absoudre les péchés. Il n'est sorte de grâces qu'elle ne puisse procurer. On lui prête des propriétés digestives et sudorifiques.

Vient ensuite l'herbe *Darba*, une plante de la famille des borraginées qui croît partout, mais surtout dans les lieux marécageux.

Elle est regardée comme une partie de Vichnou lui-même et elle a la vertu de tout purifier ; on célèbre tous les ans une fête en son honneur.

Parmi les fleurs, il convient de citer le lothus et le nénuphar.

Les Brahmes comptent sept arbres sacrés dont le premier est l'Assouata (*ficus religiosa*) de la famille des banians (multipliants), il est consacré à Vichnou et souvent identifié avec lui. On ne doit jamais l'attaquer avec le fer, ni même en arracher les feuilles, si ce n'est pour les employer à des actes religieux ; on lui fait parfois l'investiture du triple cordon, ou bien on le marie dans toutes les règles ; on lui donne ordinairement pour femme l'arbre Vepou (margousier), quelquefois un bananier.

Le Manguier est un des arbres sacrés.

AUTRES OBJETS SACRÉS

Les Indiens rendent aussi un culte particulier à la pierre Salagamma ; c'est un fossile du genre des ammonites ou des nautilus.

Elle a toutes les vertus et tout le prix que nous avons vu attribuer aux substances qui précèdent. Les Brahmes la regardent comme une métamorphose de Vichnou et, en cette qualité, ils lui offrent tous les jours le poudja. Chaque famille de Brahmes possède une de ces pierres qui se transmet comme une relique de père en fils.

Nous avons déjà vu que les Hindous ont déifié leurs principaux fleuves, notamment le Gange qu'ils représentent sous la forme d'une femme blanche por-

tant une couronne et assise sur un monstre marin avec un lothus à la main.

Ils ont déifié aussi leurs livres sacrés, les Vedas, les Pouranas, les Sastras, le Râmâyana et le Mahâbhârata. Toutes les fois qu'ils prennent un de ces livres, ils lui adressent cette prière. O livre, tu es le Dieu du savoir; donne-moi la connaissance!

MONUMENTS RELIGIEUX

Les monuments religieux sont extrêmement multipliés dans l'Inde; on ne s'explique leur profusion et la magnificence d'un très grand nombre d'entre eux que par les grâces toutes particulières et le haut mérite attachés à leur construction et à leur entretien, pendant des siècles d'une civilisation riche et puissante.

Chaque village, chaque hameau même a son pagotin ou petit temple avec un étang sacré; tous les centres de population de quelque importance ont des pagodes, remarquables pour la plupart par leurs dimensions et leur architecture.

Soit que les Brahmes aient été inspirés dans leur choix par un sentiment poétique qui leur a fait comprendre que les beautés du culte et celles de la nature doivent se relever réciproquement, et que la pensée de l'homme remonte naturellement vers Dieu en présence de ses plus belles créations; soit que dans leur système religieux, il fallût nécessairement des tem-

plés pour les lieux déifiés par le panthéisme de la nature, qui était la croyance poétique des Védas, et qui devint la croyance superstitieuse et matérialiste des âges postérieurs, la plupart des pagodes, sont placées dans des lieux dont l'aspect est remarquable. On trouve encore une foule de temples grands et petits, dans des endroits isolés, sur les grandes routes, au milieu des rivières, sur le bord de la mer et des grands étangs, dans les bois et surtout à la cime et au pied des rochers escarpés, des collines et des montagnes. Ces derniers témoignent évidemment d'un culte spécial pour les hauts lieux sur lesquels les Hébreux venaient aussi de préférence adorer Jéhovah.

En outre, on rencontre à chaque pas des statues de terre cuite et de pierre, surtout de granit, représentent des chevaux ou éléphants sacrés, des dieux-bornes, des lingams, des pouléars, etc. Quelques-unes de ces idoles sont dans des niches; beaucoup sont à découvert, généralement à l'ombre des topes ou groupes d'arbres répandus dans la campagne. Quelques pagodes ont assez d'étendue, et leurs enceintes de murs et de fossés sont assez fortes pour que nous ayons pu y soutenir des sièges, dans nos guerres contre les Anglais.

TEMPLES

Quels que soient leur étendue et le nombre des constructions principales ou accessoires que renferment les

pagodes, il s'y trouve au moins un temple et souvent plusieurs. C'est un édifice de forme rectangulaire, qui sert pour les cérémonies ordinaires du culte. Il est tantôt compris entre quatre murs, tantôt ouvert par devant et sur les deux côtés, et fermé seulement au fond où se trouve l'idole.

De nombreuses colonnes en granit supportent un toit également en granit, formé de dalles énormes et bordé de corniches fort bien travaillées. Le temple se divise en trois parties : la nef, précédée quelquefois d'une avant-nef qui en est séparée par quelques gradins, le sanctuaire, et enfin au fond dans l'axe la cellule où trône la divinité. Le Brahme officiant a seul le droit de pénétrer dans cette dernière partie. Les Brahmes seuls peuvent entrer dans le sanctuaire pendant la célébration, les autres Hindous, y compris les bayadères et les musiciens, doivent se tenir dans la nef. Ce sanctuaire, petit et obscur, est, dans les temples de quelque étendue, entouré de plusieurs rangs de colonnes. On en compte soixante dans certains temples dont le nombre total de colonnes est de mille environ.

GRANDES PAGODES

La plupart des grandes pagodes ont un temple à mille colonnes carrées, ou octogonales, couvertes de bossages et de reliefs très accentués, aussi grosses en haut qu'en bas.

Les chapiteaux de ces colonnes sont formés par deux fortes pierres en croix, sur lesquelles sont posées des traverses et des longrines en pierres de granit qui supportent tout un plafond de dalles semblables, au dessus duquel est établie une terrasse. Quelques temples modernes, sont construits en voûte. Les temples à mille colonnes sont généralement fort bas, ce qui nuit à leur effet.

Les idoles doivent être de granit, de cuivre et d'or, jamais d'argent ni d'autres métaux, ni de bois ; celles en pierre sont enduites d'une couche de noir. Quelques-unes ont des yeux, une bouche et des oreilles d'or ; l'aspect de celles qui sont au fond des temples est toujours fort laid. La principale idole est toujours dans une niche, on la pare magnifiquement dans les grandes fêtes. Quand une idole a été profanée ou dégradée par une cause quelconque, elle est rejetée ; de même les temples qui ont été profanés ne peuvent plus servir au culte. On fait une cérémonie particulière pour consacrer les pagodes nouvelles ou les idoles neuves. Les grandes pagodes ont une ou plusieurs enceintes qui renferment plusieurs temples, des étangs et des cours, avec des galeries fort ornées tout autour. Plusieurs contiennent en outre les habitations des Brahmes, des musiciens, des bayadères ; c'est ainsi que la pagode de Seringan a sept enceintes et plus de quarante mille habitants. A l'intérieur, elles sont remplies d'animaux sacrés, bœufs, singes, perroquets, daims, etc. ; à l'extérieur, tout près, il y a de gran-

des chaudières où l'on reçoit les voyageurs et les pèlerins.

Dans la partie de l'Inde située au sud du Godavéry, les grandes pagodes présentent toutes les mêmes dispositions, sauf celle de Tanjore, qui, pour l'ensemble aussi bien que pour les détails, l'emporte en mérite architectural sur toutes les autres.

Au dehors, vis-à-vis de la porte d'entrée, et à une faible distance, quelquefois dans une des cours de la pagode se trouve généralement une colonne de granit monolithe de 10 à 15 mètres de haut, octogone ou carrée, sur chacune des faces de laquelle sont sculptées ou des divinités en relief ou des fables de la mythologie hindoue en bas-relief. Le piédestal est un massif de pierre de taille avec filets et moulures, mais généralement très simple. La colonne va en se rétrécissant jusqu'au sommet qui est recouvert d'un chapiteau ou corniche carrée, sur laquelle est quelquefois placé un pouléar.

Ordinairement on suspend aux quatre angles du chapiteau des clochettes, et on met au dessus un réchaud où l'on tient de l'encens allumé.

On trouve aussi des colonnes semblables qui sont isolées et auxquelles des dévots suspendent des lampes.

La porte d'entrée traverse la base d'une haute pyramide quadrangulaire, tronquée à son sommet qui se termine de profil par un croissant ou un demi-cylindre. Elle fait face à l'est, orientation qui est celle de

tous les temples. Elle donne accès dans une grande cour suivie d'une autre cour plus spacieuse encore, dans laquelle on entre par une porte ouverte dans une pyramide semblable à la première, mais plus petite. Il y a généralement encore deux autres pyramides pareilles, en sorte qu'il s'en trouve généralement en tout quatre faisant face aux quatre côtés de l'enceinte, mais non symétriquement; dans les édifices religieux, les Hindous évitent la symétrie.

Ces pyramides sont divisées, à partir de la base, en étages qui diminuent successivement de hauteur et de largeur. Chacune de leurs faces est couverte de figures ou statues assez grossières, rangées par séries horizontales correspondantes à chaque étage et placées les unes au dessus des autres, comme des ériatides par files dont l'axe, s'il était prolongé, aboutirait au sommet géométrique de la pyramide supposée géométriquement complète.

Toute la base de celle-ci est en granit avec cordons, filets et moulures parfaitement taillés et mêlés de sculptures ou de bas-reliefs; elle se présente comme une sorte de piédestal grandiose d'un ensemble architectural généralement satisfaisant.

La porte ou entrée, qui a pour longueur toute l'épaisseur de la pyramide et une hauteur très grande, quelquefois de huit à dix mètres, est couverte de sculptures ou de bas-reliefs fort intéressants représentant tous les attributs, faits et gestes du dieu de la pagode, qui sont reproduits également sur les colon-

nes des temples. Le cadre de la porte est formé de chaque côté d'un monolithe admirablement sculpté. Il y a tout près du cadre, et de chaque côté, une statue colossale de la déesse Latchoumy, taillée dans un monolithe qui continue le cadre.

Au milieu de la seconde cour, on trouve généralement, en face de l'entrée du temple, un grand piédestal, quelquefois en plein air, quelquefois recouvert d'un toit en dalles de granit, supporté par quatre colonnes. Sur ce piédestal se trouve souvent un pouléar, ou bien un bœuf, si le temple est consacré à Siva, ou bien le singe Hanouma ou le serpent Capelle, s'il est dédié à Vichnou. On doit lui rendre des hommages avant d'entrer dans le temple. Des figures et groupes mythologiques, des danses de bayadères, courent le long des frises des temples, des murs et portiques des divers édifices qui sont compris dans la pagode. Près du temple, ou bien dans une autre cour, est l'étang sacré, généralement très grand, et bordé, tout le long des quatre côtés, de magnifiques gradins en granit. On y voit toujours beaucoup d'Hindous des deux sexes et surtout des Brahmes qui viennent y faire leurs ablutions et leurs purifications.

Au nord du Godavéry et dans le Bengale, où il n'y a que de petites pagodes, les monuments religieux ont la forme d'une coupole musulmane renflée vers son milieu, se terminant non en pointe, mais en dômes écrasés, recouverts et surmontés le plus souvent d'ornements en or.

Les grandes pagodes sont fort étendues et renferment, dans une même enceinte, des temples assez nombreux et quelquefois plusieurs étangs. Dans quelques lieux on trouve sur une espace resserré, mais non clos, une réunion de temples. On peut citer les sept pagodes de Sadras sur le bord de la mer, le long de la côte de Coromandel, et les ruines de Bourané Souara, dans la province d'Orisa, où se trouvent réunis une cinquantaine de temples dont la hauteur varie entre 60 et 120 mètres.

Il y a fort peu de peintures dans les pagodes du sud et beaucoup plus dans celles du nord. Ces peintures, qui représentent les scènes mythologiques et qui tapissent quelquefois les murs extérieurs des pagodes manquent de dessin, de perspective, d'ombre et de lumière, mais non de mouvement. Les sculptures, quoique infiniment supérieures aux peintures, pèchent généralement par les proportions et par la correction du dessin. Les colonnes de tous les temples, les murs de la plupart des galeries sont couverts de statues et de sculptures en relief qui représentent quelquefois des groupes compliqués. Quelque faible que soit leur mérite plastique, on ne peut qu'être émerveillé de l'énorme travail qu'ont nécessité toutes ces sculptures qui figurent des dieux, des animaux, des fleurs, des fruits, dont les détails innombrables sont souvent très finis et dont l'ensemble donne à l'architecture un cachet de grandeur incontestable.

Dans les présidences de Madras et de Bombay on

trouve un nombre énorme de pagodes remarquables par leur caractère monumental et qui n'ont pu être construites sans qu'on y ait affecté d'immenses ressources.

Il faudrait des volumes pour faire connaître tout ce qu'elles ont d'intéressant; nous essaierons seulement de donner une idée de leur importance par une description abrégée des temples souterrains, les plus curieux de tous.

TEMPLES SOUTERRAINS

Éléphanta. — Près de l'île de Bombay surgit de la mer un mont qui forme l'îlot d'Éléphanta. Aux deux tiers de la hauteur on trouve, précédé d'une magnifique esplanade un grand temple de 140 mètres de long sur 41 de large, creusé dans le roc calcaire en forme de croix, avec des chapelles latérales, ornées d'images colossales. Il contient 26 piliers et 16 pilastres, tous différents les uns des autres et quoique massifs, d'une apparence très élégante en raison de leur architecture. Un buste gigantesque de Siva est placé en face de l'entrée principale. Les panneaux sont sculptés et sur l'un d'eux on voit la figure Adhanarica, moitié homme et moitié femme, dont le côté droit est masculin avec tous les attributs de Siva et le côté gauche est féminin avec ceux de Parvati. C'est la conjonction des énergies mâles et femelles de la divinité. Cette figure est entourée d'une foule d'autres qui sont

mâles ou femelles, suivant qu'elles sont du côté droit ou du côté gauche.

Temples de Salcette. — L'île de Salcette, tout près d'Éléphanta, renferme un grand nombre de souterrains qui étaient autrefois des temples. Les plus remarquables sont ceux de Kennéri consacrés à Bouddha.

La montagne se présente comme un rocher presque vertical dont le sommet s'avancant forme toit au dessus d'une longue file de cavernes à plusieurs étages d'un aspect semblable à celui de la montagne de Syout en Egypte. Le portique et les murailles de ces cavernes sont couverts de bas-reliefs dont la plupart représentent Bouddha dans son attitude ordinaire de méditation.

L'excavation principale a servi d'église aux moines portugais et s'appelle encore l'*église*. La pièce principale est une salle demi circulaire à son extrémité inférieure, dont le plafond, semblable à une voûte, est supporté par une colonnade de trente quatre piliers. Aux extrémités du pérystile qui est très imposant, sont deux statues de Bouddha, hautes de sept mètres, debout dans des niches et soutenant de la main gauche leurs draperies qui sont parfaitement sculptées.

Ellora. — A cinq kilomètres du nord du Godavéry et du Pahara, à 200 mètres en arrière du village d'Ellora, une chaîne de collines se creuse en une baie profonde et arrondie. Sur cet hémicycle, s'ouvrent, comme sur un amphithéâtre immense, des souterrains, des cours, des colonnades, des vestibules innombrables.

bles; on est confondu de la magnificence et du nombre des temples, de l'étendue et de l'élévation de quelques-uns; de la variété infinie de leurs détails, du travail des découpures, des bas-reliefs et des statues colossales.

Un souterrain conduit à une aire ou place de 80 mètres de long sur 50 de large que l'on a excavée à ciel ouvert, au sein même de la montagne en laissant dans l'intérieur un bloc isolé de 33 mètres de hauteur, 48 mètres de largeur et 170 mètres de pourtour. Dans ce bloc on a taillé le Kailaça, paradis de Siva.

Un pont conduit de la porte d'entrée de la cour au temple. Aux deux côtés sont deux éléphants et plus loin deux pyramides énormes de 13 mètres de hauteur. Les soubassements du temple sont formés d'un très beau cordon d'éléphants serrés les uns contre les autres, placés de face et fléchissant la tête à la manière des Cariatides. Un magnifique péristyle le précède. Ses diverses parties surmontées de pyramides en font un admirable ensemble vu de l'extérieur. Il est soutenu sur deux rangs de piliers et se compose d'une salle principale entourée de plusieurs pièces et de six autres plus petites en saillie.

Le bas-côté de droite est orné d'un bas-relief formé de groupes nombreux, représentant les combats de Rama et de Ravana, chantés dans le Râmayana. Dans le bas côté de gauche sont figurés les épisodes de la guerre des Kouravers et des Pandous, sujet principal du second grand poème épique sacré le Mahâbhârata.

Les figures, qui n'ont souvent pas plus de trente centimètres de hauteur, sont d'un fini parfait.

Les colonnes sculptées, les frises couvertes d'hommes et d'animaux, les chapelles étagées, tout dans ce temple est d'un goût exquis et a été conservé sans aucune altération.

Tout autour de l'aire ou place intérieure, le rocher a été creusé en plusieurs étages dont les supérieurs sont remarquables; on y voit entre autres dans des niches séparées, se suivant de gauche à droite : le Lingam avec neuf têtes, Rama et Sita et au dessous Ravana, Siva et Parvati et au dessous le bœuf Nandi; Vichnou et Latchoumi, Tirabadhra, les aventures de Krichna, plusieurs incarnations de Vichnou, Mahaman, auteur d'un schisme parmi les Bouddhistes, etc.,. Avec chaque figure principale et dans la même niche sont des figures accessoires qui en complètent l'histoire.

Dans le pourtour extérieur des montagnes qui encignent le Keilaça, on a découpé trois étages de galeries souterraines dont quelques-unes s'enfoncent, dit-on, de plusieurs lieues; on y remarque principalement :

Un temple de Djajamatha, à un étage, de onze mètres de profondeur sur douze de largeur, tout plein de figures nues bien conservées et un semblable de Parassourama;

Le palais d'Indra. — Une belle entrée taillée dans le roc et gardée par deux lions couchés, conduit à

l'étage supérieur qui à 22 mètres de largeur sur 26 de profondeur et qui forme une magnifique grotte ou plutôt une suite de grottes peuplées de très belles statues. On trouve ensuite une aire excavée à ciel ouvert dans le roc, d'une profondeur de 13 mètres, d'une largeur de 15 mètres et d'une longueur de 18 mètres; puis un temple pyramidal de 9 mètres de haut au milieu duquel est la statue d'Adi-Natha, incarnation de Vichnou en Bouddha; à droite s'élèvent un éléphant de 4^m 30 de long et une colonne de 8 mètres de haut, couverte d'ornements pleins de goût et dont le chapiteau est formé de deux figures assises qui sont prises sur place; enfin, sous un péristyle oblong formé par d'énormes piliers, deux gigantesques statues représentent Indra monté sur un éléphant et Indrani, sa femme, assise sur un lion;

Le Doumar-Linga. — C'est une excavation de 45 mètres de profondeur soutenue sur quarante-quatre énormes piliers, dans laquelle on entre par un couloir de 33 mètres de longueur placé sur sa droite. Elle est précédée de deux statues gigantesques, l'une de Sita, l'autre de Djema-raja tenant une massue à la main; du côté opposé, à droite, on voit Siva au milieu d'un groupe de figures. Dans le milieu de la grotte qui est plus large que l'entrée et la sortie, se trouvent à droite les statues de Pavana et Latchoumy; à gauche celles de Mahadéva et de Bhavani. A gauche de cette partie centrale est un temple consacré au Lingam, au fond duquel on descend, par un escalier, à une assez

grande profondeur, dans un bassin alimenté par une cascade; deux tigres énormes en ornent l'entrée; on y voit aussi un groupe de femmes debout et la représentation des noces de Siva et Parvati, etc.

Dans cette grotte comme dans les autres, il y a au plafond des restes de peintures.

A côté du Doumar-Linga se trouvent trois autres excavations analogues avec statues, bas-reliefs et colonnes; les deux dernières sont consacrées à Koumara, fils du soleil et à Siva;

Au sud-ouest, le Ramichouer, ou grotte de Rama dont les piliers sont très bien sculptés. On y voit, dans un réduit à gauche, un groupe de statues représentant des squelettes; dans la salle, un groupe composé de Siva, Parvati et Naréda, et un autre de Rama et Sita. Dans un réduit, à droite, Bhavani combattant Mahasoura; en face, Kartikeya monté sur un paon avec ses deux compagnes; au milieu, les noces du rajah Dasaratha, père adoptif de Sita; Brahma et Ganesha font les cérémonies du mariage;

*Le Deça-Avatar*a, — temple des incarnations de Vichnou. Elles y sont figurées en bas-reliefs, ainsi que le groupe de Siva, Parvati et Ganga, Virabhadra, le pied sur un éléphant et Rama debout sur un char à quatre roues. L'étage supérieur a 33 mètres de profondeur et compte quarante-six belles colonnes;

Le Tyntalé ou trois étages, vaste temple qui repose sur des piliers carrés et unis; on y trouve deux grandes statues assises dont l'une est Adinata, la divi-

nité des Djains. On admire beaucoup le troisième étage, pour la correction des dessins et la richesse des sculptures parmi lesquelles on remarque les statues des cinq enfants de Pandon, ancêtres de la nation hindoue, trois goopies ou laitières debout, une statue gigantesque de Rama assis sur un trône ayant Sita en face de lui ;

Enfin la grotte cintrée de Visouah-Karma, dieu de l'architecture, sorte de chapelle d'un style fort élégant. La statue du dieu occupe le fond ; sur la voûte ressortent des chaînes de pierre transversales qui s'appuient de chaque côté sur une frise supportée par un rang de piliers. Des chapelles latérales achèvent sa ressemblance avec une église dont elle peut être l'imitation.

On ne peut qu'être émerveillé de l'immensité de ces travaux, et l'étonnement qu'on éprouve est à peine diminué par la réflexion que ces temples ont été faits successivement pendant une durée de plusieurs siècles, et que l'existence de cavités naturelles et l'exploitation en carrières d'une partie des rochers qui ont été enlevés ont pu diminuer la difficulté et la dépense, mais non le mérite artistique de leur exécution.

LIVRE III

DES CÉRÉMONIES DU CULTE

Nous décrirons d'abord les pratiques élémentaires, comme les prières, les sacrifices, etc., puis les cérémonies qui se font dans les fêtes publiques et nous terminerons par les fêtes domestiques.

PRATIQUES ÉLÉMENTAIRES

Mantrans. — Les mantrans sont des prières et formules consacrées auxquelles les Indiens attribuent une vertu extraordinaire, même celle d'enchaîner le pouvoir des dieux.

Leur principal effet est d'effacer les péchés, mais ils en ont encore d'autres bons et mauvais; ils produisent l'amour et la haine, la maladie ou la mort et la guérison, la possession ou la dépossession du démon,

la victoire ou la défaite des armées. L'effet d'un mantran peut être détruit par celui d'un mantran opposé. Quelques-uns sont de simples formules d'invocation, d'évocation et de conjuration.

Tous les Brahmes sont censés posséder les principaux mantrans. On entend souvent les Indiens chanter des vers qui signifient : les mantrans sont au pouvoir des Brahmes et les dieux au pouvoir des mantrans ; donc les Brahmes sont nos dieux.

Le plus puissant de tous les mantrans est le Gaïatry qui, d'après les traditions, a enfanté les Védas ; c'est une prière au soleil, dont chaque syllabe a un sens tout particulier connu seulement des Brahmes les plus savants ; en voici la signification générale :

« Adorons la lumière sublime du dieu de toutes
« choses, de ce soleil placé dans les cieux comme un
« œil pour diriger notre esprit. »

Les anciens Hindous, pour la plupart, confondaient le soleil avec l'Être suprême.

Les Indiens attribuent aussi une très grande vertu au monosyllabe OM ou AU M qu'ils répètent fréquemment. Il a représenté de toute antiquité l'Être suprême ; les adorateurs de la Trimourty, le regardent comme composé de A Vichnou, U Siva, M Brama.

L'usage des mantrans est considéré par les Indiens comme indispensable aux médecins et aux sages-femmes. Les magiciens, les sorciers et les devins en ont tout un arsenal fort redouté. Il y a des mantrans pour

découvrir les choses volées et les voleurs; les agents de la police indienne ne manquent jamais d'y recourir en secret pour leurs perquisitions; il est vrai qu'il arrive souvent aux coupables de se trahir eux-mêmes, quand ils se croient sous l'influence de ces mantrans dont le pouvoir ne leur inspire aucun doute.

San Calpa. — Le San Calpa ou direction d'intention est une méditation qui sert d'introduction à toutes les cérémonies des Brahmes; elle est faite à l'intention de Vichnou et tous les objets sur lesquels elle porte sont considérés comme compris dans sa divinité. Le Brahme doit penser : à Vichnou le conservateur, l'auteur de toutes les grâces, etc., le Brahme prononce trois fois son nom et il l'adore; à Brahma le créateur de tous les êtres, dont la durée se compte par des milliards d'années en partie écoulées et il l'adore; à l'incarnation de Vichnou en cochon blanc; à Manousson, le dieu qui règne sur le monde dans sa période actuelle; au Cahly-Youga, âge du monde dans lequel nous vivons; au Djambou Douipa, continent dont l'Inde fait partie; au grand roi Baratta qui règne pendant toute une ère indienne; enfin, à onze autres objets qui sont ou des divisions de la terre se rapportant à l'Inde ou des divisions du temps se rapportant à l'âge présent. (Voir pour plus de détails l'abbé Dubois, *Mœurs et Institutions des peuples de l'Inde.*)

Poudja. — Le Poudja ou sacrifice fait partie de presque toutes les cérémonies publiques ou privées.

Tout Brahme doit l'offrir au moins une fois par jour à ses dieux domestiques.

Il y a trois sortes de Poudja, le petit, le moyen et le grand.

Le petit Poudja comprend les offrandes suivantes : le Ganda, sandal en poudre ; l'Ackchatta, graines de riz enduites de safran ; le Pouchpa, des fleurs ; le Doupa, ou encens ; le Dipa, une lampe allumée ; le Neiveddia, offrande composée de bétel, de beurre liquéfié, de riz bouilli, de fruits, de sucre et autres comestibles.

Dans le Poudja moyen, on commence par offrir avant ce qui vient d'être dit : le Madou-Parka, breuvage de lait, de sucre et de miel dans un vase de métal ; le Snana-Djala, lait pour le bain du dieu ; le Bachan Abaraniffa, habits, bijoux et autres ornements.

Pour le grand Poudja on a en plus les préliminaires suivants : l'Avahana, on évoque la divinité ; l'Hassana on lui offre un siège pour s'asseoir ; le Souagatta, on lui demande des nouvelles de sa santé ; le Padia, on lui apporte de l'eau pour se laver les pieds ; l'Arkia, on lui présente, pour s'arroser le corps, de l'eau mêlée de fleurs, de poudre de sandal et de safran ; l'Atchamania, on lui donne de l'eau pour se laver la bouche et le visage. On asperge du bout des doigts chaque objet avec un peu d'eau avant de l'offrir, et on se prosterne à la fin du sacrifice. On ne fait de sacrifices sanglants qu'aux divinités malfaisantes et aux démons, on leur présente la chair et le sang des victimes.

Aratty — L'Aratty est une cérémonie très usuelle faite par les femmes pour détruire l'effet du mauvais regard. Après avoir versé dans un plat de métal de l'eau préalablement rougie avec du vermillon, du safran et d'autres substances, les femmes élèvent, l'une après l'autre, le plat avec les deux mains à la hauteur de la tête de celui qui est l'objet du sacrifice, et en le tenant ainsi elles décrivent un certain nombre de cercles.

Quand on veut faire une cérémonie plus complète, on met sur le plat, au lieu d'eau rougie, une lampe faite avec de la pâte de farine de riz et que l'on allume après l'avoir remplie d'huile ou de beurre liquéfié.

On fait l'Aratty sur les rois, les personnes de distinction, les idoles et même les éléphants et les chevaux.

Les Indiens craignent tellement l'effet du mauvais regard que, dans les cérémonies et même souvent dans leurs promenades ordinaires, ils se font accompagner de quelque personne ou de quelque objet qui attire les regards et les détourne d'eux-mêmes ou des personnes de leur société. Ils prennent des précautions analogues pour en préserver les idoles, les moissons et les autres objets à la conservation desquels ils attachent du prix.

Pavitram. — Le Pavitram met en fuite les géants et tous les esprits malins qui pourraient nuire à l'effet des cérémonies. C'est un anneau fait avec trois, cinq

ou sept tiges de l'herbe darba tressées ensemble. Avant de commencer une cérémonie, le Pourohita met au doigt du milieu de la main droite le pavitrām préalablement trempé dans l'eau lustrale.

Pounia-Avatchana ou consécration de l'eau lustrale.

— Dans un endroit de la maison qui a été purifié, on place sur un petit tas de riz, devant un Pourohita, un Chimbou (vase de cuivre) plein d'eau, blanchi extérieurement avec de la chaux et dont l'orifice est couvert de feuilles de manguier, et près du Chimbou, un petit tas de safran qui représente le Pouléar auquel on offre le Poudja. On récite des mantrans et on offre le Poudja au Chimbou en y jetant de la poudre de sandal. L'eau qui y est contenue devient de l'eau sacrée du Gange et sert d'eau lustrale.

Purifications. — Les Indiens soumettent à une purification leurs maisons et tous les lieux où doivent se faire quelques cérémonies; c'est l'ouvrage des femmes qui le font principalement avec de la fiente de vache et l'herbe darba. Elles mettent sur le parquet une couche de fiente de vache délayée dans de l'eau, ou bien elle y dessinent avec la même substance diverses figures. Elles tracent par dessus de larges raies blanches et rouges et elles répandent sur le tout de l'herbe darba, quand la purification doit être tout à fait complète. Les gens bien élevés frottent avec de la fiente de vache leur maison une fois par jour et dans toutes les occasions importantes. Tous les matins on voit les femmes tracer ces figures sous les pandels,

sorte de portiques grossiers qui précèdent les maisons sur la rue. Ces soins contribuent beaucoup à la salubrité.

Homam. — Le Homam se fait en allumant un brasier que l'on divinise par des mantrans. On y jette des petits morceaux de bois provenant de l'un des sept arbres sacrés ; on y répand du riz bouilli et un peu de beurre liquéfié et l'on récite les mantrans voulus. Presque toujours on offre ensuite le Poudja ordinaire au feu.

Ekiam. — Ce sacrifice ne peut être fait que par les Brahmes, mais un Brahme peut l'offrir pour une personne qui en supporte la dépense.

Voici comment on y procède aujourd'hui :

Le Brahme qui doit présider à l'Ekiam fait annoncer dans toute la province le jour où il doit avoir lieu, et y invite tous les Brahmes excepté les veufs et les infirmes ou contrefaits. Ils en sont exclus ainsi que les Sudras.

On choisit un bœuf de trois ans parfaitement blanc, gras et sans défauts.

On fait dans une fosse un grand feu avec des morceaux de bois sacré, de l'herbe darba et du beurre liquéfié.

Le bœuf paré de guirlandes de fleurs et lié avec des tresses de l'herbe darba est tué au milieu de l'assemblée par suffocation, car les Brahmes ne doivent point verser de sang.

Le Brahme qui préside ouvre le ventre à la victime

et tient suspendu sur le feu le péritoine dont la graisse en coulant sert de libation.

Ensuite on hache l'animal en petits morceaux que l'on fait frire, et on les partage entre les Brahmes présents qui en sont très friands. Puis on distribue aux assistants des présents en argent et en toiles.

Ce sacrifice, qui peut s'offrir à un quelconque des grands dieux, était autrefois plus fréquent qu'aujourd'hui. Comme il était tout-puissant pour procurer la victoire, les rois et même les dieux, s'il faut en croire les livres sacrés et les poètes, le célébraient souvent. On pouvait offrir pour victimes un cheval, une vache, un éléphant ou un homme, c'est un cheval qu'on immolait ordinairement.

Il n'est point de prodiges que les anciens auteurs n'attribuent au sacrifice de l'Ekiam.

CÉRÉMONIES DANS LES TEMPLES

Dans la plupart des temples, des produits naturels forment la matière des sacrifices qui, dans ce cas, sont offerts par des Brahmes. Ces officiants, non plus que leurs assistants, ne sont point les plus considérés de la caste.

Les lampes alimentées par du beurre liquéfié sont l'offrande la plus commune, et elles brûlent par millions dans les fêtes des grandes pagodes.

Les sacrifices sanglants sont faits par des prêtres sudras ou même pariahs.

Les prêtres offrent le sacrifice régulièrement le matin et le soir ; on va chercher à la rivière, en grande pompe, l'eau destinée à laver l'idole ; pour les sacrifices journaliers des grandes pagodes, le brahme officiant, l'eau et les divers objets destinés au sacrifice sont portés sur le dos d'éléphants qui marchent précédés des bayadères de la pagode.

L'officiant habille l'idole et lui offre le Poudja en faisant sonner de temps en temps une clochette.

Il vient ensuite dans le nef et distribue au peuple les fragments des offrandes qui composent le sacrifice ; les bayadères dansent devant l'idole et lui font l'Arratty ; elles chantent alternativement avec des musiciens des poésies en l'honneur des dieux ; d'autres musiciens font un grand bruit avec des espèces de clarinettes et de hautbois, des cymbales et diverses sortes de petits tambours.

Les chants, quoique monotones, sont quelquefois supportables, la musique instrumentale est toujours fort désagréable. Cependant les musiciens indiens apprennent méthodiquement à chanter et à jouer, ils connaissent la musique à deux parties, ils ont toujours la basse et la contre-basse. Ils savent bien garder la mesure et ils ont, comme nous, diverses intonations. Le chef d'orchestre est le plus singulier de ces musiciens sacrés. Il bat la mesure en frappant, dans les fêtes religieuses, sur un tambourin avec les doigts, et dans les fêtes privées sur une plaque de métal avec une autre plaque ; il fait tant d'efforts et

de mouvements pour soutenir les musiciens et les danseuses du geste et de la voix qu'on le dirait agité de convulsions.

Bayadères. — Les fonctions officielles des bayadères consistent à danser et à chanter dans les pagodes chaque matin et chaque soir et dans les cérémonies publiques.

A chaque pagode de quelque importance est attachée une troupe de bayadères dont le nombre n'est jamais au dessous de huit, et auxquelles sont toujours adjoints des musiciens.

Chaque troupe doit faire à tous les personnages haut placés des visites qui sont pour elles une occasion de danses et de gratifications.

Elles dansent dans les fêtes de famille, notamment dans les mariages.

La plus grande partie des dons qu'elles reçoivent dans ces occasions leur est prise par les Brahmes et les musiciens qui les accompagnent ; leur profit le plus net provient de leurs amants.

Les bayadères sont pour l'Inde ce qu'étaient les courtisanes pour la Grèce, les femmes les plus élégantes, les plus instruites et les plus agréables ; ce sont même les seules auxquelles il soit permis de danser et d'être aimables pour les hommes. Entretenir une bayadère n'est pas seulement chez les Indiens un luxe de bon ton et de bon goût, comme chez nous celui des chevaux, c'est encore une œuvre méritoire ; souvent les Brahmes chantent des vers dont le sens

est : « Le commerce avec une bayadère est une vertu qui efface les péchés. »

Comme toutes les autres personnes du sexe sans exception aucune, elles ont en public la réserve la plus absolue et sont traitées avec la même réserve.

Les bayadères peuvent être prises dans toutes les castes au dessus de celle des bergers (basse caste des Sudras), mais la plupart proviennent de la caste des tisserands. Quand une fille a été agréée pour cet emploi honoré et surtout lucratif, ses parents la présentent, avant qu'elle soit nubile, au Gourou qui l'initie par une cérémonie particulière et lui imprime avec un fer rouge le sceau de la pagode où elle est reçue ; puis elle est remise entre les mains du maître à danser de la pagode.

Le costume des bayadères est très gracieux et très riche. Elles ont une ceinture d'or, des bijoux en or au sommet de la tête, aux oreilles, aux bras et aux pieds ; ceux qui sont attachés aux chevilles résonnent d'un bruit qui accompagne leur danse. Elles sont presque toujours jolies et gracieuses et toujours très bien faites.

Leur danse est une pantomime très étudiée où figure généralement une seule bayadère accompagnée par des musiciens fort barbares pour nos oreilles. Hors des pagodes, cette pantomime représente généralement les diverses phases d'une scène amoureuse chantée par les musiciens qui accompagnent la bayadère. Le caractère de la pantomime et du chant est reproduit, autant qu'il est possible de le faire en fran-

çais, dans la chanson intitulée *Entretien d'un homme et d'une femme en route* (1). Pour cette chanson, j'ai donné en latin la traduction littérale de quelques passages intraduisibles en français.

Dans les fêtes et les temples elles chantent des hymnes en l'honneur des dieux ou leurs aventures. Ces sortes de poésies sont aussi chantées par le peuple, surtout par les femmes lorsqu'elles exécutent en groupe des travaux susceptibles d'être accompagnés ou même soutenus par une cadence, comme de piler du riz, du mortier, etc.

Aux yeux des Hindous, le principal mérite de tous ces chants consiste dans le rythme et ne peut être reproduit par la traduction. Dans la plupart, il y a un ou plusieurs vers qui reviennent à des intervalles réguliers et fréquents; quelques-uns ne sont qu'une simple cadence répétée indéfiniment.

Lorsqu'elles se produisent devant les Européens, les bayadères se livrent quelquefois à des fantaisies; j'en ai vu une fort habile parodier les danses et les manières de nos dames.

Quelquefois plusieurs bayadères se réunissent pour exécuter certaines danses particulières qui consistent toujours en jeux et attitudes sur place, et jamais comme chez nous dans l'exécution de figures parcourant un certain espace.

Les danses des bayadères musulmanes, beaucoup

(1) Voir à la fin de ce volume les Chants des Bayadères.

plus gracieuses et animées que celles des bayadères brahmaniques, se rapprochent davantage de la nôtre et ressemblent aux danses espagnoles et moresques.

Les Hindous sont passionnés pour l'éclat et le bruit des spectacles et des fêtes ; aussi leur religion leur en sert à souhait. Ils s'y rendent en foule, parés de leurs plus beaux habits et de leurs plus riches ornements ; aux fêtes des grandes pagodes on les compte par centaines de mille, la plupart venus de très loin.

FÊTES ANNUELLES

Outre les fêtes particulières à chaque pagode et à chaque district, il y a des fêtes générales qui se célèbrent partout à des époques fixes et qui, à part la différence du génie des peuples et des religions, ont tout à fait le caractère calme et domestique de nos fêtes religieuses annuelles ; je vais décrire les principales.

A la nouvelle lune de mars, on célèbre *le premier jour de l'an*, cette fête est analogue à la nôtre du même nom.

Au mois de juin est *la fête du Feu*. Un brasier de quelques mètres de largeur est étendu à terre ; à l'extrémité est un fossé plein d'eau. Des Indiens le traversent nu-pieds en courant, sans se brûler, grâce sans doute à la callosité de la plante de leurs pieds.

Souvent, dans cet exercice, ils emportent avec eux leurs enfants dans leurs bras, et il en est résulté plus d'un accident.

De même que le mois de mai est préféré pour les mariages, le mois de septembre paraît avoir été choisi plus spécialement pour les fêtes; ce sont tous les jours des processions ou des représentations religieuses où un nombre considérable d'Indiens figurent peints et travestis en dieux, en déesses, en démons, en singes, etc. Tantôt c'est Krichna chargé des ornements que la fable lui attribue, porté sur une estrade et s'appuyant sur des laitières qui jouent de la flûte; tantôt c'est Rama entouré de singes, simulant avec un grand sabre des combats contre des ennemis invisibles, etc., etc.

Chaque fête se termine, fort avant dans la nuit, par des promenades aux flambeaux et des feux d'artifice où se lancent force pétards et fusées, au point de faire croire à des incendies.

C'est à la lune de septembre que se célèbre l'*Ayouda-Poudja* ou *fête des Armes*, en l'honneur de Serasvati, Latchoumy et Parvati, déesses des arts, des richesses et de la bonne fortune.

Le laboureur rassemble en un tas les charrues et ses autres instruments, l'artisan ses outils, le soldat ses armes, les femmes tous leurs ustensiles de ménage; on leur offre le Poudja et le Neiveiddia, on se prosterne devant eux et on les adore comme des divinités qu'il faut se rendre propices, afin qu'elles continuent à rendre de bons services; on a vu que les Indiens ont pour principe de rendre un culte à tout ce qui peut être utile et à tout ce qui peut nuire.

A la lune d'octobre, vient la plus obligatoire de toutes les fêtes, celle des *Ancêtres ou des Morts* qui dure neuf jours. Chaque famille fait à ses ancêtres les sacrifices ordinaires et des cadeaux de toile neuve pour qu'ils puissent se vêtir.

C'est aussi la *fête des Militaires et des Écoliers*; ceux-ci parcourent les rues en troupes bien parés, avec des palanquins ou des chars fort élégants et se livrent à des divertissements qui ne manquent pas de grâce.

Les gens de guerre font à leurs armes le sacrifice d'un bœuf au son d'une bruyante musique. Viennent ensuite des combats d'hommes et d'animaux à la manière antique.

A la mi-octobre, l'Inde entière célèbre le *Ram-Lila*, anniversaire et représentation de la prise de Lanka par Rama. Ces simulacres d'assauts et de combats légendaires entre deux armées, l'une de singes et d'ours, l'autre de géants, durent trois jours; à la fin du troisième, les machines qui représentent les géants, compagnons de Ravana, les éléphants, les chevaux sautent en l'air; enfin le manequin de Ravana lui-même, haut de cinq mètres, éclate en vomissant des pétards, des fusées, et une pluie de magnifiques feux d'artifice.

En novembre, on fait la *fête de Kartikeya*, dieu de la guerre; c'est celle où il y a la plus grande profusion de feux et d'artifices.

A la fin de novembre est la *fête des Lampes*, qui

paraît destinée à honorer le feu. En même temps, les cultivateurs font des sacrifices de bœufs ou de boucs pour remercier les fruits de la terre d'être arrivés à maturité.

Le *Pongol* se célèbre au solstice d'hiver, après un mois néfaste et au commencement d'un mois heureux ; il dure trois jours ; le premier, appelé *Pongol* de la joie, se passe en visites, en présents réciproques, en repas et en divertissements.

Le second jour s'appelle *Pongol* du soleil. Les femmes mariées, après des ablutions faites sans ôter leurs vêtements, se rendent avec toute la famille dans la cour de la maison et, après des oblations de grains au soleil, font cuire en plein air du riz dans du lait.

Dès que l'ébullition se manifeste, tout le monde crie *Pongol ! Pongol !* Puis on porte le vase devant l'idole de *Viguessouara*, le dieu domestique, à qui on offre une partie du riz ; on en lance quelques poignées vers le soleil, et le reste est partagé entre les vaches et les gens de la maison qui le mangent dévotement. Ce jour-là, par exception, la femme prend son repas avec son mari.

Le troisième jour est le *Pongol* des vaches. On les arrose avec de l'eau mêlée de graines et de végétaux consacrés ; puis on leur peint les cornes en rouge, on leur présente des lanternes allumées et on les fait courir tout effarées dans les rues. Le soir on les réunit et on apporte au milieu d'elles les idoles de l'endroit, que précèdent les bayadères.

Au commencement de février, a lieu la *fête des Serpents* ; on leur offre du lait, des bananes ; ce sont les plus venimeux, et surtout les serpents capelle, qui sont l'objet des adorations les plus assidues.

A la lune de février, les Linganistes célèbrent la *Sivarattray* (nuit de Siva). Cette fête dure trois jours, pendant lesquels on lave et purifie le Lingam, on le revêt d'une toile neuve, et on lui offre des sacrifices spéciaux. En même temps chacun visite son Gourou et lui fait des présents.

La grande fête du nord de l'Inde, la plus pittoresque de toutes, est celle de la *terrible déesse Dourga*. Elle met en mouvement toutes les populations et les réunit en foules immenses qui se livrent à toutes les manifestations possibles de joie et à tous les plaisirs imaginables.

La déesse, colorée en indigo presque noir, est portée debout sur un char au milieu des cris de la foule. Ses cheveux sont épars ; sa bouche, teinte de bethel et de henné, semble pleine de sang. D'une main elle tient une tête ; de l'autre elle brandit un sabre, avec des mouvements furieux, sur un homme qu'elle foule aux pieds et que sa tête adroitement cachée dans des linges ensanglantés fait paraître décapité.

Quoiqu'il y ait de nombreuses exceptions, on peut dire que les fêtes se célèbrent en grande partie la nuit, et que la plupart des processions se font aux flambeaux.

FÊTES DES PAGODES

Soit qu'il s'agisse d'une fête dans une grande pagode ou d'une simple adoration dans une chapelle ou même à une statue en plein air, on lave l'idole, on l'arrose de lait, on la froite d'huile et on lui offre le Poudja.

Dans la fête principale de chaque pagode de quelque importance, il y a une procession où l'idole est promenée sur un grand char massif porté sur d'énormes roues pleines; de grosses poutres servent d'essieu à une sorte de coffre quadrangulaire, dont les quatre pans sont couverts de sculptures représentant toute la partie de la mythologie hindoue relative au dieu de la pagode et en outre des obscénités fort grossières. Sur cette base s'élève une charpente pyramidale à claire-voie, à plusieurs étages, recouverte d'étoffes précieuses, de feuillages et de fleurs, et ornée sur les côtés de chevaux et d'éléphants en bois peints de couleurs éclatantes.

L'idole, magnifiquement parée, occupe, dans une chaise élégante, le sommet de l'édifice qui s'élève de 8 à 12 mètres au dessus du sol. Au dessous sont étagées les bayadères qui agitent autour du dieu des éventails de plumes de paon; au milieu d'elles sont les Brahmes qui président à la cérémonie.

Sur le char sont montés des subalternes chargés d'en diriger les mouvements et d'animer par leurs cris les coolies qui tirent à des câbles énormes, quelquefois au nombre de plus de deux mille. Souvent on reste

des heures entières avant de pouvoir mettre le char en mouvement.

Pour cela faire on introduit sous les roues, par derrière, de longues poutres taillées en biseau à l'extrémité que l'on engage ; des hommes montés sur chaque poutre à l'autre extrémité, agissent sur elle comme un poids à l'extrémité d'un levier, pendant que d'autres hommes tirent vers le bas cette même partie de la poutre avec des cordes.

Dans ces processions figurent des spadassins simulant des combats, des groupes exécutant des danses, des musiciens faisant un bruit énorme et quelquefois, exceptionnellement, des représentations obscènes. C'est ainsi que Tipamma, la déesse d'une petite pagode de Mogour dans le Meissour, était portée dans un superbe palanquin avec une divinité mâle qui, par l'effet d'un mécanisme, s'accouplait avec elle pendant toute la durée de la marche, aux acclamations et aux éclats de rire de la multitude. On célébrait, au mois de janvier, dans certaines pagodes isolées, une fête où des femmes stériles venaient accomplir le vœu de s'abandonner à un certain nombre d'hommes et où des libertins des deux sexes s'accouplaient publiquement en l'honneur de la divinité. L'intervention ou la présence de la police a fait disparaître des fêtes indiennes et du culte en général ce qu'il y avait de plus choquant pour les mœurs et de plus révoltant pour l'humanité.

C'est dans ces fêtes des pagodes que l'on rencontre

les fanatiques qui ont fait des vœux extraordinaires et quelquefois atroces. Les tortures auxquelles ils se soumettent ont été assez souvent décrites pour qu'il n'y ait aucun intérêt y à revenir.

Ces fêtes des pagodes, où les filous exercent en grand leur industrie et où toutes les passions se donnent carrière, sont pour les Brahmes une source considérable de profits, qu'ils augmentent autant que possible en excitant la superstition. Les moyens les plus ordinaires sont les guérisons miraculeuses et la fécondité rendue aux femmes stériles. Presque toutes les pagodes prétendent posséder ce pouvoir; celle qui a le plus de réputation sous ce rapport est la pagode de Tiroupaty. Les femmes s'y rendent en foule pour demander la fécondité à Vengalta-Sonara, un des noms de Vichnou. Elles exposent l'objet de leur pèlerinage aux Brahmes de la pagode qui leur conseillent de passer la nuit dans l'intérieur du temple où le dieu viendra les visiter, ce qui a lieu en effet! Le lendemain, les Brahmes reçoivent d'elles de riches présents en récompense des bons offices du dieu ou de ses ministres.

Les Brahmes de Tiroupaty, de Djagrenat et de plusieurs autres pagodes, après la procession du char, demandent à leurs parents au nom du dieu et pour leur servir d'épouses, les plus jolies femmes qu'ils ont remarquées dans la foule; ils en obtiennent ainsi un certain nombre qu'ils gardent aussi longtemps qu'elles leur plaisent, et qu'ils renvoient ensuite. Avant de leur donner congé, ils leur impriment avec un fer

rouge sur la poitrine ou la cuisse un signe symbolique qui leur assure à perpétuité le titre d'épouses de Vichnou ou de Siva et un accueil honorable partout où elles se présentent, avec des dons suffisants pour pourvoir abondamment à leurs besoins.

PÈLERINAGES

Les pèlerinages ont pour but et pour effet supposé d'absoudre les péchés et de gagner la faveur d'une divinité qui peut donner à ses dévots un paradis ou les exempter de nouvelles naissances; ils ont souvent pour objet l'accomplissement de quelque vœu : pour beaucoup d'Indiens, ils sont une occasion, sinon un but de voyage et de plaisir.

Le jour du départ et de l'arrivée, le pèlerin se rase la tête, jeûne et fait un sacrifice aux mânes. Il voyage à pied ne mangeant qu'une fois par jour et seulement des végétaux. Il doit rester au moins sept jours dans le lieu du pèlerinage. Les femmes doivent faire l'offrande d'une tresse de leurs cheveux de la largeur de deux doigts. Chacun donne aux Brahmes du lieu le plus d'argent qu'il peut, et reçoit en échange des feuilles de Tolaci, des cendres de fiente de vache, etc., qui ont servi à la toilette de la divinité.

On se rend en pèlerinage à tous les lieux remarquables, sources et fleuves sacrés, confluent, rochers, cascades, montagnes, etc. Dans chacun de ces lieux, il y a des édifices, plus ou moins considérables, consacrés au culte. A certains jours désignés, des

foules de pèlerins se baignent dans les fleuves et étangs sacrés.

Le nombre de ceux qui visitent annuellement certains lieux est énorme; à Djagrenat, il dépasse 300,000; beaucoup de pèlerins pendant ces longs voyages succombent à la fatigue et aux maladies qu'ils contractent en route.

Les lieux les plus fréquentés sont, dans le nord de l'Inde : Gangotri, village situé à l'altitude de 6,000 mètres, au pied de l'une des cimes les plus majestueuses des Himalayas, au dessus du confluent des deux branches les plus reculées du Gange, le Djahmani-Ganga et le Bagirathi; — Hurdwar, point où le Gange sort des montagnes pour entrer dans les plaines; on y trouve un nombre considérable de petites pagodes dont les murs sont couverts de peintures mythologiques grossières; — sur les bords du Gange et vers le milieu de son cours, Cassi, dont parlent tous les anciens auteurs. Elle a été remplacée par Bénarès située tout près, Bénarès qui, par le nombre et l'éclat de ces pagodes dorées et la science de ses Brahmes, est la ville sacrée de l'Inde par excellence; — Prayaya, au confluent de la Jumma, du Gange et du Serouasiti; — tous les bords du Gange, de l'Indus et de la Nerbudda.

Dans le sud de l'Inde, on fréquente principalement les fameuses pagodes de Djagrenat, de Ram-puram (consacrée à Rama), de Tiroupaty, de Seringham sur le bord du Cavery, de Chellemburn au

confluent de ce fleuve , à quelques lieues de Pondichéry, de Condjaveram sur les bords du Palar à quelques lieues de Madras, les fleuves sacrés du Cavery, du Godavery et de la Kistnah, les cataractes d'Allambady, dans le haut du Cavery.

Tout, dans les fêtes religieuses, est calculé pour impressionner et attacher fortement les Indiens ; tout répond à leurs goûts et flatte leurs faiblesses et même leurs défauts. L'éclat, le bruit, les plaisirs sensuels, le merveilleux, le terrible, la satisfaction miraculeuse de leurs désirs et de leurs espérances, l'exaltation et ensuite l'apaisement de leurs craintes pour ce monde et pour l'autre, tout est mis en œuvre pour les enchaîner à leur religion au profit de ses ministres, rien pour les améliorer intellectuellement et moralement. Le culte brahmanique tel qu'il est aujourd'hui n'a qu'un but, l'intérêt de ceux qui l'exercent.

C'est par lui seulement que les Brahmes ont encore de l'influence sur leurs compatriotes qu'a fort indisposés l'avidité avec laquelle ils ont prêté leurs services aux étrangers conquérants du pays, pour la perception de l'impôt.

Dépositaires de la religion et de la coutume immuable, ils tirent habilement parti de ses légendes fabuleuses, des aventures merveilleuses de leurs héros et de leurs dieux, des effets miraculeux de la vertu de leurs anciens philosophes et de leurs anachorètes. Sur des esprits faibles, ils exercent un grand prestige par les austérités et les vœux de leurs pénitents,

par leurs jeûnes périodiques, leur abstinence de ce qui a eu vie, leur attention extrême à éviter les souillures, leurs purifications continuelles, leurs prières, leurs contemplations, le mystère dont ils entourent certaines cérémonies et par le monopole de l'interprétation des livres sacrés. C'est ainsi qu'ils maintiennent leur empire et celui de leur religion sur la masse ignorante de la population.

CÉRÉMONIES DE LA VIE PRIVÉE

Pandals. — Comme les Indiens n'ont jamais dans leurs maisons que de très petites pièces, les cérémonies du mariage et toutes celles qui réunissent un grand nombre d'invités, se font dans la cour ou devant la porte d'entrée de la maison principale sous des pavillons de verdure appelés pandals, qu'on élève sur des piliers au nombre de onze ou douze généralement, peints de bandes alternativement rouges et blanches et couverts, ainsi que tout le pourtour du pandal, de guirlandes de fleurs, de feuillages, de peintures et de diverses autres décorations. Le plafond surtout est orné de riches étoffes et de toiles peintes dans le goût et avec les objets qui conviennent à la circonstance ; par exemple, dans les mariages, de paons, de tigres amoureux, etc.

Les Européens invités à ces fêtes sont toujours frappés de l'élégance parfaite et quelquefois de la richesse de ces pandals.

Cérémonies qui suivent la naissance. — Quatre cérémonies servent, comme notre baptême, d'introduction à la vie : le Djatta Carma, le Nahma-Carma, l'Anna-Prassana et le Tchahouda ; dans la caste des Brahmes elles sont de rigueur.

La première se fait le onzième jour après l'accouchement. On purifie la maison qui est restée souillée jusqu'à ce jour ; puis le Pourohita, devant le père, la mère et l'enfant, offre le Poudja au Pouléar et consacre l'eau lustrale ; il en fait boire un peu au père et à la mère et il en asperge toute la maison et tous ceux qui l'habitent.

Le lendemain on donne un nom à l'enfant, c'est le Nahma Carma ; tous les parents et amis sont invités à cette cérémonie et au repas qui la suit.

On fait d'abord l'Homan ou sacrifice au feu, en l'honneur des sept planètes. Puis le père, tenant l'enfant dans ses bras, s'assied sur une petite estrade de terre sur laquelle est posée près de lui un plat de cuire plein de riz ; après avoir fait le San Calpa, il écrit sur ce riz, avec l'index de la main droite dans laquelle il tient un anneau d'or, le quantième de la lune, le nom du jour, celui de la constellation sous laquelle l'enfant est né, enfin le nom qu'il veut lui donner ; puis il appelle à haute voix trois fois l'enfant par ce nom.

L'Anna-Prassana se fait au moment où on sèvre l'enfant. Six mois après sa naissance, on réunit tous les parents et amis sous un pandal orné tout autour de festons de feuilles de manguiers.

Le père et la mère, celle-ci tenant son enfant, s'assoient sur une petite estrade de terre placée au milieu. Le Pourohita offre le Homan et ensuite un sacrifice au feu avec du beurre liquéfié et du bétel. Puis les femmes mariées, après avoir fait l'Aratty à l'enfant, chantent des cantiques et adressent des prières aux dieux pour son bonheur. Elles apportent, dans un vase de cuivre qu'elles appellent *le dieu Plat*, une bouillie de riz sucré, et en versent un peu dans la bouche de l'enfant pendant que les instruments de musique jouent et que les femmes chantent. On termine par l'Aratty. Enfin on sert un repas et du bétel aux invités.

Le Tchahouda, ou la première tonsure, se fait trois ans après la naissance de l'enfant. Cette cérémonie ressemble beaucoup à la précédente, sauf que l'enfant, au lieu de prendre de la bouillie, est tondu par un barbier qui lui laisse au sommet de la tête la petite mèche de cheveux que les Indiens ne font jamais couper.

Appanaya ou cérémonie de l'investiture. — Les Rajas sont investis du triple cordon par un Pourohita qui ne fait d'autre cérémonie que le sacrifice au feu, appelé Homan. Les Veissiahs et les Pantchalias ne le reçoivent que le jour de leur mariage, les premiers des mains du Brahme qui y préside et les seconds du gourou de leur caste. Les enfants des Brahmes reçoivent l'investiture entre cinq et neuf ans, avec tout l'appareil possible de cérémonies.

On dresse un pandal, sous lequel on réunit un

grand nombre de Brahmes. Le premier jour le Pourohita offre un Poudja au Pouléar ; puis les femmes mariées font une riche toilette au néophyte placé sur une estrade de terre au milieu du pandal, et on sert aux invités un repas sur des feuilles de bananier.

Le lendemain est le Mouhourta, ou le jour des cérémonies essentielles. On ceint au récipiendaire les reins d'une toile pure ; devant lui, le Pourohita divinise par des mantrans un brasier de charbons ardents et offre à ce dieu le sacrifice Homan ; neuf Brahmes font le même sacrifice sur ce feu en l'honneur des neuf planètes.

Les femmes mariées apportent en grande pompe un grand vase de cuivre rempli d'eau, auquel on attache des colliers et des bijoux de femme. Le Pourohita fixe par une évocation *le dieu ami* sur ce vase qui devient ainsi une divinité femelle, à laquelle les femmes offrent le Poudja. Elles font ensuite autour du village une procession où la mère du néophyte figure sous une espèce de dais, portant sur sa tête le vase (le dieu ami).

Le Pourohita, après avoir purifié par des mantrans le petit Brahme de tous les *péchés d'ignorance* qu'il a commis, lui fait une ceinture avec trois tours d'une tresse d'herbe Darba. Puis il lui passe le triple cordon en récitant le *mantrans du cou*. A ce moment, les chants, la musique, les cloches et les coups frappés sur des plaques de bronze par les assistants, retentissent ensemble de manière à faire le plus grand bruit possible.

Après l'investiture, le nouveau Brahme s'assied au festin *des jeunes gens*, c'est à dire des petits Brahmes récemment investis.

Après ce repas, il vient s'asseoir sur l'estrade près de son père, la face tournée vers l'orient. On tire sur eux un rideau qui les cache à tous les regards ; les chants et la musique recommencent, et le père dit tout bas à son fils les secrets et les mantrans qu'il doit lui apprendre. On assure qu'il lui fait cette recommandation :

« Souviens-toi qu'il n'y a qu'un seul Dieu, principe
« et souverain de toutes choses, que tout Brahme doit
« adorer en secret ; mais ce mystère ne doit être
« connu que des Brahmes ; si tu le révélais au vul-
« gaire, il t'arriverait de grands malheurs. »

Le soir on donne aux invités un magnifique repas après lequel le nouveau Brahme fait pour la première fois le sacrifice Homan.

Le troisième jour se passe ordinairement comme le second.

Le quatrième et dernier jour, on fait quelques cérémonies nouvelles du même genre que les précédentes. Avant de se séparer, tous les invités font aux flambeaux une promenade solennelle dans les rues, en formant cortège à l'initié qui est porté sur un riche palanquin.

Cérémonies du mariage. — Le mariage se célèbre à peu près avec les mêmes cérémonies dans les castes des Brahmes, des Kchatrias et des Veissiahs.

On se réunit sous un pandal et on fait pendant trois jours des actes préparatoires, semblables à ceux décrits pour la cérémonie de l'investiture et parmi lesquels on doit remarquer surtout les honneurs rendus aux *dieux domestiques*.

Les cinq jours suivants a lieu la célébration du mariage; le premier jour est le Mouhourta ou le jour de la cérémonie essentielle, à laquelle des Européens sont quelquefois conviés et que j'ai vu une fois célébrer en présence du gouverneur et de la société de Pondichéry.

Comme actes préparatoires on évoque et on appelle au mariage les dieux principaux et les ancêtres, et on fait l'inauguration *du dieu ami*. Puis on offre un sacrifice au Pouléar et les femmes mariées parent splendidement les deux époux.

Ensuite l'époux s'équipant en pèlerin sort comme pour faire un pèlerinage à Bénarès; mais son beau-père se trouve sur son passage et le ramène en lui disant qu'il va lui donner une vierge.

Les époux s'étant placés sur l'estrade, on prend deux morceaux de safran et on attache autour un fil double. On prie tous les dieux de venir s'y fixer pendant les cinq jours de la célébration du mariage. Puis l'époux fixe l'un des morceaux de safran au poignet gauche de l'épouse et celle-ci lui attache l'autre morceau au poignet droit.

On fait ensuite la procession du dieu ami, comme dans la cérémonie de l'investiture du triple cordon.

Vient ensuite le don de la vierge :

L'époux étant assis, le visage tourné vers l'orient, son beau-père, qui doit se le représenter comme étant Vichnou, lui lave les pieds, successivement avec de l'eau, avec du lait, et enfin encore une fois avec de l'eau ;

Il prie tout haut pour les ancêtres en les appelant par leurs noms ; tenant du bétel dans une main et la main de sa fille dans l'autre, il prie Vichnou d'agréer le don qu'il lui fait de sa vierge ; il met ensuite la main de sa fille dans celle de l'époux, verse dessus un peu d'eau et lui présente du bétel en gage de donation.

Après le *don de la vierge* on en fait trois autres : le don en vaches, le don en terres et le don en salagramas ; ce dernier don n'a lieu que chez les Brahmes.

On déroule devant les époux une pièce de soie qui est soutenue par douze Brahmes et qui les cache à la vue des personnes présentes.

Les douze Brahmes invoquent successivement tous les couples des grands dieux Vichnou et Laschoumy, Brahma et Sérasvati etc., afin d'attirer leur bénédiction sur les nouveaux mariés.

Puis-on procède à la cérémonie du Tahly ; c'est un cordon terminé par un petit bijou d'or que les femmes mariées portent au cou comme signe qu'elles sont en puissance de mari. On met le Tahly sur un coco eint en jaune qui repose sur deux poignées de riz, -placées dans un vase de métal ; on lui offre un sacri

fice de parfums, on le fait toucher à tous les convives, hommes et femmes qui tous lui donnent des bénédictions.

On apporte quatre grandes lampes de métal, à quatre mèches, posées sur un piédestal, également de métal. On place sur le piédestal d'autres lampes faites avec la farine de riz; on les allume et quatre femmes les tiennent élevées dans leurs mains; en même temps on allume tout autour d'autres lampes en grand nombre. Alors l'époux récitant un mantran, attache, en le nouant de trois nœuds, le Tahly au cou de sa jeune compagne qui a la face tournée vers l'orient.

C'est l'instant solennel, et l'on y fait, comme dans l'investiture au moment de l'attache du triple cordon, le plus grand bruit possible avec la musique, le chant des femmes, etc.

Les époux assis l'un à côté de l'autre se présentent du bétel; deux femmes mariées leur mettent sur la tête des akchattas et leur font l'Arratty. On apporte du feu dans un réchaud, le Pourohita le consacre et lui fait le Homau; on pose autour du réchaud des lampes allumées, et, tout près, la pierre de sandal; c'est une petite pierre enduite de sandal.

Alors l'époux, suivi de sa femme qu'il tient par la main et de tout le cortège des invités, tous magnifiquement parés, les femmes couvertes de bijoux, fait trois fois le tour du réchaud, et, à chaque tour, il prend de la main droite le pied droit de sa femme et lui fait toucher la pierre de Sandal, qu'il touche lui-

même avec le sien. Par là le mari prend à témoin de ses serments le feu, le plus pur des éléments et le plus grand des dieux.

La pierre de sandal figure la montagne des sept Castes, berceau de la caste des Brahmes. Après elle, les époux touchent le beurre liquéfié, le sel, le riz, aliments journaliers.

Quand ces diverses cérémonies qui composent le *Mouhourta* sont finies, on plante au milieu du pandal deux bambous rapprochés, et au pied de chacun on pose une corbeille de bambou dans laquelle un des mariés se place debout ; on apporte deux autres corbeilles pleines de riz, et les invités viennent processionnellement leur verser le riz sur la tête, comme pour leur souhaiter l'abondance des biens temporels.

Ces cérémonies, où ne figurent que des productions de la nature, comme des fleurs, des fruits, des grains, du beurre, sont très gracieuses dans leur ensemble ; elles sont relevées par l'éclat de la parure indienne, qui, dans les hautes castes, est fort remarquable chez les femmes et les enfants, par les chants et les pantomimes des bayadères, et par le costume des Pourohitas qui est très pittoresque. A la cérémonie à laquelle j'ai assisté, il y avait deux Pourohitas qui employèrent tous les intermèdes de leurs fonctions à se disputer la plus grosse part des dons en nature qu'ils recevaient.

En même temps on fait aux pauvres de larges distributions de riz.

On s'asseoit ensuite à un grand festin dont on offre les prémices aux *dieux domestiques* et auquel les époux n'assistent pas. C'est seulement quand il est terminé, qu'ils prennent ensemble un repas sur la même feuille de bananier : c'est la seule fois que le mari fasse à sa femme la faveur de manger avec elle.

Les quatre derniers jours se passent en cérémonies et pratiques religieuses du même genre qu'il serait trop long de décrire, et en divertissements naïfs et honnêtes où brillent, avec la joie, la plus pure décence, la modestie et la pudeur que l'on retrouve dans toutes les fêtes domestiques des hautes castes et principalement des Brahmes.

Les qualités qui tiennent à la tenue, outre qu'elles sont naturelles et habituelles à tous les Indiens en général, sont développées chez les Brahmes au plus haut degré par l'éducation.

La fête se termine par une procession aux flambeaux dans les rues. Les mariés, magnifiquement parés, sont assis face à face dans un superbe palanquin couvert, quelquefois porté sur un éléphant.

Quand les parents sont très riches, rien n'égale la splendeur du cortège. J'ai vu à Pondichéry une procession véritablement féerique qui a dépassé en magnificence celle du Grand Gourou et pour laquelle il a été dépensé plus de trente mille francs. Éléphants, bayadères, cavaliers, musiciens, chars richement ornés, pyramides de feux tournants s'avancant sur des chariots, rues pavoisées et jonchées de verdure, ar-

tifices, etc., en un mot, tout ce qui fait l'éclat des fêtes orientales s'y trouvait réuni.

Les mariages des Sudras se célèbrent avec moins de cérémonies, mais cependant avec toute la pompe qu'ils peuvent déployer. Les dépenses que l'usage rend obligatoires pour les mariages sont la cause de la ruine de la plupart des Indiens.

Après ces fêtes, la mariée reste chez ses parents jusqu'à ce qu'elle devienne pubère.

Ce moment est l'occasion de fêtes nouvelles à peu près pareilles à celles du mariage. Les Sudras font également des fêtes au moment où la puberté se déclare chez leurs filles, lors même qu'elles ne sont pas mariées; c'est alors une sorte d'appel aux épouseurs.

Des funérailles et des cérémonies pour les morts.

— Je commencerai par les cérémonies usitées pour les Brahmes parce qu'elles sont plus compliquées que pour les autres castes.

On dépose le mourant par terre sur une toile neuve. On lui ceint les reins d'une autre toile pure et on lui fait la cérémonie de l'expiation totale; le Pourohita et le chef des funérailles qui est l'héritier et ordinairement le plus proche parent, lui versent dans la bouche un peu de pantcha gavia. Ils complètent la purification en lui faisant réciter, au moins d'intention, certains mantrans qui effacent tous les péchés.

On fait approcher une vache toute parée. Le malade en tient la queue pendant que le Pourohita récite un mantran afin « qu'elle le conduise dans l'autre

monde par un bon chemin. » Le mourant donne ensuite cette bête à un Brahme ; ce don est indispensable pour qu'il puisse passer sur une vache le fleuve de feu qui est à l'entrée du séjour de Yama.

Dès que le malade a rendu le dernier soupir, tous les assistants doivent pleurer ensemble à l'unisson.

Le chef des funérailles, après s'être fait raser la tête et tout le visage et s'être baigné deux fois, offre le Homam et le sacrifice au feu pour procurer au défunt un séjour de félicité. Puis on lave le cadavre, le barbier lui rase tout le poil du corps et on le lave de nouveau. On le pare de tous ses bijoux et de ses plus beaux vêtements, et on le place sur un lit de parade où il reste exposé le front saupoudré de sandal, la bouche remplie de bétel, et le cou entouré de guirlandes de fleurs.

Lorsque les préparatifs des funérailles sont terminés, on pose le mort enveloppé dans une grande toile neuve, sur un brancard formé de deux longues perches en bois reliées en travers par sept tringles en bois attachées avec des liens de paille. On assujettit également avec des liens de paille le linceul fortement tout autour, en laissant au mort le visage découvert *s'il est marié.*

Après avoir donné le signal du départ, le *chef des funérailles*, marche en tête du convoi portant du feu dans un vase de terre ; les parents et amis suivent, tous sans turban et la tête couverte d'une simple toile, entourant le brancard qui s'avance couvert de fleurs,

de guirlandes de feuillage et de riches étoffes. Les femmes restent à la maison où elles poussent des cris affreux.

On fait trois pauses dans le chemin, et à chacune d'elles on met dans la bouche du mort un peu de riz cru et mouillé. Arrivé au lieu où l'on brûle les cadavres, on creuse d'abord une fosse peu profonde de deux mètres de long sur un mètre de large ; on la consacre par des *mantrans* et, après l'avoir aspergée d'eau lustrale, on y jette de petites pièces de monnaie d'or. On élève ensuite une pile de bois sur laquelle on pose le corps ; le chef des funérailles place sur le creux de l'estomac une motte embrasée de fiente de vache et fait l'Homan sur cette motte. Puis, il approche sa bouche successivement de toutes les ouvertures du corps, récite sur chacune les *mantrans* qui la concernent, la baise et verse dessus un peu de beurre liquide. Enfin, il met dans la bouche du mort une petite pièce d'or, et chaque assistant, à son tour, y dépose quelques grains de riz cru humecté.

On dépouille ensuite complètement le cadavre ; on le couvre de menu bois sur lequel on jette un peu de pantcha-gavia, et on apporte une torche enflammée.

Alors le chef des funérailles se roule par terre, se frappe rudement la poitrine et jette des cris perçants, pendant que les assistants font des démonstrations de douleur analogues. Il prend enfin la torche et met le feu aux quatre coins du bûcher. Quand il est bien

allumé, tout le monde se retire; il ne reste que les Brahmes qui ont porté le cadavre; ils doivent attendre sur les lieux qu'il soit consumé.

Le chef des funérailles, devenu l'héritier depuis que le cadavre est brûlé, fait trois libations, et jette, en récitant des mantrans, une boule de riz et de pois aux corneilles qui, on le sait, sont très communes dans l'Inde. Ces corneilles figurent les génies malfaisants, et on cherche par cette offrande à empêcher qu'ils ne nuisent au défunt.

Quand le corps est consumé, tous les Brahmes prennent un bain et chacun se retire chez soi.

Pendant l'année que dure le deuil on fait beaucoup de cérémonies, dont voici les principales :

Le second jour des funérailles, les hommes qui y ont assisté se rendent au lieu où l'on brûle les morts; et recommencent toutes les cérémonies du premier jour. Des pratiques semblables ont lieu les jours suivants jusqu'au dixième jour. Ce jour-là, le chef des funérailles se rend de nouveau au champ funéraire suivi des parents et amis, avec la veuve du défunt parée de tous ses bijoux et de ses plus beaux habillements, et accompagnée de femmes mariées qui pleurent avec elle. Il fait diverses cérémonies préparatoires pendant lesquelles les femmes, entourant la veuve, se frappent en mesure la poitrine et la tête en poussant des sanglots. Puis il entre jusqu'au cou dans l'eau de l'étang, et il fait une invocation « pour que le cadavre, prenant la forme des dieux, soit transporté

dans le Souargam, et y jouisse de tous les plaisirs aussi longtemps que le Gange coulera. »

Ensuite tout le monde se rend au bord de l'étang ; on place sur une petite couche de terre une petite boule aussi de terre à laquelle on donne le nom du défunt. La veuve quitte ses bijoux et ses parures, efface les couleurs dont elle s'était peint le corps, et enfin détache de son cou le Talhy. Elle place le tout près de la boule de terre qui figure son mari en disant « qu'elle y renonce pour prouver à son mari son amour et son dévouement. »

Le onzième jour a lieu la *délivrance du taureau*.

On amène un taureau de trois ans, blanc, rouge ou noir, mais d'une seule couleur, baigné et paré.

Le chef des funérailles prie le dieu Siva d'agréer la *délivrance du taureau*, afin que par son mérite, une place soit accordée au défunt dans un lieu de délices. On laisse le taureau s'en aller paître en liberté, et on en fait don à un Brahme.

Le douzième jour on fait une cérémonie pour le défunt, son père, son grand-père et son bisaïeul, « qu'ils habitent tous ensemble le séjour des ancêtres au milieu de toutes sortes de félicités ! » Cette cérémonie se répète quatorze fois dans le courant de l'année qui suit la mort.

Le treizième jour l'héritier fait le Homam en l'honneur des sept planètes.

Durant toute sa vie, un fils doit célébrer, par des

cérémonies semblables à celles décrites, l'anniversaire de la mort de son père et de sa mère.

Chaque jour de nouvelle lune, on doit offrir une libation d'huile et d'eau à son père défunt, à son grand-père et à son bisaïeul.

Les cérémonies funèbres sont à peu près les mêmes pour une femme mariée que pour un homme, mais on en fait beaucoup moins pour une veuve morte sans enfants. A peine brûlée, elle est oubliée.

Pour les Kchatrias et les Veissiahs, le cérémonial est à peu près le même que pour les Brahmes. Il est beaucoup plus simple et moins fastueux pour les Sudras.

Aussitôt qu'un Sudra est mort, on lui lave et on lui fait raser le corps ; on lui fait la toilette la plus élégante possible, et on le place, assis les jambes croisées, dans une niche ornée de fleurs, etc., ou dans un très beau palanquin ouvert.

Douze personnes le portent au bûcher, le cortège est accompagné de joueurs d'instruments de musique parmi lesquels on remarque le Sangou et la longue trompette tamoule qui sert aussi à annoncer l'instant de la mort à tout le voisinage. Le treizième et dernier jour de deuil s'appelle le *jour de la libation du lait*.

Le chef des funérailles se rend au lieu où le corps a été brûlé, accompagné des parents et amis et précédé par des joueurs de sangou. Il arrose avec de l'eau les cendres du bûcher. Au dessus il dresse sur

quatre piliers un petit pavillon recouvert de branches de palmier et drapé à l'intérieur avec une pièce de toile. Il place le plus gros des os qui restent sur un disque de fiente de vache desséchée et rassemble les autres en un tas. Il verse du lait sur tous ces ossements en appelant le défunt par son nom, pendant que les sangous jettent des éclats lugubres, puis il amasse les cendres sur les ossements. Il place la moitié d'un coco près du tas, et sur son sommet les fragments d'un autre coco qu'il brise, pour arroser les cendres avec son jus. Après avoir déposé un troisième coco près des cendres, il fait une invocation à Vichnou; puis il pétrit ensemble du riz, des herbages et des fruits qu'il a apportés, et en fait une boule qu'il jette aux corneilles, en appelant le défunt par son nom.

Après que les parents et amis sont venus l'embrasser successivement et pleurer avec lui, il prend l'os mis en réserve, et, suivi de tout le cortège, il va au son du sangou jeter ces os dans l'étang voisin. Il retourne ensuite à sa maison avec le cortège auquel il offre un repas.

Au reste, le cérémonial des Indous varie suivant les pays. Dans quelques contrées, ils enterrent les morts au lieu de les brûler; dans d'autres ils apportent leurs parents agonisants sur le bord d'une rivière qu'ils supposent, par intention être le Gange. Sur les bords du fleuve, jusqu'au point où remonte la marée, on dépose les agonisants à marée basse; le fleuve les entraîne à marée haute. Celui qui

meurt baigné par le Gange est sûr d'obtenir la béatitude céleste. Il est arrivé que quelques personnes ainsi exposées sont revenues à la vie, mais leurs parents n'ont pas voulu les reconnaître comme vivants, et elles ont été obligées de finir leurs jours dans un autre pays.

J'ai vu en 1862 à Chandernagor des cadavres humains descendre ainsi le fleuve surnageant à sa surface et portant sur eux, comme sur une planche, des corneilles qui dévoraient leurs chairs. L'infection qui résultait à l'embouchure du Gange de cet apport de cadavres a obligé les Anglais à interdire cet usage.

SECTES DE VICHNOU ET DE SIVA

En général les Indiens honorent également Vichnou et Siva; cependant beaucoup s'attachent exclusivement au culte d'une seule de ces divinités. Les dévots de Vichnou s'appellent Nahmadarys (enfants du Nahman) et ceux de Siva, Linganistes ou adorateurs du Lingam. Le Lingam se porte dans un petit tube d'argent attaché aux bras ou au cou.

Quelques Vichnouistes, au lieu du Nahman, ont une ligne rouge verticale au milieu du front. Quelques Sivaïstes, au lieu de porter le Lingam, se contentent de se frotter avec des cendres de fiente de vache le front et différentes parties du corps. Le plus souvent ils se tracent des raies horizontales sur les bras et sur le front.

Le culte de Vichnou paraît dominer au Bengale, surtout à Bénarès; il se partage le sud de l'Inde avec celui de Siva dans des proportions à peu près égales. Bien que les Brahmes adorent tous Siva et Vichnou et tous les autres dieux, un grand nombre d'entre eux sont considérés comme attachés plus spécialement à l'une ou à l'autre de ces divinités. Il n'y a point de différence dans la tenue et les pratiques entre les Brahmes des deux sectes, mais il y en a une marquée dans le commun des dévots. Ceux de Siva prétendent à une spiritualité plus haute, et affichent une grande sévérité de principes et de tenue; ils comprennent la partie la plus choisie de la population; ceux de Vichnou, au contraire, sont beaucoup plus faciles et plus grossiers, et leur secte se compose généralement des classes les plus basses.

Les enfants s'attachent généralement à la secte à laquelle leurs parents appartiennent, mais ils ne peuvent y être admis qu'à un certain âge et au moyen d'une initiation qui se fait par les gourous de la secte au moyen de certains mantrans et de quelques instructions.

Celle de Vichnou admet toutes les classes, même les pariahs; on passe d'une secte dans l'autre sans difficulté. Quelquefois le mari et la femme appartiennent à deux sectes différentes. La différence des sectes n'est jamais une cause de discussions ou de broutilles entre des parents et des amis. Toutefois chacune des deux sectes s'applique à exalter son dieu et à rabais-

ser celui de l'autre secte, ainsi qu'on le voit dans les chants populaires de chaque secte.

Cette rivalité amène quelquefois des luttes violentes quand des réunions un peu considérables de Sivanistes et de Vischnouvistes se trouvent en présence. Mais aujourd'hui, grâce à l'intervention ou à la crainte de la police anglaise, ces querelles auxquelles les Brahmes et la majeure partie des Indiens ne prennent aucune part, n'ont plus de conséquences fâcheuses et tendent à disparaître. Elles profitent surtout aux filous et aux voleurs qui affluent dans toutes les foules et surtout aux grandes fêtes religieuses.

Chacune des sectes de Siva et de Vichnou se divise en plusieurs autres appelées mattas.

Chaque matta a sa théogonie, ses dogmes, ses mantras et ses rites particuliers.

Les chefs des différents mattas se fuient et entrent souvent en dispute sur les objets de leurs dissidences. Ils ne se réunissent que pour défendre la secte principale contre la secte opposée.

Les Vichnouvistes zélés ont pour la plupart un costume bizarre : un turban de trois ou quatre couleurs, des toiles d'un jaune très foncé tirant sur le rouge et, en guise de manteau, une couverture formée d'un assemblage de morceaux de toutes couleurs, et quelquefois une peau de tigre qui leur tombe jusqu'aux pieds. La plupart portent suspendus au cou plusieurs chapelets de grains noirs de la grosseur d'une noix, et d'autres faits de grains plus petits, avec des bariolages

sur tout le corps. J'en ai vus, parmi les pèlerins mendiants, qui étaient littéralement couverts de chapelets, de raies de diverses couleurs, de coquilles, etc., et dont l'aspect présentait un ensemble beaucoup plus bizarre et plus singulier qu'aucun de nos arlequins.

Les religieux mendiants de Vichnou ont toujours sur la poitrine une image en cuivre du singe Anoumar ou quelque incarnation de Vichnou, et ils sont munis d'une plaque ronde de bronze, et d'un gros coquillage appelé sangou. Ils annoncent leur approche en frappant avec une petite baguette sur la plaque de bronze et en soufflant dans le sangou qui rend des sons aigres et perçants.

Quelques-uns ont en outre, dans le même but, un grand nombre de clochettes attachées aux jambes ou suspendues aux épaules.

On en voit qui portent, de plus, sur leurs épaules une tringle de fer, à chaque extrémité de laquelle est suspendu un réchaud où l'encens brûle en sacrifice.

Tout vichnouviste et, en général dans l'Inde, toute personne revêtue d'un caractère religieux a le droit ou se fait un devoir de demander l'aumône. Les pèlerins usent et abusent de ce droit, surtout quand ils voyagent en grandes troupes pour se rendre à un lieu révééré. Quand ils sont assez nombreux, et quelquefois ils atteignent le chiffre de mille, ils s'imposent aux habitants des villages voisins de leur route et

ceux-ci se trouvent forcés de les loger et de subvenir à leurs besoins.

Les religieux mendiants dansent quelquefois, et toujours ils chantent, soit des hymnes en l'honneur de leurs dieux, soit des chansons obscènes qui ont d'autant plus de succès qu'elles sont plus sales. Ils sont fort intempérants dans le boire et le manger; ils mangent de toutes les viandes et boivent de toutes les liqueurs même les plus enivrantes, c'est parmi eux surtout que se fait le sacrifice dit Sakly Poudja. Il consiste essentiellement à se réunir hommes et femmes de toute caste pour se gorger de viande, de liqueurs enivrantes et ensuite de plaisirs grossiers dans une promiscuité sans limites. On connaît une certaine pagode où beaucoup de personnes des deux sexes et de toute caste se rendent, un jour convenu, s'emplissent de nourriture, s'enivrent et ensuite couchent et s'unissent pêle-mêle la nuit. Généralement le sacrifice commence par l'offrande, à la déesse Sakti, d'un grand vase plein d'eau-de-vie du pays et d'une fille parvenue à l'âge de puberté que l'on place entièrement nue sur une sorte de piédestal. La déesse Sakti est censée venir résider dans sa partie sexuelle. On offre à la divinité ainsi logée, et au vase, un sacrifice de fleurs, d'encens, de sandal et une lampe allumée; toutes les personnes présentes s'enivrent et on consomme sur la jeune fille le sacrifice de sa virginité. Quelquefois le sacrifice à la déesse Sakty se fait isolément par un dévot dans une chambre de sa propre maison. Pour l'accomplir il se sert

de sa femme s'il est marié, et en cas contraire, d'une courtisane.

Les Vichnouvistes révèrent principalement le singe, en souvenir du grand singe Anouma, le Garoudah ou Milan Brahme et le serpent Capelle. On trouve des singes en quantité innombrable dans certaines pagodes consacrées à Vichnou. Il y a des lieux où l'on recueille et l'on nourrit les Milans Brahmes; enfin les dévots rendent un culte et des soins aux serpents Capelles qui se trouvent dans leurs maisons et vivent avec eux au risque d'en être mordus.

Les injures faites à ces animaux sacrés, ou à des dévots de Vichnou, s'expient par le sacrifice du Pahvadam qui consiste à immoler en apparence une victime humaine volontaire que l'on ressuscite ensuite. Dans ce cas, les dévots et les religieux mendiants viennent en grande troupe assiéger la maison du coupable. On fait à un compère une légère saignée, à la suite de laquelle il simule le mort; puis, à force de cris et de vacarmes, on obtient ou on extorque de l'auteur de la profanation ou de l'insulte une amende énorme qui sert plus tard à faire un grand repas; enfin on arrose le prétendu mort avec du sang tiré de la cuisse d'un autre dévot et il ressuscite.

Les mendiants religieux de la secte de Siva, qui sont aussi fort nombreux, diffèrent peu par le costume de ceux de Vichnou. Beaucoup de ces pénitents ne subsistent que de l'aumône qu'ils vont demander en troupe. Quelques-uns vivent, dans des espèces de

couvents, des dons des dévots et du revenu de quelques terres attachées à ces établissements.

L'objet principal de la vénération des Sivanistes, après le Lingam, est le taureau.

Les Sivanistes s'abstiennent, comme les Brahmes, de tout ce qui a eu vie ou principe de vie.

Ils enterrent leurs morts, au lieu de les brûler comme les autres Indiens. Ils ne suivent point les prescriptions généralement admises sur la propreté et la souillure, principalement en ce qui concerne la mort et les funérailles des parents, les fleurs blanches et les règles des femmes. Ils rejettent absolument la métempsychose et les fêtes et anniversaires des morts.

Comme tous ces derniers traits sont tout à fait en dehors de tous les systèmes religieux de l'Inde, il faut en conclure que le culte de Siva, divinité qui n'est même pas mentionnée dans Manou, est l'importation d'une race à part, race de pasteurs et de guerriers, ainsi que le prouvent le taureau, monture de Siva, et les attributs guerriers de ce dieu.

DES GOUROUS

Le mot Gourou veut dire guide ou précepteur; on appelle quelquefois les père et mère les Gourous de leurs enfants, les rois les Gourous de leurs sujets, etc.

Le Vedanta Sara trace comme il suit le portrait d'un vrai Gourou.

« Un vrai Gourou se distingue par la pratique

« constante de toutes les vertus ; c'est un saint qui,
« avec l'arme de la sagesse, à extirpé toutes les racines du péché, et en a dissipé les ténèbres avec
« la lumière de la raison ; qui se tient assis sur
« la montagne du péché avec un cœur inattaquable
« comme le diamant ; dont la conduite est toujours
« digne et indépendante ; c'est un père pour tous ses
« disciples, un juge et un guide également impartial
« et bienveillant pour ses amis et ses ennemis. Il ne
« fait pas plus de cas de l'or et des pierreries que
« des morceaux de fer et des tessons ; il consacre
« tous ses efforts à combattre l'ignorance chez les
« autres. Il a fait des pèlerinages à tous les lieux
« saints, il s'est baigné dans tous les fleuves, sources
« et étangs sacrés et a bu de leurs eaux ; il a visité
« tous les déserts et les bois sacrés. Il se livre tout
« entier aux dévotions particulières de sa secte et
« aux pratiques de pénitences recommandées. Il possède parfaitement le Vêda, les dix-huit pouranas
« et les soixante-quatre traités des connaissances
« mondaines, appelées Calais. Il est versé dans toutes
« les sciences, surtout dans celles qui tiennent à la
« religion, comme la logique, l'astronomie, la médecine, la poésie. »

La vie de plusieurs hommes ne pourrait suffire à acquérir toutes les connaissances et tous les mérites que réunit ce type ; on ne peut donc le considérer que comme un idéal de perfection dont les Gourous doivent se rapprocher les plus possible ; l'essentiel est

que le vulgaire leur croie toute la sainteté requise, afin qu'ils aient sur lui toute l'autorité nécessaire à leur caractère sacré. D'après le rôle qu'ils jouent dans les livres sacrés comme le Râmâyana, on ne peut douter que les Gourous ne tinssent originairement, par leurs vertus et leur enseignement moral, la place la plus importante dans la société hindoue où ils étaient chargés de toute l'éducation, de toute la direction spirituelle et d'une grande partie de la direction temporelle.

Ils formaient comme la base d'une sorte de théocratie morale que la réforme bouddhiste a rétablie et qui est maintenant en vigueur dans tous les pays bouddhistes, et bien que, dans l'Inde, leur vertu et leur science aient toujours été en déclinant, surtout depuis l'invasion musulmane et qu'elles soient très faibles aujourd'hui, les Gourous n'en occupent pas moins en général le premier rang parmi leurs compatriotes.

On les respecte et même on les adore à l'égal des dieux, quelquefois même on les craint davantage; ils exercent dans la société hindoue des fonctions très importantes au temporel comme au spirituel. Leur autorité temporelle s'étend à toute la caste dont ils sont les Gourous; ils en font la police, y maintiennent l'exacte observance des usages généraux et particuliers, en excluent ceux qui violent les coutumes et réhabilitent ceux qui s'en rendent dignes.

Comme guides religieux, ils ont un immense pouvoir. Le Sachtinga fait devant eux, leur bénédiction,

et même leur seule vue suffit pour remettre tous les péchés. Leur Pravassam ou don a une valeur inappréciable. Il consiste à distribuer des choses de peu de valeur, comme de la fiente de vache, des fruits déjà offerts aux idoles, l'eau qui leur a servi pour leurs soins de propreté et qui est conservée ou bue par ceux qui obtiennent d'en être gratifiés, les restes de leur table, etc. Tout objet qu'on reçoit de leurs mains purifie l'âme et le corps de leurs souillures.

Leur malédiction passe pour avoir des effets très funestes que les dieux eux-mêmes ont éprouvés. Manou déclare que la malédiction d'un Brahme est plus puissante que les armes d'un Kchatria. Elle est si redoutée des Indiens qu'on en a vu vendre leurs femmes et leurs enfants pour satisfaire aux exigences pécuniaires de leur Gourou. Il s'en faut de beaucoup cependant que les choses soient poussées aussi loin aujourd'hui. La présence de l'autorité européenne et le progrès des lumières, si lent qu'il soit, ont rendu les Gourous beaucoup plus modérés dans leurs demandes et les Hindous bien moins soumis à leur merci.

Chaque secte et même chaque caste a ses Gourous particuliers avec leurs pontifes ou grands Gourous qui les régissent, les instituent et les destituent.

Ceux-ci ont des résidences fixes, sortes de sièges pontificaux. Les Gourous mariés transmettent leur dignité à leurs fils. Les grands Gourous se désignent des coadjuteurs qui leur succèdent.

Dans la secte de Siva, tous les Gourous appartiennent à la tribu des Sudras.

Dans la secte de Vichnou les grands Gourous sont pris généralement parmi les Brahmes de Vichnou qui sont séparés des autres Brahmes, et ils ont tous pour primat commun le grand Gourou de Tiroupaty.

Les Indiens qui adorent à la fois Vichnou et Siva ont pour Gourous des Brahmes ordinaires.

Autrefois les rois et les princes indigènes avaient chacun un Gourou particulier qu'ils traitaient magnifiquement.

Les grands Gourous, lorsqu'il font la visite de leur circonscription spirituelle, déploient la plus grande pompe, soit en voyage, soit à leur arrivée dans les villes, soit dans les promenades qu'il y font le soir aux flambeaux. J'ai vu en 1865 une exhibition de ce genre à Pondichery. Le grand Gourou, monté sur un superbe éléphant richement caparaçonné, se montrait le haut du corps nu jusqu'à la ceinture, suivant l'usage des Brahmes et le reste du corps magnifiquement orné. Devant lui marchait un éléphant plus petit portant les objets qui font la matière ordinaire des sacrifices; derrière, un superbe palanquin. Il était entouré d'un nombreux cortège de gens à pied et à cheval. La marche était ouverte par des gardes annonçant le Gourou, par des Indiens porteurs de torches et par des dévots qui chantaient des vers en l'honneur des dieux. Venaient ensuite des bandes de musiciens, puis des bayadères magnifiquement parées, dan-

sant devant la foule. Derrière, suivaient des voitures plus ou moins richement ornées. Tout le long de la route, les maisons étaient illuminées, tapissées de feuillages et de draperies et ornées de riches pandals en saillie; les rues étaient jonchées de feuillages et couvertes de toiles neuves étendues sur le passage du cortège. Des arcs de triomphe élégamment décorés avec des fleurs, des guirlandes, des feuillages et des draperies s'élevaient sur de hautes colonnes. L'ensemble était de nature à faire la plus vive impression sur l'imagination des Indiens.

Dans leurs tournées pastorales qui n'ont lieu que tous les cinq ans au plus pour les grands Gourous, le soin principal de ces chefs spirituels est d'amasser de l'argent; outre le produit des amendes pour contravention aux règlements de la caste ou de la secte, ils prélèvent un tribut excessif, appelé l'offrande aux pieds.

Les Gourous inférieurs perçoivent de plus certaines taxes pour les cérémonies qu'ils célèbrent lors de la naissance, de l'initiation, du mariage et du décès.

La plupart des Gourous sont célibataires; quand ils ne sont pas en tournée, ils vivent dans la retraite, dans des espèces de couvents ou ermitages; quelques-uns demeurent près des grandes pagodes. Ils se livrent à la contemplation et à la lecture des livres sacrés. Les grands Gourous résident habituellement dans de grands agraras (villages de Brahmes) où un grand

nombre de dévots viennent pour leur faire leurs adorations, leur dénoncer les contraventions aux usages, recevoir les restes de tout ce qui a pu servir à leur usage et même jusqu'à leurs expectorations.

LIVRE IV

DES CASTES ET DE L'ÉTAT SOCIAL DES HINDOUS

I

DES CASTES

Lois de Manou. — On a vu que les Védas ne font pas mention des castes. Manou en donne la définition et en trace les règles. Il importe de reproduire, d'après les livres sacrés de l'orient, les passages essentiels de ses lois sur cette matière.

« Lorsque Brahma donna des habitants à la terre,
« les Brahmes, classe sacerdotale, sortirent de sa
« tête; les Kchatrias, guerriers et rajahs, de ses
« bras et ses épaules; les Veissiahs, commerçants et
« agriculteurs, de son ventre; enfin, de ses pieds, les
« Sudras chargés uniquement de servir les classes
« précédentes.

« Le Brahmane, en venant au monde, est placé au
« premier rang sur cette terre; souverain seigneur
« de tous les êtres, il doit veiller à la conservation
« du trésor des lois civiles et religieuses.

« Les Brahmanes, lors même qu'ils se livrent à
 « toutes sortes de vils emplois, doivent constam-
 « ment être honorés, car ils ont en eux quelque chose
 « d'éminemment divin.

« Le Seigneur des créatures, après avoir produit
 « les animaux utiles, en confia le soin au Veissiahet
 « plaça toute la race humaine sous la tutelle du
 « Brahmane et du Kchatria.

« Des eaux procède le feu, de la classe sacerdo-
 « tale la classe militaire; si un Kchatria est inso-
 « lent vis-à-vis des Brahmes, qu'un Brahmane le
 « punisse en prononçant contre lui une malédiction,
 « car le Kchatria tire son origine du Brahmane.

« Les Kchatrias ne peuvent pas prospérer sans les
 « Brahmanes; les Brahmanes ne peuvent pas s'élever
 « sans les Kchatrias; en s'unissant, la classe sacer-
 « dotale et la classe militaire s'élèvent dans ce monde
 « et dans l'autre.

Les classes sacerdotale, militaire et commerçante
 sont régénérées toutes trois, on désigne leurs membres
 par le nom commun de Dwidjas, par opposition au
 nom de Cwidjas que l'on donne aux Soudras (1).

Dans toutes les classes, ceux-là seulement qui sont
 nés de femmes égales à leurs maris sous le rapport de
 la classe et vierges au moment du mariage, doivent
 être considérés comme appartenant à la même classe

(1) Dwidjas signifie deux fois nés Cwidjas, qui n'ont eu
 qu'une seule naissance.

que leurs parents ; tous ceux qui naissent du mélange des castes sont toujours d'une classe inférieure à celle de leur père, quelque haute que soit celle de la mère. Ils forment de nouvelles subdivisions de classes en assez grand nombre et ayant chacune un nom nouveau et des occupations déterminées. Ainsi, du mariage d'un Brahmane avec une fille veissiah, naît un fils appelé Ambachtha qui doit pratiquer la médecine ; d'un Brahmane et d'une Soudra naît un Vichada qui doit être pêcheur.

Le mélange des castes dans l'ordre inverse, c'est à dire quand le père est d'une caste inférieure à celle de la mère, est toujours considéré comme impur.

« Les fils de Dwidjas, nés du mélange des classes
 « ne doivent subsister qu'en exerçant les professions
 « méprisées des Cwidjas (Soudras). Ils peuvent
 « toutefois accomplir les devoirs des Dwidjas et re-
 « cevoir l'investiture du triple cordon quand le père
 « est d'une caste supérieure à celle de la mère, celle-ci
 « appartenant déjà à l'une des trois premières classes.
 « Dans le cas contraire ils sont égaux, sous le rap-
 « port du devoir, à de simples Soudras et indignes
 « de l'initiation.

« Si la fille d'une Soudra et d'un Brahmane, en
 « s'unissant à un Brahmane met au monde une fille
 « qui s'unit de même à un Brahmane, et ainsi de
 « suite, la basse classe remontera au rang le plus dis-
 « tingué à la septième génération ; car c'est le père
 « qui détermine les qualités de l'enfant.

« Un soudra peut ainsi s'élever à la condition d'un
 « Brahmane et le fils d'un Brahmane et d'une Soudra
 « descendre à celle de Soudra par une succession de
 « mariages; la même chose peut avoir lieu pour la
 « lignée d'un Kchatria ou d'un Veissiah. »

Les fils que les Dwidjas engendrent avec des femmes de leurs classes sans accomplir ensuite les cérémonies, comme celle de l'investiture, sont appelés Vratyas (excommuniés). Leurs enfants prennent différents noms et forment différentes subdivisions de classes.

« Par l'omission des sacrements et par la non-fré-
 « quentation des Brahmes, certaines races Kchatrias
 « sont descendues par degrés au rang de Soudras. »

De l'union d'un Soudra avec des femmes Veissiahs Kchatrias et Brahmes, naissent l'Ayogava, le Kchatri et le Tchandala; tous trois exclus des cérémonies funèbres en l'honneur de leurs ancêtres, c'est à dire considérés comme Pariahs. L'Ayogava doit être charpentier, le Kchatri tuer ou prendre les animaux qui vivent dans les trous, le Tchandala, en punition de la mésalliance de sa mère, brahmine avec un Soudra, naît le dernier des hommes, le plus méprisé et le plus maltraité de tous.

Les enfants provenant des mariages qui ont lieu entre les personnes appartenant à des divisions de castes différentes ou bien à des divisions de castes et aux castes principales forment de nouvelles subdivisions de classes reléguées tantôt dans les Soudras,

tantôt dans les Pariahs, suivant la naissance de leurs parents.

Tous les hommes exclus des quatre castes pures issues de Brahma sont appelés dayssous (voleurs), soit qu'il parlent le langage des barbares (les Mletchas, sans doute la population conquise) ou celui des hommes honorables (les Arias conquérants).

Subdivision des castes. — Il est facile de reconnaître dans ces lois le germe de la subdivision à l'infini des castes qui eut lieu plus tard et l'établissement d'une classe hors caste qui fut celle des Pariahs.

La caste des Kchatrias, ayant abusé de son pouvoir, a perdu dès longtemps dans presque toute l'Inde son rang illustre. Elle ne s'était conservée en corps que dans le Rajapontana ou pays des Rajapontes qui occupe la partie occidentale de l'Inde depuis le pied de l'Himalaya jusqu'au milieu de la presqu'île. Ces braves guerriers, avant la révolte de 1865, formaient, avec les musulmans, le noyau de l'armée indigène au service de l'Angleterre.

La noble caste des Rajapontes avait conservé héréditairement l'esprit chevaleresque des anciens guerriers de l'Inde dont Manou trace comme il suit les règles traditionnelles : un Rajah (roi) qui sent sa fin approcher doit mettre ordre aux affaires de son royaume et ensuite se faire tuer dans un combat. Le commandant d'une place assiégée ne doit jamais la rendre, quelque faible qu'elle soit et à quelque extré-

mité qu'elle soit réduite. Un guerrier ne doit jamais dans une action employer des armes perfides, comme des flèches empoisonnées, et il ne doit jamais frapper un ennemi sur lequel il a un avantage; par exemple celui qui est à pied quand lui-même est sur un char, celui qui est aux prises avec un autre, un lâche, un fuyard, un blessé, un homme endormi, désarmé, etc; celui qui meurt en fuyant souffrira mille tourments en enfer.

Les castes fondamentales se sont subdivisées chacune successivement en une foule d'autres, variables suivant les localités; par suite, il est fort difficile d'établir, aujourd'hui, une démarcation bien marquée entre les Veissiahs et les castes supérieures des Sudras; voilà pourquoi certains auteurs prétendent qu'ils ont disparu, contrairement à l'opinion de l'abbé Dubois que je partage.

Aujourd'hui, chaque profession manuelle forme une caste, subdivision des Sudras, et l'on sait que les Hindous ne se livrent jamais à la fois qu'à un seul genre d'occupation qui est toujours fort restreint. Ceux qui cultivent la terre occupent parmi eux le premier rang. On trouve partout : les *Pantchalias* c'est à dire les cinq castes d'artisans, charpentiers, orfèvres, forgerons et fondeurs qui portent le triple cordon; celles des maçons, celles des jardiniers, des bergers, des tisserands, des vendeurs d'huile, des pêcheurs, des potiers, des blanchisseurs, des barbiers, des boues ou porteurs de palanquin. Ces der-

niers forment une des castes les plus répandues dans toute l'Inde, bien que leur nombre ait diminué considérablement par suite du développement qu'ont pris les autres moyens de transport, principalement les voitures à bœufs, les chemins de fer ou la navigation sur les rivières ou canaux. Ils parlent tous la même langue le télंगा.

Toutes les classes, depuis le Brahme jusqu'au Pariah, peuvent se livrer à l'état militaire, à l'agriculture et au commerce.

Les castes de malfaiteurs comme les thugs (étrangleurs) du Bengale, les callers (voleurs du Maduré et autres) ont disparu ou tendent à disparaître sous l'action de la police.

Chaque caste et même chaque corps de métier a un étendard qui porte une image caractéristique ; ainsi pour les Rettis (cultivateurs) c'est une charrue ; pour les Bayadères, c'est l'image de Kama-déva, dieu de l'amour, etc.

Chaque caste se distingue des autres par quelque particularité, soit dans les vêtements, les ornements ou les signes portés sur le corps ; soit dans les coutumes, les rites et les cérémonies ; soit enfin dans certaines obligations ou prérogatives.

Tel est, par exemple, le droit de porter un cordon de fil de l'épaule gauche à la hanche droite, réservé presque exclusivement aux Brahmes, aux Kchatrias et aux Veissiahs ; tel est encore celui de mettre certaines chaussures, d'avoir certains drapeaux dans les

fêtes, de se promener publiquement en voiture, de sortir en palanquin les jours de mariage.

Les questions de prérogatives font naître quelquefois les conflits les plus sanglants et les plus étendus. Notre établissement d'Yanon a été bouleversé tout entier, en 1864, par une querelle de ce genre où se sont commis de très graves désordres que la force armée a pu seule réprimer.

Coutumes singulières. — Parmi les coutumes particulières à certaines castes, on peut en citer de fort singulières :

Au Maduré, dans la caste des Tottiers, la communauté des femmes existe entre tous les membres d'une même famille, y compris les frères, les oncles et tous les autres proches parents.

Les Couroumbers (bergers ou cultivateurs) nantissent leurs femmes aux gens de leurs castes ; le preteur jouit de la femme nantie comme de sa propre femme ; la dette éteinte, le mari reprend sa femme avec les enfants nés de cette union passagère.

Chez les Maravers, la sœur a le droit de forcer son frère à s'allier avec elle. Si elle a un enfant mâle à la mamelle et son frère une fille nubile, on les marie ensemble ; mais la fille ne reste pas vierge jusqu'à ce que l'enfant soit devenu homme ; elle est entretenue en attendant par son beau-frère ou un proche parent, et les enfants ainsi nés suivent la mère.

Chez les Nairs du Travancor, les filles, que l'on marie ordinairement avant l'âge de puberté, doivent,

lorsqu'elles meurent avant d'avoir eu des rapports avec leurs maris, être soumises à une copulation posthume pour laquelle les parents paient des mercenaires.

Les Sudras, qui habitent les montagnes du Carnatique, sont dans l'usage, ainsi que je l'ai vu moi-même, de garder sans les laver jamais et jusqu'à ce qu'elles tombent en pourriture de leur corps, les toiles qui leur servent de vêtements.

État social des castes. — Comme on l'a vu, les lois de Manou autorisent les mariages entre des castes différentes, mais en frappant d'une dégradation plus ou moins forte les enfants qui naissent de ces unions; en outre, elles prononcent une forte punition après la mort dans une autre vie contre tous ceux qui s'allient hors de leur caste. La crainte de ces conséquences fâcheuses a, pendant des siècles, agi si fortement sur l'esprit des Hindous, qu'aujourd'hui, enchaînés par la coutume, ils ne se marient jamais en dehors de la subdivision de caste à laquelle ils appartiennent, si minime que soit la différence entre deux subdivisions consécutives. Cet usage est quelquefois un obstacle au mariage des catholiques hindous, qui, comme on le sait, n'ont rien changé à ce qui concerne les castes; il arrive souvent que la subdivision à laquelle ils appartiennent compte très peu de chrétiens. A Pondichéry, un de mes employés natifs est resté célibataire pendant très longtemps pour ce motif.

Ces obstacles et beaucoup d'autres analoges rela-

tifs aux castes font une situation si difficile et si redoutée des natifs aux chrétiens qui habitent en petit nombre au milieu des idolâtres, qu'il est presque impossible aux missionnaires d'opérer des conversions isolées dans un centre de population païenne, à moins de faire émigrer dans une chrétienté les nouveaux convertis.

Les subdivisions des castes, surtout dans les hautes castes, se décomposent encore en plusieurs groupes de familles qui, pour les alliances, restent chacun étrangers les uns aux autres. Les mariages se font dans chaque groupe entre personnes dont les familles sont déjà unies par quelque lien et qui sont le plus possible rapprochées par la parenté.

Certains degrés de parenté constituent même pour les épouseurs un droit qui prévaut sur toutes les convenances d'âge, de santé, de fortune, etc. Sous ce rapport, les Hindous se sont écartés de l'esprit des lois de Manou qui interdisent les mariages entre parents trop rapprochés.

Les castes d'un pays ne peuvent pas non plus s'allier avec les castes de même métier qui se trouvent sous des dénominations différentes dans un autre pays.

Le degré de considération relatif dont jouissent les différentes castes des Sudras est, dans une certaine mesure, variable avec les lieux et, dans un même lieu, avec les temps.

Telle caste, placée très bas dans un certain pays ou

à une certaine époque, peut être relevée ailleurs ou dans un autre temps en raison de la fortune ou de l'autorité auxquelles sont parvenus quelques-uns de ses membres.

Dans un même pays, les castes les plus considérées sont toujours celles qui tiennent le plus à la pureté intérieure et extérieure, au choix des alliances, à la conduite des femmes et au maintien des usages.

Les basses castes des Sudras sont celles que leurs métiers exposent à contracter des souillures où rendent dépendantes du public. Tels sont les montchiers qui comprennent les tanneurs et les peintres ou faiseurs de statuettes et d'images; les potiers, les blanchisseurs et les barbiers.

Les barbiers sont obligés de faire les ongles, de curer les oreilles et de raser toutes les parties du corps où il croît du poil. Ils sont les chirurgiens du pays. Ils ont le droit à peu près exclusif de jouer des instruments à vent.

Ces musiciens figurent d'une manière obligée dans toutes les fêtes; ils font un tapage assourdissant qui plait aux Hindous à l'exclusion de tout autre genre de musique. On n'est jamais parvenu à leur faire goûter la musique européenne, bien que chaque régiment de cipayes ait une troupe de musiciens semblable à celle des régiments anglais.

On doit en conclure que les Hindous sont naturellement dénués du sentiment musical; on peut en dire presque autant du sentiment des arts plastiques; leurs

peintures et leurs sculptures sont toujours grossières ; on y trouve quelquefois du mouvement et souvent de très belles couleurs, mais jamais de correction dans le dessin ni d'expression dans les figures. Aussi, la caste des moutchiers qui font les statuettes, les images et les autres peintures est-elle peu considérée.

Main droite et main gauche. — Une distinction essentielle à rapporter est celle de la *main droite* et de la *main gauche*. A la main droite appartiennent en général les castes de Sudras dont les professions sont les plus considérées et relativement les moins lucratives ; à la main gauche, celles dont les métiers sont plus rétribués et moins estimés ; telles sont les cinq castes d'artisans et les basses castes. Il faut y ajouter les Veissiahs ou marchands, qui ont beaucoup déchu du rang qu'ils occupaient lors de l'institution de Manou et les Chakili ou savetiers.

Ceux-ci forment non une caste, car ce nom entraîne toujours une certaine idée d'organisation, de réglementation et d'honorabilité, mais une classe infime adonnée à tous les vices et beaucoup plus méprisée que les Pariahs eux-mêmes ; ces derniers appartiennent à la main droite.

Les castes des Brahmes et des Kchatrias et quelques-unes parmi les Sudras sont neutres et sont ordinairement choisies pour arbitres dans les conflits qui s'élèvent fréquemment entre les deux mains au sujet de leurs privilèges respectifs qui ne sont nulle part

nettement définis, ni respectés scrupuleusement par aucune des deux parties.

Les querelles entre les deux mains, de même que celles entre les deux sectes de Vichnou et de Siva qui se divisent la population, étaient autrefois l'occasion de combats acharnés et de troubles qui s'étendaient à des parties considérables du territoire; aujourd'hui, réprimées par l'autorité anglaise, elles sont contenues dans des limites beaucoup plus restreintes et elles tendent à disparaître.

Castes nomades. — En dehors de toutes les castes citées jusqu'ici, on trouve, avec des usages et un langage tout à fait particuliers, les castes nomades dont la principale est celle des Kouravers (ou Corvas). Il en est question dans les livres sacrés les plus anciens notamment dans le *Mahâbhârata*, comme d'un peuple, à part. Ils pourraient bien être l'origine des Gypsies ou Bohémiens dont ils se rapprochent beaucoup par les habitudes et même par les caractères physiques que j'ai observés attentivement dans l'Inde et en Europe. Les Kouravers sont très facilement reconnaissables des Hindous sédentaires, à leur taille assez petite, mais toujours bien prise, à leurs membres plus souples, plus forts et plus élégants, à leur teint couleur café foncé, à leur œil vif et intelligent.

Agiles chasseurs et habiles oiseleurs, ils vivent en partie de la vente de leur chasse. Quelques-uns font le transport du sel et des grains.

Presque tous les Kouravers ajoutent au produit de

leur industrie particulière, celui des déprédations clandestines et des aumônes. Leurs femmes sont des *diseuses de bonne aventure*. Elles lisent l'horoscope sur les linéaments de la main, après avoir fait l'évocation de leurs démons en frappant sur un petit tambour et en prononçant avec précipitation beaucoup de paroles baroques.

Ce sont elles aussi qui tracent sur les bras des jeunes Indiennes divers tatouages, des fleurs, des animaux, etc.

A la caste des Kouravers appartiennent les Kallabattous qui autrefois faisaient publiquement profession de vol. Aujourd'hui, cette sorte de voleurs, bien qu'ils n'osent plus se glorifier de leur métier et qu'ils soient obligés de cacher leur organisation, existent toujours et exercent de grands ravages.

Lorsque je fis, en 1863, l'étude d'un chemin de fer, dans la vallée du Ponéar, un certain nombre de villages situés le long du tracé avaient été désertés par leurs habitants à cause des déprédations et des attaques auxquelles ils étaient en butte.

Ils choisissent ordinairement la nuit pour leurs entreprises ; ils placent des sentinelles, entourent la maison qu'ils veulent piller de manière à décourager toute tentative de secours de la part des timides voisins, percent les murs de terre de la maison avec des barres à mines, s'y introduisent en un clin d'œil, mettent à la torture, pour se faire indiquer les trésors cachés, les habitants de la maison qui dans ce cas ne

se défendent jamais, et emportent tous les objets de valeur avant que la police ait pu être prévenue. Il n'y a pas trente ans qu'à Pondichery, une riche maison de la ville noire a été ainsi dévalisée au milieu du jour. Les voleurs terminèrent leur expédition et disparurent avant que la police pût arriver en force sur les lieux. On ne saurait s'imaginer jusqu'où va la résignation pusillanime des victimes de ces sortes d'attaques, même dans les cas où ils pourraient avoir raison des voleurs. Ceux-ci ne s'aventurent jamais à aucune entreprise contre des maisons d'Européens.

Toutefois, il y a eu dans ces dernières années des exemples de blancs voyageant isolément et sans armes qui ont été dévalisés la nuit sur les grandes routes.

Il existait autrefois une caste de voleurs, la plus ignoble de toutes, les Lambadys, qui immolaient des victimes humaines et dont les femmes, d'une malpropreté révoltante, se réunissaient quelquefois en troupe pour aller à la poursuite des hommes et les forcer à satisfaire leur dégoûtante lubricité.

Les bateleurs, les charlatans, les jongleurs, etc., forment plusieurs tribus; la plus répandue est la caste des Dombers dont les femmes font de la prostitution leur métier habituel. Les charlatans sont magiciens et sorciers en même temps que vendeurs d'orviétans. Les bateleurs, escamoteurs, etc., vont par familles; j'en ai vu plusieurs qui toutes m'ont paru fort peu habiles et très monotones dans leurs

exercices et surtout dans les paroles cadencées sur un ton criard dont ils les accompagnent.

Quelques-uns font voir des sortes de mystères ou comédies comme les Avatoras ou incarnations de Vicknou, etc.; d'autres, des farces remplies d'ignobles obscénités et de pitoyables sottises tant en paroles qu'en action, le tout fort goûté des Indiens de toute classe.

Certains jongleurs montrent des serpents très véni-
meux qu'ils prétendent savoir charmer et conduire au son de la flûte; ils se préservent de tout danger en leur faisant mordre avant leur exhibition, un morceau d'étoffe où ces reptiles déposent leur venin.

Les Otters constituent une caste nomade fort utile; ils creusent les puits, les étangs et les canaux, et en réparent les digues; ils peuvent exécuter toutes sortes de terrassements et se transportent partout où l'on a besoin de leurs bras.

Toutes ces castes n'ont avec la société que les rapports les plus indispensables et vivent, pour ce qui les concerne exclusivement, presque en dehors des lois. La justice ordinaire prend peu de souci de ce qui se passe entre eux, même pour des faits graves. J'ai eu connaissance d'un meurtre commis sur le territoire anglais par un Domber sur sa femme; ce crime a été dénoncé à l'autorité sans que le fonctionnaire indien chargé de ces sortes d'informations ait fait des poursuites sérieuses, bien qu'on lui eût fourni toutes les preuves contre le coupable.

Ces nomades voyagent par bandes de dix à vingt familles au plus, se logeant sous des tentes d'osier ou de bambou qu'ils emportent avec eux. Chaque famille a une tente de deux à trois mètres de long sur un et demi à deux mètres de large et d'un mètre à un mètre et demi de haut qui sert aussi à l'abriter, ainsi que les poules, les cochons, etc.

Ils assoient leur camp quelquefois très près des villes et villages, mais toujours dans des bois ou des lieux isolés, de manière à échapper aux regards des observateurs et des curieux. Ils ont toujours de petites provisions de grain et le petit nombre d'ustensiles nécessaires à un Indien pour la cuisine.

Quand ils ne possèdent point de bêtes de somme, et cela arrive souvent, ils sont obligés de porter eux-mêmes, chaque fois qu'ils décampent, tout ce qui sert pour leur logement et leur subsistance.

La chair de vache exceptée, ils mangent avec glou-tonnerie toute espèce de viandes, même les plus immondes et ils font continuellement un usage immodéré des liqueurs enivrantes.

La plupart sont dans une extrême indigence; quand ils sont à bout de ressources, ils envoient leurs femmes et leurs filles se prostituer; quelques castes sédentaires de Sudras, notamment celles des tisserands, ont aussi recours pour vivre à ce moyen.

Il existe dans toutes les chaînes de montagnes, des peuplades ou tribus dont les usages diffèrent notablement et quelquefois complètement de ceux des autres

Hindous. Quelques-unes, dans les pays les moins ingrats comme dans les monts Sévaroy et dans quelques montagnes du Bengale ont une certaine civilisation, mais le plus grand nombre est presque à l'état sauvage; nous les décrirons après les Pariahs.

Autorité des castes. — L'institution des quatre castes primitives rapportée par Manou, soit qu'elle vienne des législateurs hindous, ou bien qu'elle ait été empruntée à d'autres nations, est la même que celle qui existait en Égypte, avec cette différence essentielle que, d'après Manou, le mélange des quatre classes primitives forme de nouvelles classes; ces classes intermédiaires existaient déjà du temps de Manou qui n'a fait que consacrer un fait accompli. Il paraît évident en lisant ses lois que, dans une époque antérieure, les mariages entre personnes de castes différentes ont été très fréquents et que les efforts des législateurs ont pu seuls y mettre un terme comme cela a eu lieu.

La multiplication des castes a sa cause dans la nature même de l'esprit des Hindous, esprit dont le caractère le plus marquant est le manque d'étendue et d'invention, l'impuissance à généraliser et à combiner. Les idées de grande nation, de grande partie, de religion universelle et même, jusqu'aujourd'hui, la science de l'histoire précise ont été au dessus de la portée de leur intelligence incapable d'embrasser un vaste horizon.

L'Hindou exerce très activement la bienfaisance,

certaines autres vertus et des talents dans le cercle limité d'une caste fort restreinte; il lui eût été peut-être impossible, sans une intervention étrangère, de concevoir et d'exercer ces mêmes vertus dans l'humanité ou même dans la nation tout entière. La force des castes et des coutumes fondée sur la religion a maintenu chez les Hindous l'habitude du travail, fort limité il est vrai, l'esprit de famille et le respect extérieur, sinon la pureté irréprochable des mœurs. Elle les a préservés à peu près complètement des deux fléaux que leur a apportés la conquête musulmane, l'esclavage et la polygamie. Elle a maintenu chez eux un certain honneur relatif; ainsi un membre d'une caste ne manque jamais aux devoirs propres de la caste; par exemple les porteurs de palanquin ou d'argent, quelle que soit leur pauvreté, n'ont jamais égaré par fraude les personnes ou les sommes d'argent dont le transport leur a été confié.

Autrefois, l'autorité des castes s'étendait jusqu'à prononcer la mort dans certains cas comme dans celui d'adultère; alors la sentence était exécutée en secret par le père ou le frère de la femme coupable; mais la peine capitale réservée aujourd'hui aux tribunaux était, même autrefois, très rare; on recourait préférablement à des amendes, à des punitions corporelles et infamantes, à la dégradation qui consiste notamment à rompre le cordon de fil à ceux qui ont le droit de le porter, et à l'exclusion de la caste. Aujourd'hui, les castes n'ont légalement et ouverte-

ment aucun pouvoir public ou judiciaire ; mais il y a tout lieu de penser qu'elles en exercent un fort considérable d'une manière occulte ; que beaucoup de condamnations plus ou moins graves qui ne seraient point rendues par les tribunaux établis, sont prononcées et exécutées dans le secret par les castes, et que, inversement, beaucoup de résolutions sont prises et accomplies par elles pour soustraire à la justice la connaissance et surtout la preuve des crimes et délits commis par ses membres et surtout par les Brahmes. On se rappelle que les lois de Manou ne punissent ces derniers que faiblement pour des crimes que les Sudras devaient expier par des peines terribles ; faites entièrement dans l'intérêt de la caste sacerdotale, elles stipulent l'impunité pour le faux témoignage rendu en justice dans le but de sauver la tête d'un Brahme. On sait du reste que rien n'est commun comme le faux témoignage en justice de la part des Indiens, lors même qu'il est puni par la loi.

L'exclusion de la caste est à la fois la mort civile et l'excommunication. Pour celui qui en est frappé, c'est la perte des parents et des amis, souvent même de sa femme qui l'abandonne et de ses enfants avec lesquels personne ne veut plus s'allier. On refuse de communiquer avec lui, ne fût-ce que pour lui verser une goutte d'eau. Un Hindou, même un Brahme, chassé de sa caste, ne trouve de refuge que parmi les Pariahs ou parmi des personnes de caste inconnue qui sont pires encore.

Cette exclusion dans toute sa sévérité est prononcée ordinairement pour l'infraction aux usages essentiels, qu'elle ait été ou non volontaire. Un homme de caste qui aurait fréquenté un Pariah, en ignorant sa condition, serait exclu et ne pourrait se réhabiliter qu'avec des peines et des dépenses infinies.

Un homme de caste, même un Sudra, qui serait convaincu d'avoir eu des rapports avec une femme Pariah, serait chassé de sa caste sans pouvoir jamais y rentrer.

Aussi, la plupart des Hindous préféreraient perdre la vie plutôt que de commettre une transgression entraînant l'exclusion irrévocable de la caste, comme, par exemple, de manger de la chair de vache.

La réintégration dans la caste peut être assez facilement obtenue lorsque l'exclusion a été prononcée pour des fautes légères, par exemple, par la famille pour certains manquements aux égards et procédés prescrits par l'usage. Le coupable, après avoir apaisé ses parents, en est quitte pour recevoir devant la caste assemblée les réprimandes et les coups qu'on croit devoir lui infliger et pour payer une amende. Il doit en outre faire devant les personnes présentes, le Satchanga, prosternation de six membres, dans laquelle le front, les bras, l'estomac, le ventre, les genoux et les pieds touchent la terre, et ensuite leur servir un repas.

Lorsqu'il s'agit de fautes graves, le coupable doit, ou subir une épreuve par le feu, qui est supportable

avec un peu de bonne volonté de la part de ceux qui concourent à son application, ou bien passer plusieurs fois sous le ventre d'une vache; il faut aussi qu'il donne un grand repas à tous les Brahmes qui veulent y assister.

Mais, il existe certaines fautes pour lesquelles il n'est point de pardon, ni de réhabilitation dans la caste; tel est par dessus tout le crime d'avoir mangé de la chair de vache.

Pariahs. — Les Pariahs avec les Chakylis forment environ le quart de la population dans le sud de la péninsule; leur nombre diminue et tend à disparaître à mesure que l'on s'avance vers le nord; il est très faible au Bengale.

Toutes les castes, et surtout celle des Brahmes, leur témoignent un tel mépris que leur approche seule est considérée comme une souillure; leur contact nécessite une purification, l'entrée dans toute maison leur est absolument interdite et personne ne voudrait pénétrer dans leur demeure ni même se servir de vases qui auraient passé par leurs mains.

L'existence de cette classe remonte à une antiquité très reculée, les plus anciens Pouranas font mention des Pariahs. Beaucoup prétendent qu'ils ne sont que le rebut des castes, la réunion de ceux qui pour leur naissance vile ou leurs fautes en ont été exclus.

On a vu que Manou condamne la plupart des hommes nés hors caste à une condition qui n'est autre que celle des Pariahs d'aujourd'hui; toutefois, il

paraît avéré qu'originellement il n'existait point une séparation absolue entre les basses castes et les Pariahs et que la ligne de démarcation entre eux et les Sudras était imperceptible; certaines classes de cultivateurs tamouls les appellent encore leurs enfants.

Les Pariahs ont pour guides spirituels les Vallouvers qui président à leurs cérémonies religieuses, notamment à celles du mariage et qui leur prédisent les bons et mauvais jours et tous les autres pronostics de cette nature. On les appelle par moquerie les Brahmes des Pariahs; il est probable qu'ils avaient autrefois quelque mérite puisque le premier poète du sud, surnommé le divin Pariah, était un Vallouver, comme l'indique son nom Tirou-Vallouver (saint Vallouver).

N'ayant que l'existence la plus précaire et ne possédant jamais rien en propre, les Pariahs sont chargés de tous les travaux les plus pénibles de l'agriculture et des autres ouvrages les plus durs et les plus indispensables.

Cependant, à part quelques rares exceptions qu'on trouve dans les villes du littoral, les Pariahs, loin de se révolter contre leur sort ou de songer à l'améliorer, sont convaincus qu'ils sont nés pour leur misérable condition; le mépris qu'on leur témoigne est si universel qu'ils le croient eux-mêmes parfaitement fondé et dans l'ordre naturel des choses, et l'idée ne leur vient jamais qu'ils pourraient avoir une meilleure destinée.

Ce sentiment d'une dégradation innée a eu pour conséquence la conviction de l'irresponsabilité morale et par suite, l'abandon complet à tous les vices et surtout à l'ivrognerie, l'imprévoyance et l'insouciance la plus absolue du lendemain. Résigné d'avance à toutes les misères comme à un lot inévitable, le Pariah ne travaille que pour la nécessité du moment, et si le hasard met en sa main quelque argent qui dépasse son besoin immédiat, il le dissipe aussitôt en jouissances grossières et en restant dans l'oisiveté.

Les Pariahs habitent toujours des quartiers séparés des autres Indiens. Dans le sud de l'Inde, il y a généralement auprès de chaque village, à une distance de quelques centaines de mètres, ainsi que cela est prescrit par Manou, la parcherie ou l'annexe du village habité par les Pariahs. Il y a aussi des villages pariahs isolés. Pondichéry a été bâti dans un lieu autrefois exclusivement habité par des Pariahs et les Indiens de cette classe ont fait valoir cette circonstance pour réclamer certains privilèges à Pondichéry.

Leurs traits rudes et grossiers, leur peau sale et rugueuse et presque toujours couverte de marques qui indiquent des vices de sang, décèlent la brutalité et la malpropreté horrible dans lesquelles ils vivent et la qualité dégoûtante des aliments dont ils se nourrissent.

Tout est bon pour leur faim et leur gloutonnerie ; les substances et les animaux les plus repoussants et le plus universellement rejetés de l'alimentation,

Les charognes, même celles dont la chair est gâtée par des maladies ou en décomposition, font la base principale de leur subsistance. Aussi les maladies contagieuses règnent souvent parmi eux, alors qu'elles épargnent leurs voisins et ils sont en butte à une foule de maux dégoûtants surtout sur la côte et dans les villes où leurs rapports avec les Européens n'ont fait qu'augmenter les vices et la pourriture de tous ceux d'entre eux qui ne sont point au service de quelque famille honnête.

Un grand nombre d'entre eux vivent sans famille dans une débauche continuelle. Les cuisiniers au service des Européens sont nécessairement des Pariahs, car les autres Hindous ne voudraient pas exercer un métier qui expose à tant de souillures. Ils sont généralement fort abjects. Les filles pariahs qui n'ont point été élevées par des familles européennes ou recueillies par la charité des ecclésiastiques, sont pour la plupart vendues par leurs parents, au moment où elles deviennent nubiles, pour une somme de 40 à 60 francs, à des Européens le plus souvent de passage, qui en jouissent pendant quelque temps et les laissent ensuite. Ces rapports sont les seuls que la prudence leur permette d'avoir avec les femmes hindoues sans caste ou de basse caste qui ont presque toutes le sang vicié.

Un assez grand nombre de familles de Pariahs qui se sont attachés à des Européens sont dans d'assez bonnes conditions matérielles et morales.

Sur la côte, quelques Pariahs, parmi les chrétiens surtout, en se livrant à certaines industries, sont arrivés à l'aisance et à la considération des Européens. On peut citer, à Pondichéry, un maître d'hôtel fort connu sous le nom de Cambrone, médaillé du gouvernement français, qui a fait construire à ses frais une église assez jolie.

Dans les campagnes, les missionnaires qui réussissent mieux auprès des Pariahs que les autres Hindous, et qui dirigent en tout les chrétiens natifs, ont porté un grand soulagement moral et matériel à une partie de cette classe déshéritée ; mais le nombre des Pariahs chrétiens est encore très faible et le sort des autres est, à peu de chose près, ce qu'il a toujours été.

Au dernier rang des Pariahs sont les Tottys ou vidangeurs dont les services répugnants sont assez chèrement rétribués dans les villes. Dans les villages, le Totty est le valet public chargé non seulement de tout ce qui concerne la propreté de l'endroit, mais encore de la distribution des eaux des étangs et des canaux pour l'irrigation, ce qui lui donne une certaine importance.

La plupart des Pariahs sont dans une sorte d'esclavage de la glèbe qui résulte soit des usages locaux, soit de conventions particulières auxquelles les force leur misère. Parmi ceux qui sont libres de tout lien, les uns ont le soin des chevaux, des bœufs, des éléphants, sans cependant exercer le métier de conduc-

teurs qui est réservé à des castes de Sudras. Depuis quelque temps, on les admet dans les armées ; mais la bravoure et la soumission sont les seules vertus militaires dont ils soient généralement susceptibles.

Aujourd'hui, les régiments de Cipayes de la reine où toutes les classes d'Hindous ont été mélangées par crainte de nouveaux complots, sont bien inférieurs aux anciennes troupes de la compagnie des Indes qui étaient composées exclusivement de Musulmans et de la caste militaire des Rajapontes et dont quelques-unes étaient estimées par leurs officiers presque à l'égal des troupes anglaises.

Sur la côte de Malabar, tous les Pariahs nés dans le pays sont serfs de père en fils, dans le lieu de leur naissance et le propriétaire peut les vendre avec le sol auquel ils sont attachés, mais jamais ailleurs ; c'est seulement sur cette côte et dans nos établissements français de Pondichéry et de Karikal que la propriété existe au même titre qu'en Europe. Ailleurs, dans le sud de l'Inde, la terre appartient généralement au souverain et le propriétaire n'en est que le concessionnaire.

Dans le Malabar, chaque propriétaire foncier vit entouré de sa peuplade de Pariahs qu'il traite bien en pourvoyant à leurs besoins et qui lui sont extrêmement soumis et attachés. Ces serfs sont moins misérables que la plupart des Pariahs libres.

Dans les autres parties du sud de la péninsule, les Pariahs des campagnes ont de fait, sinon de droit,

une condition à peu près semblable. Beaucoup se vendent eux-mêmes comme serfs avec leurs familles pour cultiver les terres; la plupart, tout en restant libres, sont dans une dépendance absolue des cultivateurs aisés, auxquels ils sont obligés de recourir pour des avances dont ils ne peuvent se libérer, et qui permettent à ceux-ci de leur imposer, sans qu'ils puissent jamais s'y soustraire, même par la fuite, toutes les conditions qu'il leur plaît, quant à la nature, à la quantité et à la rémunération de leur travail.

Peuplades sauvages. — Au nord du Godavery, il y a au fond des Gathos orientales une large bande de terrains couverte de bois et de marécages où une population d'une vingtaine de villages, dévorée périodiquement par des fièvres et en partie par des tigres, ne connaît ni castes ni religion autre que celle des Boutans, démons malfaisants représentés par des pierres brutes; ils sont au moins aussi misérables et aussi dédaignés que les Pariahs. Les missionnaires catholiques qui commencent à pénétrer jusqu'à eux pourront seuls apporter quelque adoucissement à leur sort.

Plus triste encore est la condition des Pouliahs qui vivent dans les forêts de la côte du Malabar. Ils vont complètement nus, logent souvent sur des arbres touffus, dans des espèces de nids qu'ils se construisent et n'ont jamais d'autre abri qu'un appentis soutenu par quatre bambous et ouvert à tous les vents.

Lorsqu'ils suivent un sentier battu, ils doivent se

faire reconnaître de tout venant, au moins à une distance de cent pas, par un cri particulier, et se détourner; autrement, ils s'exposeraient à être tués comme des animaux immondes.

Les bois et les montagnes du sud de la péninsule sont habités par des peuplades sauvages qui dans le Malabar portent le nom de Kahdou-Kouroubarons, et dans le Carnatique, celui de Tiroulers ou Seligourous, et dans les monts Shivaroy's quelques autres dénominations.

Ils vivent au milieu des forêts sans jamais rester plus de deux ans dans un même lieu. Ils entourent d'une espèce de haie l'endroit que la peuplade a choisi pour station; chaque famille laboure, avec un bois pointu durci au feu, un petit espace de terrain et y fait venir de menus grains, des citrouilles, etc., qui le font subsister quelques mois. Le reste de l'année, ils vivent de racines, de miel, de reptiles et d'animaux qu'ils attrapent à la course et au piège, car ils ignorent l'usage des flèches; ils vont nus ainsi que leurs femmes qui ne portent qu'une ceinture de feuilles.

Dans la belle saison, ils assoient en rase campagne leur camp qu'ils entourent la nuit de grands feux pour se préserver des bêtes féroces et du froid. Pendant les pluies, ils s'abritent sous des huttes et dans les excavations des arbres et des rochers.

Ils n'ont que très peu de rapports avec les habitants sédentaires du voisinage, qui les redoutent et quelquefois les pourchassent comme des sorciers ou

ou des êtres qui portent malheur. Ils se bornent à échanger avec eux, pour quelques provisions ou quelques ornements, des bois de charpente ainsi que des nattes, des paniers et des corbeilles qu'ils confectionnent.

Une de ces castes sauvages s'occupe principalement à extraire le jus des palmiers. Ce sont leurs femmes qui grimpent sur les arbres.

Tous ces sauvages ne connaissent l'usage d'aucune arme ; leur timidité est telle que l'apparition seule d'un étranger fait fuir toute une peuplade. Toutefois, ils admettent la distinction des castes, l'abstinence de la chair de bœuf, les principaux règlements des autres Hindous et leurs idées sur la souillure et la purification.

II

CONDITION DES INDIENS

Basses classes. — Au point de vue de la condition de fortune, la population dans le sud de l'Inde peut se diviser en trois classes. La moitié environ des habitants travaillent chez les autres et forment la dernière classe qu'on peut appeler celle des prolétaires. Elle comprend les Chakylis ou savetiers, les Pariahs, les basses castes des Sudras et les individus les plus pauvres des autres castes de cette tribu.

Presque tous se louent pour un modique salaire à des cultivateurs qui, lorsqu'ils sont un peu aisés, les enchainent à tout jamais par des avances, comme nous l'avons vu plus haut pour les Pariahs; quelquefois même ces dettes poursuivent la génération suivante. Les femmes et les enfants, dès qu'ils ont atteint l'âge de huit ans, s'attachent souvent au service des mêmes maîtres; quelquefois ils exercent à part

quelque métier. Il arrive souvent que toute la famille manque de nourriture ; alors ils vont en chercher sur le bord des canaux et des étangs ou dans les bois ; ils y recueillent des racines, des herbes, des feuilles tendres de certains arbres, des jets de bambou qu'ils mangent souvent sans assaisonnement et avec du piment lorsqu'ils peuvent en avoir.

C'est là souvent pendant plusieurs mois leur unique ressource. La plupart ne possèdent rien qu'une mauvaise paillotte ou hutte en terre et quelques ustensiles de ménage sans valeur. Un petit nombre tiennent quelques vaches chétives aussi souvent affamées que leurs maîtres.

Dans les villes, ils font le métier de coolies, c'est à dire de manœuvres, portefaix, etc.

Classes moyennes. — La moitié restante de la population est composée pour les deux tiers de Sudras, qui forment ce que nous appellerons la seconde classe, celle des artisans et des petits cultivateurs dont l'avoir est en moyenne de 600 francs environ et ne dépasse pas généralement 2,000 francs dans les campagnes ; car, dans les villes et surtout dans celles de la côte, il y aurait beaucoup d'écarts à cette règle.

Les plus pauvres de cette classe sont les ouvriers occupés par l'industrie. A part les travaux de ferronnerie, d'ajustage, de fonderie et ceux de même genre qui sont exécutés dans les grands ateliers appartenant à des Européens, les ouvrages que produit l'industrie des Hindous sont exécutés par eux isolément dans

les paillottes ou huttes qui abritent toute leur famille. Le marchand va trouver chez lui l'ouvrier, l'argent à la main et après avoir fait avec lui toutes ses conditions, il le paie à l'avance de tout ou partie de l'ouvrage commandé. Il faut ensuite le stimuler sans cesse et ne le point perdre de vue pour l'empêcher de se sauver avec les avances faites.

Les trois quarts des cultivateurs de cette seconde classe exploitent eux-mêmes de leurs bras les terres qu'ils afferment au gouvernement et ne possèdent avec les instruments d'agriculture qui sont fort simples, qu'un peu de bétail, quelques joyaux et des paillottes assez commodes. Presque toujours endettés et à la merci des usuriers, ils sont obligés de se nourrir pendant la plus grande partie de l'année d'une bouillie de millet assaisonnée d'une sauce piquante, et souvent, pendant trois mois, ils n'ont d'autres ressources, comme la classe la plus pauvre, que les végétaux des bois et des bords des étangs.

Les animaux souffrent les mêmes privations. Comme, presque toutes les années, le sol est complètement aride et desséché pendant trois ou quatre mois, ils trouvent à peine chaque jour une poignée d'herbe qui, avec le sel qu'ils lèchent sur les terres soudeuses et un peu d'eau, forment toute leur alimentation. Les vaches sont alors effrayantes de maigreur et ne donnent point de lait.

La faim est pour ainsi dire l'état habituel de la plupart des Indiens. La facilité avec laquelle ils suppor-

tent la privation de nourriture est vraiment extraordinaire. Une livre de farine de millet par jour, mangée en bouillie, suffit pendant des mois entiers pour empêcher de mourir de faim une famille entière. Ils ont, il est vrai, le sommeil à leurs ordres ; ils dorment aussi peu ou aussi longtemps qu'ils veulent ; cette faculté les aide beaucoup à supporter la faim. Jointe à leur excitabilité nerveuse, elle leur permet également de continuer sans interruption des exercices très fatigants comme la course, la chasse, pendant un nombre d'heures beaucoup plus considérable qu'on ne saurait le faire ni même se l'imaginer dans d'autres pays et de les reprendre après des intervalles très courts.

Par suite de cette indifférence aux privations présentes et futures et par l'effet des idées sociales et religieuses et des mœurs qui toutes poussent à l'augmentation de la population, le nombre des hommes et même celui des animaux domestiques qui se trouvent dans chaque contrée est en rapport avec les ressources en aliments, non des années moyennes, mais des années d'abondance. Il en résulte que la disette qui se produit toutes les fois que les pluies et les eaux d'irrigation viennent à manquer, ce qui arrive assez fréquemment, amène toujours la famine. Elle revenait à peu près périodiquement tous les dix à douze ans faire des ravages épouvantables dans certains districts et y enlevait le tiers de la population. Le gouvernement anglais est parvenu à diminuer ce fléau, en

exécutant d'immenses travaux pour assurer et étendre les irrigations; mais il lui reste immensément à faire et on vient encore de voir, en 1866, une cruelle famine sévir au Bengale.

Il faut ajouter que la misère de la plus grande partie de la seconde classe de la population provient de la ruine de certaines industries qui l'occupaient autrefois et que les Anglais ont pour ainsi dire supprimées par des taxes énormes, afin de reporter en Angleterre la fabrication des toiles et étoffes avec les matières du pays. On peut citer notamment la caste des tisserands autrefois très nombreuse et aujourd'hui réduite dans une effrayante proportion. Dans notre établissement de Chandernagor, les deux tiers de la population ont ainsi perdu leurs moyens d'existence. Par cette mesure, outre qu'elle a donné du travail à ses ouvriers aux dépens des Indiens, l'Angleterre s'est assuré le monopole du commerce de ces tissus. Ceux mêmes dont se servent les Indiens sont fabriqués en Angleterre avec les matières premières venues de l'Inde. C'est là encore un tribut énorme qui, sous une forme déguisée, est prélevé sur la richesse de cette contrée.

Depuis quelque temps, un refuge contre la misère, précieux surtout dans les années de famine, a été ouvert aux Indiens par l'émigration, qui a pour but de remplacer aux colonies, par le travail libre des Hindous, le travail esclave des nègres d'Afrique. L'émigration des engagés volontaires pour cinq ans, avec la

condition de rapatriement, se fait pour les Antilles, la Réunion, Maurice, la Guyane, sous le contrôle et la surveillance du gouvernement et sous le régime de règlements qui garantissent aux transportés tous les soins nécessaires sous le rapport de l'alimentation, de la santé et de l'hygiène. Un grand nombre de transportés s'établissent définitivement dans les pays où ils se sont engagés. Les autres reviennent dans l'Inde, presque tous avec des idées et des habitudes bien plus rapprochées qu'au départ, de celles des Européens. Il en résulte peu à peu dans les contrées où se recrutent les émigrants une diminution sensible de l'esprit de caste, diminution qui est favorisée efficacement par l'instruction que les Européens répandent libéralement sous l'impulsion, soit du prosélytisme religieux, soit du gouvernement anglais. Aujourd'hui cette instruction, contrairement aux préjugés les plus invétérés de l'Inde, s'étend jusqu'aux femmes.

L'émigration des Hindous vers les climats analogues à celui de l'Inde ne peut qu'augmenter dans les années malheureuses. Jointe à l'émigration chinoise et peut-être à celle prochaine de quelques races africaines qui ne sont point invinciblement rebelles au travail, elle doit infailliblement envahir toutes les contrées que l'ardeur de leur climat ne permet point aux Européens de cultiver avec leurs propres bras. Jusqu'ici, les Hindous ont présenté comme émigrants un avantage sur les Chinois; ils ont, il est vrai, moins d'habileté pour le commerce, mais ils valent mieux

pour l'agriculture et pour la domesticité, et ils adoptent volontiers une nouvelle patrie, tandis que les Chinois retournent toujours dans leur pays.

Les Chinois et les Hindous, émigrent en grand nombre vers l'Afrique et l'Amérique méridionale; ce mouvement sera favorisé par le percement de l'Isthme de Suez. On verra sans aucun doute se réaliser avant un siècle, peut-être avant un demi-siècle, la prédiction que Bernardin de saint-Pierre a faite dans *le Café de Surate*. Toutes les races humaines cohabiteront ensemble dans un grand nombre de pays, en y occupant le rang et y exerçant les professions que leur assignent dans chaque contrée leurs aptitudes physiques et morales diverses.

Le quart environ de la classe moyenne se compose de cultivateurs un peu plus aisés qui emploient de deux à quatre charrues et ont quelquefois un ou plusieurs serviteurs. Le bétail constitue leur principale richesse.

La plupart ont du grain pour vivre toute l'année, quelques-uns même en vendent ou en prêtent à des conditions très onéreuses aux habitants du voisinage; ils sont assez bien logés et ont ainsi que leurs femmes des vêtements de rechange. Au reste, il est fort difficile aux Indiens d'arriver à une certaine aisance par l'agriculture seule, car le gouvernement prélève le tiers du revenu net, soit les deux tiers du revenu brut et les agents indiens qui servent d'intermédiaires pour la perception de l'impôt en prélèvent encore une

bonne part indûment. Il ne peut donc rester, en général, aux petits cultivateurs qu'à peine de quoi ne pas mourir de faim.

Première classe. — La classe aisée et riche que nous appellerons la première classe, comprend le reste de la population ; on peut y distinguer plusieurs couches ; la dernière composée des propriétaires aisés forme comme la tête de la classe moyenne que nous venons de décrire, elle en est l'élite et elle en a la direction.

Là se trouvent les Sudras les plus riches, les Chettiars, les Mirasdars, etc., et beaucoup de Brahmes. Ils exploitent des terres avec les bras des Indiens de la dernière classe ; quelques-uns font le commerce de grains et autres denrées et prêtent de l'argent à gros intérêts. C'est parmi eux que sont pris les Sudras, chefs de villages, appelés Maniacars, qui exercent une juridiction analogue à celle de nos maires et de nos juges de paix, outre qu'ils sont pour leur circonscription les principaux fermiers du gouvernement et les collecteurs des revenus publics. Comme ils sont responsables du produit des taxes et jusqu'à un certain point de la conduite des Indiens qui leur sont inférieurs, et comme en même temps ils ont tout intérêt à les empêcher d'émigrer, ils ont un grand esprit de douceur et de conciliation et un caractère insinuant qui rendent leur autorité facile en même temps que respectée. Ils sont chargés, de concert avec les Serestadars, chefs de canton, de procu-

rer aux fonctionnaires et autres Européens en voyage, aux prix courants du pays ou suivant des tarifs, tout ce qui leur est nécessaire, comme provisions, moyens de transport, guides, et au besoin assistance et abri. Chacun d'eux a sous ses ordres un *taléary*, sorte de garde-champêtre qui sert aussi de coureur et au besoin de guide, la communication entre tous les villages et le service des correspondances et avis à envoyer à l'avance est assurée ainsi par les *taléarys*. Les *maniacars* sont de cette manière des intermédiaires très convenables entre les Européens en voyage et la population avec laquelle ceux-ci ne peuvent, à cause de ses préjugés, avoir le plus souvent de rapports directs.

Les Indiens du reste de la première classe qui sont au dessus de ceux-ci par leur richesse, se distinguent par une éducation plus soignée, des manières plus distinguées et en même temps plus hautaines, par une observation très scrupuleuse des pratiques de propreté et de purification tant sur eux-mêmes que dans leurs maisons, par une propreté recherchée dans leurs vêtements et dans leurs maisons qui sont pour la plupart couvertes en tuiles, enfin par l'abstinence de toute nourriture animale. Je pense que la plupart des propriétaires et des commerçants aisés des campagnes, connus sous le nom de Chettiars, de Mirasdars, etc., sont des descendants des Veissiahs. On les distingue des autres à leur haute taille, à des traits bien accusés et d'un type à part, enfin à leur physionomie particulièrement calme et intelligente.

Ils se partagent avec les Brahmes et les Vellajas, caste considérée comme noble, les emplois publics au dessus des chefs de village, comme secrétaires des magistrats, sous-collecteurs du revenu public, juges indiens, etc. Ces fonctionnaires sont soumis à des examens dans lesquels ils doivent faire preuve de certaines connaissances et notamment de celle de la langue anglaise.

Cette classe renferme des propriétaires et des négociants fort riches; elle a profité plus que toute autre des progrès considérables que le commerce et l'agriculture ont faits dans l'Inde depuis un quart de siècle, à la faveur de la paix, par le développement des travaux publics, des moyens de communication de toute sorte, des irrigations, et de certaines industries et cultures comme celle du coton pendant la guerre d'Amérique, celle du café, des arachides, etc.

Grâce à ces circonstances heureuses, la richesse de la première classe de la population indienne, qui en forme environ le sixième, a augmenté dans une proportion considérable.

Si l'on faisait aujourd'hui un parallèle basé sur des statistiques exactes entre les fortunes dans l'Inde et celles dans la Grande Bretagne, on trouverait très probablement un rapport beaucoup plus favorable à l'Inde que celui indiqué, il y a un demi-siècle, par l'abbé Dubois et qui est celui de 1 à 10 pour les états de fortune qui se correspondent dans les deux pays.

On trouverait aussi, par suite du progrès réalisé

dans l'instruction, les habitudes et les idées de la classe riche, beaucoup moins d'instabilité dans les fortunes qu'à l'époque où écrivait cet auteur, bien que le fond du tableau qu'il en trace soit encore vrai en partie et doive l'être toujours parce qu'il tient à la nature même du caractère indien et à la force des usages.

Ainsi, le plus souvent les dépenses obligées pour les mariages sont au dessus des facultés de ceux qui les célèbrent et les forcent ou à se ruiner ou même à s'endetter pour un temps dont ils ne sauraient prévoir le terme.

Quand leur fortune est assez élevée pour pouvoir résister à ces sortes de charges, ils sont assaillis par toute leur parenté, par tous les indigents de leur caste et par une foule de parasites, religieux mendiants, brahmes, poètes adulateurs qui les dévorent en les comblant de flagorneries dont ils sont avides. Il existe une caste nommée Battou qui fait son métier de l'adulation en prose et en vers.

Les Indiens qui n'appartiennent pas aux premières castes s'imaginent ne pouvoir conquérir ou conserver de la considération que par de folles dépenses. C'est ainsi que d'immenses fortunes sont dissipées par la vanité de ceux qui les possèdent, sans rester le plus souvent dans une famille au delà de deux générations.

Agriculture. — On ne se figurerait que très imparfaitement la condition des Hindous des diverses classes, si on n'avait une idée de leur agriculture qui

fait le fonds de leur richesse et leur principale industrie.

Le café, l'indigo, l'opium, la canne à sucre, le bétel, les arachides sont cultivés sur une vaste échelle et donnent lieu à un commerce d'exportation très important. Toutefois nous laisserons de côté ces cultures industrielles dont la description serait trop longue, et nous parlerons seulement de la culture du riz et de celle des menus grains qui forment, à peu près exclusivement, la nourriture de toute la population.

Les terres à riz se divisent pour la culture en deux catégories : terres *en boue* et terres *en poussière*. Les premières sont des terres grasses essentiellement argileuses, se mettant en bouillie à l'humidité, et cultivées en boue, par conséquent ayant besoin d'être irriguées jusqu'à la récolte ; ce sont celles qui donnent le plus grand revenu net. Les terres en poussière sont des terres sèches, plus ou moins grasses, terreuses, soudeuses, friables et mêlées de sables. Elles ne sont pas ensemencées ni cultivées en boue. Elles sont toutes à simples récoltes ; tandis que les précédentes donnent deux récoltes quand l'eau ne manque pas pour les irrigations.

Culture des terres en boue. — La première opération est le labourage. Pour une récolte de nelly (1), il faut au moins cinq labours. Chaque labour consiste à passer

(1) Le riz cultivé dans l'Inde s'appelle nelly.

la charrue sur tout le champ, une fois en longueur et une fois en largeur. La charrue, d'une simplicité grossière, se compose seulement d'une pièce de bois pointue servant d'araire qu'un ou deux bœufs chétifs tirent par l'intermédiaire d'un long manche également en bois. Le premier jour, on commence par mettre sur le champ 5 centimètres d'eau. Le deuxième jour, on le laboure; le lendemain on l'arrose de 5 centimètres d'eau, et le quatrième jour on laboure pour la seconde fois, on herse le lendemain de chaque labourage, c'est à dire qu'on casse les mottes sous les pieds.

Pour faire le premier labour d'un demi-hectare dans un jour, il faut six charrues et deux coolies qui broient les mottes de terre.

Au troisième labourage, on rectifie les *varappous*, petites levées de 0^m, 25 à 0^m, 35 de large et de 0^m, 15 à 0^m, 25 de haut qui divisent le champ en parcelles, et on les règle avec soin. Dans un demi-hectare il y a généralement neuf parcelles, chacune de 50 mètres carrés; ces dimensions peuvent varier. On adosse aux *varappous* de la boue en talus pour arrêter les filtrations qui pourraient avoir lieu par des fissures ou des trous d'une parcelle à une autre. En labourant, on dispose la terre en pente pour faciliter l'écoulement des eaux depuis les parcelles hautes jusqu'aux basses.

Fumage. — Le premier jour, on fume avec des feuilles de porcher ou d'autres arbres. On les laisse se macérer et se décomposer pendant huit jours. Au quatrième labourage, on les remue et on les retourne;

cela fait, on donne le cinquième labour; on laisse séjourner 5 centimètres de hauteur d'eau pendant un jour et ensuite on sème. Le jour de l'ensemencement on commence par niveler le terrain boueux avec une planche de 2 mètres de long, 30 centimètres de large et 4 centimètres d'épaisseur, traînée au moyen d'une chaîne par deux hommes, s'il s'agit d'une petite étendue, et par deux bœufs en cas contraire; le conducteur est placé sur la planche et sert par son poids à l'opération, on passe la planche une seule fois : on sème aussitôt qu'il y a 3 centimètres d'eau mêlée de boue, un homme suffit pour niveler et semer.

On enseme avec force par aspersion à la volée, en donnant au bras un mouvement circulaire, les graines s'enfoncent dans la boue, l'eau reste dessus.

Le lendemain de l'ensemencement on lâche l'eau, ce qui dessèche superficiellement la terre. Le troisième jour, la germination commence. Le cinquième jour on fume légèrement, l'on arrose à la hauteur de 3 centimètres pendant quinze jours, puis de 5 centimètres jusqu'au trentième jour, et ensuite de 10 centimètres. Si la terre est féconde et bien amendée, une graine peut pousser plusieurs rejetons et par suite donner autant d'épis. Souvent on est forcé de détacher les rejetons les uns des autres pour les replanter ensuite.

Trente jours après l'ensemencement au plus tard, on fait le premier sarclage; il faut pour cela douze coolies par hectare. Après l'ensemencement on garde

l'eau pendant trente ou quarante jours, après lesquels on voit poindre la verdure. On prend dans le champ des plants aux points où il y en a trop et on les transplante ailleurs aux endroits où les graines ne sont pas levées. A cette époque, les plantes, dans un terrain bien arrosé et fertile, ont 40 centimètres de hauteur et 30 centimètres seulement dans les terres médiocres.

Dans le Tanjore et autres pays irrigués par le Cavery, on ne cultive les riz que par transplantation, et jamais par ensemencement excepté dans les terres hautes. Au moment de la transplantation les beaux sémis en pépinière ont de 40 à 50 centimètres de haut. On y met dans le commencement les eaux sur 3 à 10 centimètres de hauteur, on les augmente graduellement et jusqu'à 20 centimètres, hauteur que l'on maintient jusqu'à la maturité. Pendant la culture, on change l'eau assez souvent dans le but d'engraisser la terre du limon des crues qui, avec les souches pourries des précédentes cultures, remplace avantageusement les meilleurs fumiers. On n'y fait presque partout qu'une récolte par an. Les cultures sont magnifiques. On compte de un litre à un litre et demi de débit contenu par seconde et par hectare.

Sur le territoire de Pondichéry, à partir de la transplantation, on doit de règle et d'urgence, garder toujours 3 centimètres d'eau au moins. On entretient l'humidité pendant quatre mois et cinq jours après la transplantation.

Rien de beau comme une plaine verdoyante de riz bordée de topes (groupes) d'arbres de hautes futayes.

Moisson. — La dessication des épis et des tiges en annonce la maturité ; dès que les riz jaunissent, c'est à dire de quinze à vingt jours avant la récolte, on retire l'eau. Quand la terre est assez sèche, on coupe à la faucille par un temps sec et chaud, sans exposer les épis à l'égrainage ni à la germination par l'humidité.

On bat le riz le jour ou le lendemain de la coupe, suivant les circonstances, en les frappant contre l'aire par paquets de 20 centimètres d'épaisseur qu'on entoure et saisit à une extrémité avec un fort lien en paille ; puis on secoue les gerbées et on les donne à fouler aux bœufs. Ceux-ci, au nombre de sept réunis de front par une seule corde, foulent à la ronde les pailles. On recolle par hectare de 20 à 60 hectolitres.

Culture des terres en poussière. — Dès que les premières pluies ont assez mouillé la terre pour la rendre meuble et permettre de labourer en poussière, on lui donne de cinq à six labours à quinze jours d'intervalle ; on va quelquefois jusqu'à dix labours si la pluie favorise, ou si la terre exige des façons. On fume de un à quatre mois avant l'époque des semailles au moyen de dix à vingt charretées de fumier suivant que la terre est bonne ou médiocre, ou bien avec deux ou trois charretées de mare d'indigo.

Une fois que les labours dont il a été parlé ont rendu la terre meuble et humide mais non boueuse,

on sème 144 litres de riz chambas ou karres bien secs; puis on passe la charrue une seule fois, de manière à recouvrir les sillons sur la semence. Si la terre ensemencée est légère et sans liaison, on la fait fouler par des troupeaux de moutons ou des bœufs, de même qu'on passe le rouleau chez nous sur les terres.

La terre réduite en poussière par ces labours, reste légère ou légèrement humide pendant les trois premiers mois qui suivent l'ensemencement, sans jamais devenir boueuse.

Après sept jours la germination commence; il faut arroser le vingtième jour si la terre est sèche, et le trentième si elle est humide. Ensuite on donne les autres soins comme aux terres argileuses.

On obtient de 14 à 15 hectolitres et même exceptionnellement jusqu'à 30 hectolitres en chambas et de 10 à 48 hectolitres en karres (1).

On ne peut faire par an qu'une récolte de riz; mais si la terre est assez humide, on sème quinze jours avant la coupe du riz une sorte de menus grains dont on obtient une récolte à raison de 4 à 6 hectolitres par hectare.

Partout où il y a des moyens d'irrigation tels que les étangs, rivières, canaux de rivières, sources et autres, si les terres sont argileuses ou susceptibles

(1) Les chambas et les karres sont deux espèces de riz différentes.

d'être labourées en boue, on cultive ordinairement les riz en boue.

Dans les mêmes terres, on cultive aussi les bétels, les diverses variétés des bananiers et les cannes à sucre, en divisant la terre par des tranchées parallèles de 30 centimètres de profondeur et en les arrosant assez souvent. Les deux dernières cultures se font aussi dans les terres à menus grains.

Les terres à riz, privées de ressources d'eau suffisantes, et c'est la majeure partie, sont cultivées en poussière et arrosées par les pluies, et avec l'eau des puits au besoin; mais ce dernier moyen est souvent ruineux.

Menus grains. — Il y a une très grande variété de menus grains.

Voici de qu'elle manière on cultive l'espèce la plus commune, le kambou :

On donne cinq labours au moins et plus suivant la nature du terrain, Après le deuxième ou troisième labour on met sur la terre pendant quatre ou cinq nuits deux ou trois cents moutons que l'on y fait circuler, tantôt en troupeau, tantôt éparpillés. A défaut, on fume avec plus de dix charretées de fumier où avec deux charretées de marcs d'indigo; on laboure pour la quatrième fois. On donne ainsi jusqu'à l'ensemencement trois ou quatre labours, et, si le sol est friable, terreux et sableux on s'en tient là pour ne pas altérer le peu de consistance et d'humidité qu'il peut avoir.

Dès qu'une pluie vient à humecter le terrain déjà

fumé, on sème à la volée, on herse et laboure le champ une seule fois, en largeur, et c'est le dernier labourage; on le fait fouler en tous sens par deux ou trois cents moutons pour y enfoncer les grains et lui faire mieux conserver l'humidité. On nivelle les sillons en croisant au moyen d'une sorte de natte grossière en bois, faite en menues branches, de 2 mètres de côté et de 10 centimètres d'épaisseur; un bœuf le promène en divers sens jusqu'à ce que le terrain soit uni et que les graines soient bien recouvertes de terre.

Entre l'ensemencement et la coupe, il faut pour avoir une bonne récolte quatre pluies au moins et quatre sarclages. Dans les soixante jours, tout le champ monte en épis.

Moisson. — On coupe les épis avec une tige de 10 centimètres de longueur; on javelle sur-le-champ en petites poignées qu'on lie ensuite en gerbes de 10 centimètres, et qu'on entasse en paquets de 30 centimètres sur une aire de 10 mètres de côté. Immédiatement après, on fait fouler les gerbes pendant deux heures par sept bœufs attachés de front et l'on dégraine; puis, on déplace les gerbes et on les fait fouler de nouveau par les bœufs; on sépare la paille et on vanne le grain.

Un bon cultivateur, cultivant pour lui-même, peut, avec une charrue à lui, mettre en valeur deux hectares et demi de terre, un demi-hectare de rizière en boue, un hectare en poussière et un hectare de terre en menus grains. De cette manière il peut utiliser

toute l'année sa charrue et ses serviteurs à gage, en leur adjoignant au besoin des auxiliaires suivant les cultures et successivement pour les cultures différentes. La répartition des cultures dépend dans chaque territoire des moyens d'irrigation dont ont dispose. Ceux que possède le territoire de Pondichéry dont l'étendue est de 28,000 hectares environ, consistent en :

Trois étangs principaux ayant chacun de 15 à 25 kilomètres de pourtour.

Cinquante-six étangs secondaires de 1 à 15 kilomètres de pourtour.

Cinquante-cinq réservoirs annexés à ces étangs.

Deux cent deux sources.

Huit rivières ou ruisseaux torrentiels à l'époque des grandes pluies.

Neuf grands canaux dérivant les eaux de ces rivières et alimentant quelques étangs.

Trois cent quatre-vingt-un petits étangs particuliers à l'usage des hommes et des bestiaux.

Deux mille puits (en briques et en lianes) servant aussi au même usage.

Les étangs occupent 12, 8 p. % de la surface du territoire; le tiers des cultures est en riz, bétel et autres cultures qui se font par l'eau.

Les deux tiers des terres cultivées sont à menus grains. Si la récolte des menus grains vient à manquer, soit, ce qui arrive généralement, faute de pluie, soit par inondation, les campagnes sont privées de

leur principal aliment. Mais les riz font, avec les cultures industrielles, le fond de la richesse et du revenu réalisable, et leur abondance dépend complètement de l'aménagement des eaux. Cet aménagement est fort remarquable dans l'Inde; on peut dire que dans nul autre pays il n'a reçu un développement comparable.

Dans la partie septentrionale de l'Inde qui s'appuie aux Himmalayas, les cours d'eau ont leur source dans ce massif, le plus élevé et le plus étendu qu'il y ait au monde. Ils sont très nombreux et très considérables, lorsqu'ils atteignent les plaines immenses et basses qui commencent presque au pied de ces montagnes.

Ils augmentent peu ensuite malgré qu'ils se réunissent successivement en un même tronc, le Gange; les nombreux affluents Himmalayens qu'il reçoit sur sa gauche, tout le long de son cours, ne font guère que réparer ses pertes dues aux embranchements sans nombre et aux canaux, y compris celui du grand canal du Gange, qui s'en détachent surtout à droite et qui forment le seul aliment des irrigations de ce vaste pays; car, dans le nord de l'Inde, on n'avait pas songé à emmagasiner les eaux pour les irrigations.

C'est maintenant seulement que les ingénieurs anglais du Bengale commencent à y créer des étangs par imitation du système réalisé depuis des siècles dans le sud de l'Inde.

La hauteur des fleuves par rapport aux plaines

environnantes facilite beaucoup la création des systèmes d'irrigation. En général des dépôts dus aux débordements des rivières ont produit, à partir de leurs rives, des pentes transversales inverses de celles naturelles et primitives de la vallée. Ainsi la jonction des deltas contigus de la Kistnah et du Godavery a lieu à la rencontre des pentes transversales venues de la rive droite du dernier fleuve et de la rive gauche de la Kistnah suivant une ligne basse qui forme la décharge des grands débordements. Ces deux fleuves, ainsi que le Cavery, le Gange sur une partie de son cours et l'Indus sont, pour ainsi dire, encaissés entre deux bourrelets qui dominent leurs vallées. Le long de l'Indus, la largeur du bourrelet en surélévation de chaque côté est presque constamment de 1,600 mètres. Presque toutes les rivières de la présidence de Madras, ne sont guère que des lits de sable sec pendant la saison chaude, et on n'en peut alors tirer que peu d'eau pour l'irrigation. Pendant les moussons, elles sont plus ou moins pleines; et c'est alors seulement, ou du moins principalement, qu'une portion de leurs eaux est dérivée par le moyen de barrages et de canaux dans les pays environnants pour rafraîchir et fertiliser de leurs dépôts les rizières et les jardins.

Tous les étangs sont anciens et ont été créés par les natifs; les uns ont été simplement entretenus, les autres, restaurés ou modifiés par les ingénieurs anglais. Les places convenables pour former

des étangs sont pour la plupart déjà occupées et il y a peu de rivière ou même de torrents qu'on ait laissés atteindre la mer sans les forcer à céder une partie de leurs eaux à des canaux qui les conduisent à des réservoirs.

Dans la présidence de Madras, si l'on en excepte les deltas des grands fleuves, toute l'irrigation repose sur les étangs. Il y en a de deux sortes, les *réservoirs* et les étangs exclusivement de source qui sont beaucoup plus petits.

On forme les réservoirs quelquefois en fermant une gorge dans les montagnes, mais le plus souvent en barrant, par un système de digues, la partie d'une vallée ou d'un coteau supérieur à celle qu'on veut irriguer; ces digues retiennent l'eau fournie par les pluies périodiques, par les torrents des versants et par les canaux amenant l'eau des rivières. Les champs situés au dessous de l'étang sont arrosés au moyen de vannes de prise d'eau placées dans les digues. Les étangs à flanc de coteau sont étagés et se croisent en plan et en élévation, de manière à former un système complet d'irrigation qui recueille toutes les eaux et les emploie sur toute la surface intermédiaire.

Ces systèmes sont très communs surtout sur le territoire de Pondichéry, et ceux d'un relief analogue où les versants sont si étendus et les lignes de faite et de thalveg si rares, qu'on ne pourrait irriguer qu'une minime portion du pays, si on se bornait à barrer les vallées. Cette configuration est très fréquente dans

l'Inde méridionale qui présente d'immenses plaines granitiques d'un relief très peu accidenté.

Il y a dans la présidence de Madras plus de cinquante-trois mille étangs réservoirs, tous créés par les natifs, ayant ensemble une longueur totale de digues de plus de 48,000 kilomètres et de plus de trois cent mille travaux d'art ; donnant au trésor un revenu de plus de trente-sept millions et demi de francs et représentant en travaux existants un capital d'environ quatre cents millions, bien que beaucoup d'anciens étangs très beaux soient en ruines et hors d'usage faute de réparations et d'entretien. Quelques-uns des plus anciens étangs ont des proportions gigantesques. Celui de Ponairy, dans le district de Trichnapoly, avait une longueur de digues de plus de 48 kilomètres et une étendue de 150 à 200 kilomètres carrés ; celui de Veranum encore en fonctions a plus de 15 kilomètres de longueur de digues et 90 kilomètres carrés de superficie.

Dans les districts irrigués, toute la récolte est presque exclusivement de riz et dépend uniquement de l'eau dont on dispose. Tous les travaux hydrauliques que l'on exécute depuis trente ans produisent une augmentation énorme de revenu annuel. D'après les documents officiels les plus certains, cet accroissement varie entre un minimum de 77 et un maximum de 250 p. % de la dépense première des travaux. Aussi, depuis la construction du barrage du Coléron en 1840 le gouvernement a-t-il donné un grand développement

aux ouvrages du même genre destinés à utiliser la plus grande partie possible des eaux des rivières, surtout des principales. Le canal du Gange est le plus grand canal et le plus vaste système d'irrigation qu'il y ait au monde. Les deltas du Cavery, du Godavery et de la Kistnah sont couverts chacun d'un magnifique réseau de canaux d'irrigation, de navigation et de décharge. Mais l'activité des ingénieurs anglais trop peu nombreux, et les sommes allouées, ne peuvent suffire à pourvoir à toutes les réparations et améliorations partielles et à la restauration des anciens étangs aujourd'hui en fonctions ou hors d'usage. Ce sont cependant ces travaux qui, relativement, seraient les plus profitables.

III

DU MARIAGE ET DE LA FAMILLE

Des conventions relatives au mariage. — Hors le cas de renoncement au monde pour la vie contemplative, le mariage est de rigueur chez les Hindous. Chacun doit s'acquitter de la *dette des ancêtres* qui consiste à *engendrer un fils*.

Les femmes ne peuvent, dans aucun cas, faire profession de virginité. On marie avant l'âge de puberté toutes celles qui ne sont pas consacrées aux dieux et au plaisir.

Dans tous les dessins ou groupes de statues qui représentent les professions, les castes et même les dieux, on ne voit jamais un personnage qui ne soit accompagné de sa femme.

La polygamie, quoique tolérée, est fort rare et elle est condamnée par les lois et les usages. Quelques Indiens ont chez eux des concubines, mais le plus

souvent ils les tiennent en dehors de leurs maisons, ce qui est tout à fait permis et ne donne jamais lieu à aucun blâme.

Lorsqu'une femme est naturellement stérile, ou le devient sans avoir eu un fils, le mari peut, de son consentement et en lui conservant le rang de principale épouse, prendre une seconde femme pour *acquitter la dette des ancêtres*.

Un mariage ne peut être dissous que lorsqu'il a été contracté dans des cas emportant nullité d'après les usages du pays. Un Indien ne peut répudier sa femme légitime que pour cause d'adultère. Le contraire n'arrive que chez les gens les plus tarés des dernières classes.

Les Indiens se marient jeunes. Un Brahme doit le faire généralement à seize ans, et on lui donne alors pour femme un enfant de dix ans. C'est chez les Brahmes qu'on voit la plus grande disproportion entre les âges des époux; souvent un veuf de plus de soixante ans se remarie avec une enfant de cinq à six ans.

D'après l'usage ancien, les veuves ne se remarient point; cela tient peut-être aux idées de souillure ou plutôt à la crainte superstitieuse qu'elles ne portent malheur. Toutefois, il n'existe ni dans les lois ni dans la religion aucun empêchement absolu à ce qu'elles contractent de nouvelles unions. A Calcutta, les Hindous ont renoncé à ce préjugé et à plusieurs autres fort invétérés comme celui qui interdit l'usage des

chaussures en cuir. Les Brahmes eux-mêmes ont donné l'exemple en mariant leurs filles veuves. Il est probable qu'il en sera bientôt de même dans le sud de l'Inde. M. de Verninac, gouverneur de Pondichéry, a fait dans ce sens des efforts généreux qui ont été bien près d'aboutir.

Pour la conclusion d'un mariage entre jeunes gens, les deux principaux intéressés ne sont jamais consultés; il arrive même très souvent qu'ils ne se connaissent pas. L'affaire se règle entièrement entre les parents; ceux du garçon ne se préoccupent guère que de la caste de la jeune fille; ceux de la jeune fille ne font attention qu'à la fortune du prétendu et au caractère de sa mère qui, après le mariage, a autorité sur la jeune épouse.

Les missionnaires, en vertu du principe que le sacrement du mariage est tout entier dans le consentement des deux époux, s'efforcent d'habituer les Indiens convertis à consulter la volonté de leurs filles.

Les conventions relatives aux mariages se règlent de quatre manières différentes, suivant la caste à laquelle les parents de la jeune fille appartiennent et suivant qu'ils sont plus ou moins honorables ou fortunés.

Les lois de Manou indiquent huit modes dont quelques-uns étaient obligatoires suivant la caste. Ainsi, les Kchatrias devaient, ou enlever la jeune fille de vive force (mode des géants), ou bien se marier sui-

vant le mode des *Musiciens célestes*, où les deux époux se choisissent mutuellement, leur union ayant pour but les plaisirs de l'amour (1).

Dans la classe riche, le père de la mariée fait tous les frais de la cérémonie, du trousseau de sa fille et des cadeaux de noces. D'autres fois, les dépenses sont partagées entre les deux familles.

Les deux modes précédents sont les seuls admis dans les bonnes castes; Manou défend formellement à tous les gens honorables, même aux Sudras, de rien accepter pour eux-mêmes de celui qui prend leur fille en mariage. Ils ne peuvent recevoir que des cadeaux pour la fille.

Dans la classe peu fortunée, les parents du marié ont à faire toutes les dépenses du mariage et du trousseau, et de plus, ils doivent payer, comme prix de la fille, à ses parents, une somme d'argent déterminée par les usages de la caste; car, dans les idées du bas peuple, prendre une femme en mariage ou l'acheter, c'est tout un.

Les gens qui n'ont absolument rien, remettent leur fille sans condition aux parents du garçon qui règle toutes choses comme ils l'entendent, en donnant seulement ce qu'ils veulent pour prix de la fille.

Condition des femmes mariées. — Pendant les premières années, ou jusqu'à ce qu'elle ait des enfants,

(1) Le dernier de ces modes est celui des *Vampires*; il consiste à s'unir à une femme qu'on a préalablement endormie au moyen d'une potion léthargique.

la mariée afin de s'habituer peu à peu à sa nouvelle vie, habite alternativement chez son père et chez son mari. Mais il est rare que la bonne intelligence dure longtemps; le plus souvent la jeune femme, tyrannisée par la belle-mère, se réfugie chez ses parents jusqu'à ce que devenue mère de famille elle se résigne et subisse le joug. La femme occupe une bien meilleure place chez les Hindous que chez les Musulmans, dans la famille où elle est beaucoup plus utile, plus libre et plus respectable. Toutefois, comme elle n'a aucune éducation et comme sa valeur morale est très faible, on n'a guère pour elle d'autres sentiments que ceux qu'on pourrait avoir en France pour une bonne domestique, et elle n'est guère à un niveau plus élevé. On peut se faire une idée assez exacte de la manière dont les femmes sont traitées et considérées dans les bonnes castes par les prescriptions suivantes de Manou qui servent de règles de conduite à tous les gens *honorables* :

« Jour et nuit les femmes doivent être tenues
« dans la dépendance par leurs protecteurs; une
« femme est sous la garde de son père pendant son
« enfance, de son mari pendant sa jeunesse, de ses
« enfants pendant sa vieillesse; elle ne doit jamais
« se conduire à sa fantaisie.

« On doit surtout s'attacher à garantir les femmes
« des mauvais penchants, même les plus faibles; si
« les femmes n'étaient pas surveillées, elles feraient
« le malheur des deux familles. Manou a donné en

« partage aux femmes, l'amour de leur lit, de leur
 « siège et de la parure, la concupiscence, la colère
 « et la perversité.

« Aucun sacrement n'est pour les femmes accom-
 « pagné de prières.

« Renfermées sous la garde d'hommes fidèles et
 « dévoués, les femmes ne sont pas en sûreté; celles
 « là seulement sont bien en sûreté qui se gardent
 « elles-mêmes de leur propre volonté.

« On ne parvient point à tenir les femmes dans
 « le devoir par des moyens violents; mais un mari
 « y réussit en assignant pour fonctions à sa femme
 « la recette des revenus et la dépense, la purification
 « des objets et du corps, l'accomplissement de son
 « devoir, la préparation de la nourriture et l'entre-
 « tien des ustensiles de ménage. Mettre au jour des
 « enfants, les élever lorsqu'ils sont venus au monde,
 « s'occuper chaque jour des soins domestiques, tels
 « sont les devoirs des femmes.

« Celle qui ne trahit point son mari et dont les
 « pensées, les paroles et le corps sont purs parvient
 « après la mort au même séjour que son époux.
 « Qu'une fidélité *mutuelle* se maintienne jusqu'à la
 « mort, tel est le principal devoir de la femme et du
 « mari.

« Les femmes mariées doivent être comblées
 « d'égards et de présents par leurs pères, leurs
 « frères, leurs maris et les frères de leurs maris,
 « lorsque ceux-ci désirent une grande postérité.

« Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites, mais lorsqu'on ne les honore pas, tout les actes pieux sont sans fruits.

« Toute famille où les femmes vivent dans l'affliction ne tarde pas à s'éteindre; mais lorsqu'elles ne sont pas malheureuses, la famille s'augmente et prospère en toutes circonstances.

« Lorsqu'une femme brille par sa parure, toute sa famille respand également; mais si elle ne brille pas, la famille ne jouit d'aucun éclat. Les femmes qui s'unissent à leurs époux dans le désir d'avoir des enfants et qui sont dignes de respect sont véritablement les déesses de la fortune.

« Dans toute famille où le mari se plaît avec sa femme et la femme avec son mari, le bonheur est assuré pour toujours.

« Celui-là seul est un homme parfait qui se compose de trois personnes réunies, savoir : sa femme, lui-même et son fils; car les Brahmes l'ont déclaré, un mari ne fait qu'un avec sa femme. La femme acquiert elle-même les qualités de son mari quelles qu'elles soient.

« Une femme stérile doit être remplacée la huitième année; celle qui ne met au monde que des filles, la onzième; celle qui parle avec aigreur, sur-le-champ. »

Cette dernière loi rend les dames indiennes très respectueuses avec leurs maris; elles ne les appellent que mon maître, mon seigneur, et quelquefois même

mon dieu, tandis que ceux-ci ne leur parlent jamais que d'un ton de supériorité ; si un mari en prenait un autre avec sa femme, surtout en public, celle-ci s'en offenserait comme d'une inconvenance.

Une femme indienne prépare et sert le repas à son mari, mais elle ne mange jamais qu'après lui. Elle n'accompagne jamais son mari à la promenade ; en voyage, elle marche toujours derrière lui à une certaine distance sans pouvoir lui adresser la parole. Elle doit regarder son mari comme son dieu ; c'est la conséquence du principe reçu chez les Indiens, qu'ils doivent adorer tout ce qui est utile ou nuisible, car rien n'est plus utile à une femme indienne que son mari, puisque sa mort est pour elle le plus grand des malheurs.

Des veuves. — Aussitôt qu'un Indien vient d'expirer, l'usage exige que sa veuve aille se parer magnifiquement, qu'elle accoure se précipiter sur son corps et qu'elle le tienne étroitement embrassé en jetant de grands cris jusqu'à ce qu'on l'en arrache. Puis elle se roule par terre, s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine, lui adresse d'éloquents reproches pour l'avoir quittée, lui rappelant tous les soins domestiques dont elle l'a entouré et tous les motifs qu'il avait pour rester en ce monde ; enfin elle accable les dieux d'imprécations. Mieux elle joue cette tragédie et plus on l'admire ; une douleur muette serait considérée comme une preuve de stupidité.

Quelques jours après, on lui coupe le tahly et on

lui rase la tête en présence de toutes ses amies rassemblées pour la consoler. Elle doit ensuite, jusqu'à sa mort, faire un deuil qui consiste à se faire raser la tête une fois par mois, à ne point faire usage du bétel, à ne point porter de bijoux, à ne se vêtir que de toiles blanches, à ne tracer sur son front aucun des signes utiles, à ne jamais assister aux fêtes de famille où sa présence porterait malheur.

Dans les provinces du nord-ouest de l'Inde, les veuves se brûlent encore sur le bûcher de leurs maris; les princes musulmans le leur interdisaient complètement; les magistrats anglais se contentent de les en dissuader.

Dans son ouvrage, publié en 1863, le missionnaire protestant Words évaluait à 5,000 le nombre annuel de ces sortes de sacrifices appelés *suttis*. Si ce chiffre est exact, et il convient de s'en défier, les *suttis* suivraient une progression rapidement croissante; car, d'après l'abbé Dubois, il n'y en avait eu que 700 en moyenne par an, de 1812 à 1820.

Des successions et de l'adoption.— D'après Manou :

« Tout homme qui ne laisse pas un fils légitime ou
« adoptif pour présider à ses funérailles va infailli-
« blement en enfer; par un fils, un homme gagne les
« mondes célestes.

« Lorsqu'on n'a pas d'enfants, la progéniture que
« l'on désire peut être obtenue par l'union de l'épouse
« convenablement autorisée avec un frère ou un autre
« parent; celui-ci doit s'approcher de la femme la

« nuit, en gardant le silence; et l'objet de sa commis-
 « sion une fois obtenu, il doit lui devenir complète-
 « ment étranger. Celui qui n'a point d'enfant mâle
 « peut charger sa fille de lui donner un fils, en di-
 « sant : Que le fils de ma fille devienne le mien et
 « accomplisse en mon honneur la cérémonie fu-
 « nèbre. »

Un mari qui n'a point d'enfant mâle doit prendre une seconde femme ou adopter un fils; c'est ordinairement ce dernier parti qu'il préfère, surtout dans les bonnes castes. Il choisit toujours l'enfant dans sa caste et autant que possible dans sa propre famille. L'adoption est toujours accompagnée de grandes cérémonies qui sont obligatoires. L'enfant adopté renonce entièrement à sa famille naturelle et y perd tous ses droits; par contre, il a dans sa nouvelle famille tous les droits et toutes les obligations qu'aurait un fils légitime.

Voici les principales lois de Manou sur les successions : « Après la mort du père et de la mère, les
 « frères se partagent également entre eux les biens de
 « leurs parents, lorsque le frère aîné *renonce à son*
 « *droit.*

« Mais l'aîné, lorsqu'il *est éminemment vertueux,*
 « peut prendre possession du patrimoine en totalité
 « et les autres doivent vivre sous sa tutelle, comme
 « ils vivaient sous celle de leur père et se conduire
 « envers lui comme des fils; il doit, de son côté,
 « avoir pour eux l'affection d'un père.

« La séparation des frères est aussi vertueuse ;
« dans ce cas , que le frère aîné prélève le meilleur
« de tous les biens réunis , s'il l'emporte sur ses frères
« en bonnes qualités. Mais parmi des frères égale-
« ment habiles à remplir leurs devoirs , on doit sim-
« plement donner quelque peu de chose à l'aîné
« comme une marque de ce respect.

« Les frères doivent donner chacun le quart de
« leur part à leurs sœurs par la même mère et non
« mariées , afin qu'elles puissent se marier. »

Comme il est fort difficile de déterminer si le fils aîné est *éminemment vertueux* et s'il possède plus de qualités que ses frères , le partage par parties égales de tout le bien entre les frères , est le seul admis en pratique. Le père n'a même pas le droit d'avantager l'un de ses enfants. Les frères restent très souvent , d'un consentement mutuel , dans l'indivision , sous la tutelle du frère aîné.

Les sœurs n'ont rien à prétendre dans l'héritage ; seulement , s'il y a lieu , les frères font les frais de leur mariage , comme le père les aurait faits , s'il avait vécu.

Des sentiments de famille. — Les qualités du cœur sont peu développées chez les Indiens. Ils ne s'inquiètent jamais du nombre ni de l'avenir de leurs enfants. Ils semblent même compter sur la mortalité très grande parmi eux pour leur en prendre une partie ; leurs regrets , quand ils les perdent , ne sont jamais de longue durée , surtout dans la classe pauvre ; cette

classe abandonne même assez facilement ses enfants à ceux qui veulent s'en charger, et les parents s'en séparent sans peine quand ils trouvent occasion de les placer, même fort loin loin d'eux.

Dans les hautes castes, notamment dans celle des Brahmes, les parents ont pour leurs enfants une tendresse irréfléchie et aveugle qui, jointe au manque de caractère et de fermeté, les empêche de les élever convenablement.

Aussi, la piété filiale est la moindre des vertus des Indiens ; dès le bas âge, ils injurient leur mère, et lorsqu'ils sont devenus grands, ils ne respectent pas leur père ; il arrive souvent qu'ils s'établissent maîtres absolus dans la maison. Ils ne se croient obligés à rien envers eux, si ce n'est à prendre bien soin d'eux dans leur vieillesse. Encore ce sentiment n'existe-t-il que dans les bonnes castes. La basse classe est à cet égard d'une indifférence révoltante.

Un Indien, au service d'un riche habitant de Chandernagor, ayant reçu de son maître l'ordre d'exposer non loin du Gange une charogne pour attirer les chacals que celui-ci se proposait de chasser dans la nuit, offrit pour cet usage son père à l'agonie.

Décence extérieure. — Entre les deux sexes, la décence extérieure est observée au point que l'idée ne vient à personne d'y manquer. Quand on chemine en troupe, les hommes marchent en avant des femmes et les attendent pour leur tendre la main par

derrière au passage des gués, celles-ci se troussent jusqu'au dessus des hanches et jamais, dans cette occasion, aucun de leurs compagnons de route ne se retourne pour regarder en arrière.

Toute provocation d'un sexe à l'autre et même toute galanterie sont absolument inconnues; une femme se croirait insultée par un homme qui lui témoignerait des attentions particulières. Les Indiens ne comprennent point entre les deux sexes ce que nous appelons une liaison honnête, ni d'autres rapports que ceux qui ont pour objets les plaisirs charnels. Les mœurs sont en effet très dérégées. Un grand nombre de veuves, dans la force de l'âge, sont obligées de recourir à l'avortement pour cacher les conséquences de leur inconduite qui serait punie par l'exclusion de la caste. Toutes connaissent les drogues propres à se le procurer. Quand ces potions n'ont pas produit leur effet, quelques-unes pour faire périr leur fruit, ont recours à des moyens mécaniques qui souvent mettent leurs jours en danger. Je tiens le fait de médecins européens qui, dans des cas pareils, ont été appelés par des femmes natives. Quand aucun de ces moyens n'a réussi, elles prétextent un voyage, un pèlerinage, pour aller cacher leurs couches.

De la vertu des femmes. — Les Indiens se contentent rarement de leurs femmes; la plupart entretiennent des concubines hors de leur maison, et en outre, il existe dans l'intérieur des familles beaucoup

de désordres qui sont favorisés par la coutume qu'ont tous les frères de vivre ensemble dans l'indivision de biens. Les femmes indiennes, habituées à se considérer comme faites uniquement pour les plaisirs des hommes, n'ont aucune force de résistance et ne sont préservées que par le manque d'occasions. Ce n'est point, du reste, le tempérament, ni l'imagination qui les entraînent, car elles manquent généralement de l'un et de l'autre; mais elles ne savent rien refuser aux sollicitations dont elles sont l'objet. L'abbé Dubois, se fondant sur la froideur de leur complexion et sur la retenue exemplaire de leurs manières, rend hommage à la chasteté de la plupart d'entre elles; le missionnaire anglais Ward, au contraire, prétend que sur un million de femmes indiennes, on n'en trouve pas une qui soit fidèle à son mari. La vérité est, je crois, entre ces deux opinions; l'abbé Dubois a étudié mieux et plus longtemps les Indiens; mais il est probable que ses observations ont porté surtout sur les populations chrétiennes des campagnes. D'ailleurs, ses assertions s'appliquent exclusivement à la partie méridionale de la péninsule, à partir de la Kistnah, tandis que le missionnaire anglais a écrit sur le Bengale et les provinces du nord-ouest.

Il est un point sur lequel tout le monde paraît d'accord, c'est que la femme indienne n'est vertueuse que par l'effet de l'isolement, et jamais par le sentiment de sa dignité. Aussi est-ce à relever chez elle ce sentiment que travaillent les amis des Indiens. Les

missionnaires catholiques et protestants, bien secondés en cela par leurs gouvernements, établissent autant qu'ils peuvent d'écoles de filles, où chrétiens et païens peuvent indistinctement envoyer leurs enfants.

C'est aux filles de caste surtout que l'on s'efforce de procurer le bienfait de l'éducation. Outre que leur aïeule leur permet plus qu'aux femmes du peuple d'en tirer parti, la supériorité qu'elles acquièrent par l'instruction augmente beaucoup leur autorité dans la famille et leur ascendant sur leurs maris, ascendant qui est marqué dans les hautes castes et surtout dans celle des Vellajas.

Dans l'Inde, les femmes ne sont jamais voilées; il est même probable qu'autrefois les deux sexes allaient nus jusqu'à la ceinture dans tout le sud de la presqu'île. Cet usage subsiste encore sur la côte du Malabar et dans les pays circonvoisins.

Les femmes hindoues sortent librement pour leurs dévotions, leurs affaires et les besoins de la maison, comme pour quérir l'eau aux fontaines, etc. Quoique toute intimité avec des hommes leur soit interdite, elles peuvent, sans se compromettre, converser à la maison avec ceux qui y viennent comme connaissances.

Habillements et parures. — Elles s'habillent avec une simple toile d'une seule pièce, faite exprès pour leur usage, de 6 à 7 mètres de long sur 0^m,70 environ de large, dont la bordure est d'une couleur différente de celle de la toile. Cette toile partant, par un bout,

du bas de la taille passe au milieu du dos, de là sur une épaule et puis sur les seins qu'elle recouvre. Elle fait ensuite à la ceinture deux ou trois tours dans lesquels s'engage le bout dont il a été parlé ; le reste de la pièce est drapé de manière à former une espèce de jupe étroite qui pend jusqu'aux pieds par devant ; le second bout de la toile vient se rattacher à la ceinture en passant entre les jambes qu'elle laisse à découvert quelquefois jusqu'au dessus du jarret. Cette toile est facile à laver et cela est indispensable, car les dames indiennes, surtout les brahmines, doivent changer de toile et se baigner plusieurs fois par jour.

Quelquefois, elles portent sur leur toile un corsage qui leur couvre les épaules, le sein et les bras jusqu'au coude ; cette mode a été introduite par les musulmans.

Les Indiennes recherchées dans leur toilette se jaunissent avec du safran toutes les parties visibles du corps et se noircissent le bord des paupières avec de l'antimoine.

Dans le sud elles ont toutes de belles dents, de beaux yeux et de beaux cheveux très noirs et très lisses. Elles ont soin de les oindre fréquemment d'huile et les roulent par derrière en un chignon fixé à côté de l'oreille droite. Elles les ornent de fleurs jaunes et, quand elles le peuvent, de bijoux d'or placés au sommet de la tête ou à l'extrémité du chignon.

Elles ont des bracelets en or, en argent ou en cuivre suivant leur fortune. Celles qui sont riches sont couvertes de bijoux.

Les parures d'argent se portent aux jambes et aux pieds, quelquefois aux bras. Chaque doigt du pied a son anneau particulier.

Enfin, elles portent au nez, de la même manière dont nous portons des boucles d'oreilles, des anneaux en or très minces de près d'un décimètre de diamètre.

Leurs bijoux étant leur seule parure, elles les gardent même pendant qu'elles vaquent aux soins domestiques dont aucune Indienne, pas même les brahmines, ne sont dispensées.

Elles portent au front le pottou, petit cercle d'un à deux centimètres de diamètre, rouge, noir ou jaune, dans lequel entre de la poudre de sandal, ou bien une raie rouge, horizontale ou verticale.

Douceur des Indiens envers les femmes. — Les Indiens ont, en général, une très pauvre opinion de la capacité et du caractère des femmes; lorsqu'un homme a agi inconsidérément, on dit qu'il a de l'esprit comme une femme. Elles sont élevées dans un tel sentiment de leur infériorité intellectuelle et morale, qu'elles s'excusent de toutes les fautes en disant : Après tout, je suis une femme.

Toutefois, elles sont traitées en général avec beaucoup de douceur par les hommes. « Ne touchez pas une femme, même avec une fleur, » est un adage indien.

Les travaux dont les femmes sont chargées ne sont jamais au dessus de leurs forces, ni bien fatigants; les soins domestiques remplis, leur seule occupation dans la maison est de filer. Tous les autres ouvrages sédentaires qui, en France, sont confiés aux femmes, sont exécutés dans l'Inde par des hommes. Les femmes de la basse classe, il est vrai, travaillent comme aides avec les maçons, les terrassiers et les cultivateurs; mais elles sont toujours très ménagées, ne portent jamais de lourds fardeaux et n'ont que des tâches faciles; ces occupations contribuent plutôt qu'elles ne nuisent à leur santé et, sous ce rapport, elles sont beaucoup plus favorisées que les femmes de la même classe en Europe.

Sensualité des Indiens. — Au yeux des Indiens, les plaisirs charnels n'ont par eux-mêmes rien d'immoral, et tout les porte à la lascivité; la nudité absolue dans laquelle on les laisse jusqu'à l'âge de huit ans, les termes et jurons orduriers familiers aux personnes de tout rang; les vers érotiques qu'on leur apprend et qui souvent même font partie de l'enseignement religieux, le sens allégorique des pratiques usuelles, les obscénités qui couvrent leurs maisons, leurs pagodes et leurs chars sacrés; tout chez eux concourt à un développement rapide des passions. Il paraît certain, à celui qui examine cet ensemble de circonstances, que leurs législateurs, mus par le désir de favoriser l'accroissement de la population, se sont attachés à exciter leurs sens, comme s'ils crai-

gnaient que la faiblesse de leur tempérament lymphatique et l'épuisement d'un climat accablant ne paralysassent l'instinct de la reproduction. Tout ce qu'on voit de leur culte porte à leur attribuer une philosophie religieuse, pareille à la philosophie du poète Lucrèce (*Venus omnium parens*).

Il faut admettre, en outre, que les Indiens, généralement dépourvus du sentiment du beau et toujours portés aux exagérations et aux extrêmes, n'ont pas su trouver d'autres ornements pour leurs temples et leurs chars, ni d'autres objets qui fissent sur la vue une impression aussi agréable que des représentations obscènes.

L'image des plaisirs les plus grossiers était la seule peinture, la seule sculpture possible pour un peuple qui ne pouvait atteindre aux délicatesses de la grâce, de l'expression tendre et voluptueuse, du sentiment, enfin de tout ce qui en Europe est le cortège de la passion. Pour la nature grossière et incomplète de la plupart des Indiens, la volupté se confond avec l'obscénité.

J'ai vu des enfants de dix ans groupés autour d'un char sacré couvert des obscénités les plus ignobles qu'ils s'amusaient à expliquer et à commenter.

Il n'existe d'ailleurs aucun dérivatif à la sensualité ; ni les études, ni les arts, ni les exercices du corps, ni la préparation à une carrière, ni cette foule de goûts et de plaisirs honnêtes qui occupent chez nous constamment l'esprit, le cœur ou les sens. Ce climat

accablant qui pèse comme un plomb sur le cerveau, empêche toute expansion de l'homme au dehors et le relègue dans l'unique pensée des plaisirs grossiers. La jeunesse créole et européenne qui habite l'Inde ne peut elle-même se soustraire complètement à cette fatalité du climat.

Les Indiens ont des livres fort en honneur chez eux et surtout parmi les Brahmes, tels que le *Livre des sciences d'amour*, etc., où l'art des jouissances charnelles est enseigné par principes et qui dépassent en raffinement et détails obscènes, tout ce que nous pouvons imaginer. Auprès d'eux, l'Arétin est un ignorant.

Ils indiquent les moyens divers de varier, prolonger et faire renaître les plaisirs, moyens souvent dangereux, et dont l'emploi a des conséquences que nos médecins sont quelquefois appelés à combattre. Ils donnent aussi la composition de breuvages excitants et de philtres amoureux. Les courtisanes du pays mêlent aux aliments de leurs amants, à leur insu, ces préparations dans la composition desquelles entrent des ingrédients fort sales, qu'elles considèrent comme très efficaces pour enchaîner leur amour. Les femmes indiennes font usage aussi de composés astringent dans lesquels entrent des métaux et qui ont la propriété de resserrer les organes auxquels on les applique. Beaucoup de femmes indiennes ont recours à ces moyens qui leur paraissent précieux dans un pays où la chaleur relâche tout, et se refont ainsi un

corps de vierge dans un âge déjà mûr. Un jeune chirurgien de la marine avait commencé à Pondichéry l'étude de ces préparations qu'il pensait pouvoir devenir aussi en Europe d'un emploi fort étendu.

Les vices contre nature, très communs chez les musulmans de l'Inde, sont rares parmi les natifs attachés à la religion brahmanique.

IV

QUALITÉS ET USAGES DES INDIENS

Caractères physiques. — Les Hindous appartiennent, comme on le sait, à la race caucasique. Au physique, la plus grande différence qu'il y ait entre eux et les Européens se trouve dans la composition du sang et le tempérament. Les Hindous sont très lymphatiques et leur sang renferme plus d'eau et une proportion plus faible de globules, du fer et de la fibrine. Ils ont aussi sous l'épiderme cette huile que M. Flourens a reconnu être la cause de la couleur des races noires. Toutes ces qualités particulières sont appropriées au climat et permettent aux Hindous de le supporter comme nous supportons le nôtre. Ils ont tous les cheveux noirs et lisses, les yeux noirs ou gris et le front petit; en général, ils sont très maigres et n'ont point de ventre ni de mollets.

Suivant leurs castes, leurs occupations, la latitude et surtout l'altitude, la couleur de leur teint varie entre celle des Cafres et des Espagnols. Les femmes du Cachemire sont presque blanches. Un Brahme, s'il était habillé en Européen, pourrait être pris pour un Portugais.

Ils sont en général d'une complexion faible et bien inférieurs aux Européens sous le rapport de la force musculaire. Pour les travaux de force, un ouvrier indien ne vaut pas plus du tiers d'un ouvrier européen; pour les ouvrages d'adresse, il vaut bien les deux tiers; c'est la proportion que j'ai trouvée pour les maçons. Très faibles des bras, ils portent tous les fardeaux sur la tête ou les épaules. C'est de cette manière qu'ils se servent des brouettes, quand on exige qu'ils les emploient. Toutefois, on a obtenu d'eux dans ces derniers temps qu'ils en fissent usage, en introduisant dans les manches de brouettes, des courroies qui passent sur leurs épaules et qui soulagent les bras.

En raison de leur faiblesse native et de l'insuffisance de leur alimentation, ils sont exposés à une foule de maladies. Le choléra est endémique dans l'Inde; l'éléphantiasis, la lèpre, la gale et d'autres maladies de peau y sont fréquentes. La durée moyenne de la vie est faible. La médecine indienne n'est qu'ignorance, charlatanisme et superstition. Mais les Anglais ont un corps de médecins distingués qui ont bien étudié les maladies de l'Inde et qui publient constam-

ment leurs observations; ils ont formé aussi de bons médecins parmi les natifs et les gens de sang mêlé.

Les animaux participent eux-mêmes de cette débilitation due au climat; la viande de boucherie est fort peu succulente, le gibier d'eau est le seul qui ait de la saveur; toutefois, ces caractères changent à mesure qu'on s'élève vers les montagnes ou qu'on remonte vers le nord.

Qualités morales. — La faiblesse de l'esprit et surtout du caractère, est en rapport avec celle du corps. Depuis bien longtemps on ne peut citer parmi les natifs un homme d'un génie transcendant. Cependant, l'Indien est intelligent; il comprend, il imite, il reproduit tout; mais il n'invente pas; il a l'esprit de calcul, l'esprit philosophique même, mais nullement le sentiment du beau. Dans les arts, il ne se plaît qu'aux exagérations; le goût contenu et châtié est incompatible avec sa nature. Bien qu'on ait formé de bonnes musiques de cipayes, on n'a pu inspirer aux autres Indiens l'amour de la bonne musique; ils n'ont aucun talent pour la peinture et leur littérature *actuelle* est sans mérite.

L'inertie de l'esprit s'accuse dans les Hindous par un trait frappant : l'absence complète de curiosité et d'investigation, non seulement à l'endroit des nouveautés étrangères, mais encore sur les objets essentiels de leurs croyances et de leurs pratiques. Quand on demande à un homme du peuple la raison de l'un de ses actes, il répond invariablement : « C'est la cou-

tume. » Tel est le *parce que*, l'*ultima ratio* de toute chose, et un Indien ne comprendrait jamais qu'on lui adressât cette question : « Pourquoi est-ce la coutume ? » Cette immobilité des idées et de l'esprit a peut-être sa source dans l'uniformité du milieu physique et moral où vivent les Indiens, égalité des jours et des nuits, ciel presque toujours d'une sérénité d'airain et d'une chaleur accablante, variation presque nulle entre les saisons, etc., et au moral un cercle restreint de passions et de rapports sociaux où l'habitude est tout et où l'impulsion individuelle n'est rien.

Dans beaucoup d'occasions, des Indiens et surtout des Brahmes ont fait preuve d'un très grand courage passif. On en a vus souffrir d'atroces tortures pendant de longues années plutôt que de découvrir leurs trésors aux princes musulmans qui voulaient s'en emparer. Mais ils sont dépourvus, en général, d'énergie et surtout d'initiative. Ils sont capables d'une assez grande bravoure lorsqu'ils sont conduits et entraînés, mais non lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. On en a eu mille preuves dans la révolte de 1856, où aucun de leurs chefs n'a montré le moindre talent militaire.

Ils ont peu de caractère, d'esprit de conduite et de prévoyance ; mais ce qui leur manque surtout, c'est la chaleur de l'âme et le sens moral.

Le sentiment de la solidarité dans la nation ou dans l'humanité, si vif chez nous, est étouffé complètement

en eux par l'intérêt personnel et l'esprit de caste. Ils ont peu de reconnaissance et encore moins de dévouement.

Politesse. — Dans toutes les classes, la politesse est considérée comme une des premières vertus et fait avec la propriété presque tout le fonds de l'éducation et de la morale. En y manquant, ils croiraient se manquer à eux-mêmes et s'abaisser à leurs propres yeux. Ils attachent le plus grand amour-propre à être bien jugés sous ce rapport. Leur politesse, remplie de longueurs comme celle de tous les Asiatiques, procède bien plus d'un sentiment personnel de vanité, que d'un respect sincère et dévoué pour la personne à laquelle elle s'adresse. Méritoire ou non, cette qualité n'en est pas moins, à égalité de classes et de conditions, beaucoup plus grande chez eux que chez nous.

On reconnaît facilement un Brahme, à son air libre et aisé, à son maintien plus dégagé, à son ton et à ses manières où perce sans affectation le sentiment de sa supériorité.

Il n'est point d'usage de se serrer la main, ni de se donner l'accolade, ni de s'embrasser; lorsqu'on revoit un ami après une longue absence, on le serre dans les bras et on lui prend le menton.

Les femmes saluent les hommes respectueusement et sans rien dire; les enfants saluent leurs pères de la même manière, et se tiennent debout devant eux les bras croisés sur la poitrine. Dans certaines contrées

du sud, les hommes et les femmes se présentent nus jusqu'à la ceinture devant les personnes à qui elles témoignent du respect.

Les femmes doivent aussi, en signe de respect, tourner le dos aux hommes ou du moins détourner le visage ou se le cacher avec leurs toiles. On ne doit point faire de compliments à une personne sur sa santé, ses succès ou ses richesses; ils seraient reçus comme une marque d'envie.

Un Indien en visite, ne se retire jamais que congédié. C'est celui qui reçoit la visite qui doit donner le signal du départ. Lorsqu'un Indien se présente pour la première fois devant un supérieur, il doit lui faire un don, le plus souvent insignifiant, comme un citron, des bananes, etc.

Il est de bonne éducation de se moucher avec les doigts et de roter pendant les repas. On doit faire un compliment à une personne qui éternue, parce que l'éternuement est un signe que l'on pense aux personnes présentes.

Les Brahmes se réunissent en très grand nombre, quelquefois par milliers, dans des festins nommés Samarodahuas qui leur sont donnés par des grands ou des riches à l'occasion de quelque cérémonie religieuse, comme la dédicace d'une pagode, la consécration d'une idole, etc. Tout s'y passe avec la plus grande décence, mais l'amphytrion n'y prend point part s'il n'est Brahme lui-même. On le paie en louanges et en flagorneries.

Les Vichpoutistes et les Sivanistes ont, comme les Brahmes, des repas publics qui leur sont offerts par les plus riches de la secte et où ils se rendent en foule. Mais, en raison de la grossièreté des convives, ces réunions sont fort tumultueuses et parfois remplies de querelles. Il en est de même des repas privés que se donnent entre eux les Sudras ; c'est leur coutume de profiter de ces occasions pour vider leurs différends en s'injuriant et en se battant.

Il est d'usage, parmi les Sudras, de se plaindre toujours de la manière dont on est traité, quelque excellent que soit le repas. Le maître de la maison doit accepter gaîment et avec patience les plaisanteries et les reproches dont la cuisine est l'objet.

On ne sert jamais de liqueurs enivrantes, mais seulement du bétel à la fin du repas.

Les repas que se donnent les Pariahs sont toujours des orgies où ils s'enivrent d'abord et se battent ensuite. Il est rare qu'il n'y ait pas effusion de sang.

Le langage du peuple est constamment ordurier jusqu'à un point qui dépasse l'imagination ; les invectives, de quelques personnes qu'elles viennent, sont toujours sales et ignobles.

Faire tomber le turban, d'un coup sur la tête, est un affront sanglant ; frapper quelqu'un avec une pantoufle est le plus grand des outrages.

Quoique d'un naturel très doux, et quoique ils se montrent humbles et rampants envers les supérieurs qui les ont punis, même par la perte de leurs emplois,

les Hindous conservent un ressentiment caché qu'ils s'efforcent de satisfaire par la dénonciation et souvent par le mensonge. La plupart des fautes que commettent les Indiens en place ne sont révélées à leurs chefs que par les dénonciations de leurs ennemis ; car, ne connaissant pas suffisamment la langue du pays et vivant complètement isolés de la population, nous ignorons souvent pendant très longtemps des choses qui sont presque publiques pour les Indiens qui nous entourent.

Le crime le plus ordinaire chez les Indiens est l'empoisonnement. Le suicide est assez fréquent parmi les femmes que leurs chagrins domestiques poussent souvent au désespoir.

Duplicité des Indiens.—Le trait le plus marquant du caractère des Indiens et surtout des Brahmes, est la duplicité et la dissimulation. Ces défauts sont chez eux la conséquence à la fois d'un caractère naturellement très faible, d'une éducation et d'une religion dont la morale est presque complètement absente et de l'oppression sous laquelle ils ont été courbés depuis la conquête des musulmans. Ils disparaîtraient en grande partie de chez les Indiens, s'ils étaient convertis au christianisme. Les chrétiens que je comptais parmi mes employés natifs avaient une valeur morale incontestable, tandis que les païens n'en ont généralement aucune. Si on en excepte les meilleurs parmi les chrétiens, on ne peut, en général, compter sur la probité d'aucun Indien. Dans les basses classes, ils

ont un tel penchant au vol que la crainte seule les empêche de s'y livrer. Si on n'est pas constamment en éveil et armé des plus grandes précautions, on est dépouillé par ses domestiques et dupé dans tous les rapports qu'on a avec les fournisseurs et les marchands.

Il est impossible d'acheter dans l'Inde aucun objet dont on ne connaît pas à l'avance la valeur courante. Un marchand demande toujours un prix triple et quelquefois quintuple et décuple du prix réel, et il n'existe aucune proportion habituelle et déterminée entre leurs prétentions et la valeur des choses. Les Indiens les plus riches, leur eussions-nous rendu des services importants, du moment qu'ils n'espèrent plus rien de nous, nous tromperont, s'ils le peuvent, même en réglant et soldant des comptes.

Dans aucune espèce d'affaires on ne saurait se fier à la parole d'un Indien. Habiles à s'insinuer dans notre confiance, en étudiant et satisfaisant nos désirs, les Indiens que nous employons, ne l'ont pas plus tôt gagnée qu'ils en abusent de la manière la plus malhonnête.

L'argent est la préoccupation constante des Indiens. Lorsqu'on se promène dans les rues d'une ville native, on ne les entend parler que d'argent; c'est l'objet continu et unique des entretiens qui ne tarissent pas et de toutes leurs discussions. Jamais entre eux une histoire pour rire, un conte, un sujet de religion, d'amour ou de guerre. Dans toutes leurs conversations

on entend à chaque instant revenir les mots de caches, de roupies, etc., (monnaie du pays).

Aptitude au commerce. — Cette préoccupation continuelle du gain, leur intelligence, leur assiduité au travail, leur aptitude aux opérations de l'arithmétique que tous les Indiens apprennent très jeunes et que les Brahmes surtout possèdent parfaitement, l'extrême modicité de leurs besoins et de leurs dépenses ordinaires, leur manque de tout scrupule sur les moyens, les conduisent souvent à de rapides et grandes fortunes. Ils ont, comme on le voit, beaucoup des qualités qu'on attribue en Europe à une certaine classe de juifs ; mais le profit qu'ils en tirent est souvent dissipé par la vanité qui leur fait faire d'énormes dépenses dans les occasions où leurs usages l'exigent.

En outre, leur lenteur de conception et de décision, et leur ignorance du prix du temps, leur manque d'invention et d'initiative, les rendent généralement incapables des grandes opérations du commerce et en laissent le monopole dans l'Inde aux Européens établis chez eux ; mais ceux-ci sont tributaires des Indiens pour les capitaux qu'ils savent entasser si bien que l'Angleterre est obligée d'envoyer tous les ans dans l'Inde, une quantité énorme de numéraire en or (un demi-milliard) qui y reste en grande partie. Le budget local qui s'équilibre avec l'impôt est dépensé sur place pour la plus grande part par l'administration et les fonctionnaires anglais dont beaucoup s'endettent malgré leurs énormes traitements. Il est à remarquer

que les frais ruineux que font les Indiens, pour leurs fêtes, leurs mariages, etc., n'appauvrissent en rien leur pays, puisqu'ils ne comprennent point d'achats d'objets importés ; ils sont tous au profit des gens de l'endroit, Brahmes, Bayadères, marchands d'étoffes et de bijoux, etc. C'est ainsi que l'or de l'Europe reste dans l'Inde ; la plus grande partie s'y transforme en bijoux dont les Indiens possèdent une énorme quantité et qui constituent la plus grande partie de la fortune des particuliers ; sans doute, il en a été ainsi de toute antiquité, car Manou prononce une punition terrible contre l'orfèvre qui vole l'or des bijoux en les altérant : « le roi doit le faire couper en morceaux avec des rasoirs. »

Rapports avec les Européens. — Les Brahmes et en général tous les Indiens fuient et méprisent les étrangers que Manou flétrit du nom de barbares et déclare impurs. Jamais ils ne forment avec eux d'amitié ni d'intimité. Tous les rapports qu'ils peuvent avoir avec eux sont fondés uniquement sur l'intérêt ou la vanité. Toutefois, ces rapports sont nombreux, surtout dans les grandes villes comme Madras, Calcutta, etc. Les Indiens sont trop intelligents pour ne point comprendre les bienfaits que leur apporte la civilisation européenne et, peu leur importe qui les gouverne, pourvu que l'on respecte leurs usages. C'est ce que les Anglais ont toujours fait, bien différents en cela des musulmans qui ont tout tenté pendant dix siècles pour les faire renoncer à leurs coutumes sans pouvoir

trionpher de la résistance des Brahmes et des autres Indiens qui obéissent à leurs inspirations.

Les premiers missionnaires firent beaucoup de conversions parce qu'ils respectaient les usages du pays, que les Indiens n'avaient point encore vus de toutes parts fouler aux pieds par les Européens, comme cela eut lieu plus tard lorsque ceux-ci se furent répandus partout.

Les jésuites avaient poussé l'adresse jusqu'à prendre tous les usages et même le costume des Brahmes et s'efforçaient d'avoir avec eux des rapports polis et amicaux, afin d'éviter qu'il s'élevât entre la religion ancienne et celle qu'ils apportaient, un antagonisme de passion et d'amour-propre qu'ils prévoyaient devoir être le principal obstacle à leurs succès, ainsi que cela eut lieu depuis et a lieu surtout maintenant.

C'étaient surtout les Brahmes qu'ils s'efforçaient de gagner, sachant que les autres Indiens suivraient leur exemple. Aussi, on compte aujourd'hui parmi les chrétiens bon nombre de familles de Brahmes dont la conversion date de cette époque.

Le jésuite Robert, fondateur de la mission de Maduré, baptisa près de cent mille païens dans cette province et, dans le même temps, le jésuite Brito en convertit trente mille dans la province de Marava. Les princes eux-mêmes vénéraient et protégeaient les jésuites qui étaient des hommes éminents par leurs vertus et leurs talents.

Le nombre des chrétiens indigènes se montait à

plus de douze cent mille dans le milieu du dernier siècle. Ce nombre diminua beaucoup ensuite et, en 1823, il était réduit à moitié à cause de l'insuffisance des ressources des missionnaires en personnel et en argent.

Les chrétiens étant la plupart très pauvres et complètement isolés au milieu des païens, il leur fallait, pour persister dans la foi, beaucoup de secours à la fois spirituels et temporels; quant aux nouvelles conversions, elles étaient à peu près impossibles; en devenant chrétien, un Indien perdait tout, amis, famille, patrimoine, héritages; il était hors caste, par conséquent hors la loi.

Depuis 1823, les catholiques ont regagné le terrain qu'ils avaient perdu; les missionnaires, étant plus nombreux et mieux subventionnés par la maison centrale, ont construit un grand nombre d'églises et établi beaucoup de maisons d'éducation et de charité; ils ont pu s'occuper autant qu'il le fallait des populations chrétiennes qu'ils dirigent complètement, au temporel comme au spirituel. Non seulement, il n'y a plus eu d'apostasies, mais encore le nombre des catholiques s'est augmenté notablement par l'effet naturel de l'accroissement rapide de la population et aussi par l'adjonction à cette population d'un grand nombre d'enfants indiens recueillis et élevés par les missionnaires. C'est ainsi que le nombre des catholiques augmente de mille par an pour le vicariat de Pondichéry qui s'étend dans le Carnatique au nord, depuis

Karikal inclusivement. Au sud, jusqu'au cap Comorin, est la mission des jésuites dont l'évêque réside à Négapatam. Dans le centre et le nord de l'Inde, ce sont les missionnaires de la maison de Milan; dans l'ouest, sur la côte de Malabar, les capucins, etc. Ils sont aidés dans leurs efforts par les prêtres catholiques que le gouvernement anglais paie pour servir de chapelain aux Irlandais qui, dans l'Inde, forment la moitié de l'armée de la reine.

Il est arrivé plus d'une fois que les riches fonctionnaires anglais protestants, par amitié pour les missionnaires dont ils honorent beaucoup le caractère, ont contribué de leur bourse à la construction de leurs églises. Dans tous les cas, les prêtres catholiques peuvent compter sur leur justice et même sur leur protection, bien que les collecteurs aient des instructions secrètes pour favoriser les protestants. Treize missions protestantes d'Angleterre, d'Allemagne et surtout d'Amérique rivalisent d'efforts avec les missions catholiques. Chacune d'elles, puissamment soutenue par le zèle évangélique de la secte à laquelle elle appartient, dispose de ressources égales à celles qu'ont ensemble toutes les missions catholiques dans l'Inde. Ils ont des temples beaucoup plus beaux que la plupart des églises catholiques, ce qui est d'un grand effet sur les Indiens aussi bien que les secours et les petits emplois qu'ils sont à même de distribuer. Une de ces missions emploie pour évangéliser les Indiens un moyen fort efficace; elle obtient du gouvernement

la concession de territoires de quelque étendue et y bâtit des villages où elle reçoit tous les Indiens qui veulent se convertir, en leur fournissant tout ce qui est nécessaire pour la culture ou pour exercer une industrie; à cette condition, elle trouve toujours autant de prosélytes qu'il lui en faut pour peupler ses petites colonies. Ce moyen a l'inconvénient d'être fort dispendieux; mais c'est presque le seul qui puisse réussir aux protestants qui, comme les musulmans, obligent leurs néophytes à renoncer à la distinction des castes, tandis que les missionnaires catholiques ont cru devoir la conserver, au moins pour le présent, connaissant l'attachement invincible des Hindous à leurs usages civils. Aussi font-ils beaucoup plus de progrès que les protestants dont les missionnaires ont d'ailleurs beaucoup moins de dévouement personnel et dont le culte, sans images, sans musique et sans cérémonies, est antipathique à la nature des Indiens. La religion catholique elle-même paraît déjà bien terne à ces peuples, comparée à celle de leur pays, avec l'éclat bruyant de ses fêtes et la magnificence de ses pagodes; mais on peut prédire que du jour où elle aura conquis l'Inde sur le brahmanisme, elle y aura des églises plus nombreuses, plus riches et plus belles, et des cérémonies plus pompeuses que dans tout autre pays, Rome exceptée; car l'Hindou, essentiellement religieux, donne pour le culte tout son superflu et souvent même se dépouille du nécessaire.

Avenir religieux de l'Inde. — En dehors des con-

versions dont le nombre est presque insignifiant, par rapport au chiffre de la population, il s'est produit, dans l'Inde, par la contagion des idées et des institutions européennes et par le développement général de l'instruction, un progrès très marqué, surtout dans les classes élevées, sinon vers le christianisme, au moins vers les idées chrétiennes, telles que la charité universelle, la croyance en un seul Dieu, etc.

L'autorité anglaise fait les efforts les plus intelligents et les plus louables pour répandre l'instruction parmi les natifs; j'ai vu près de Chandernagor une école de village tenue par un instituteur natif formé par les Anglais; elle ne le cédait en rien à nos bonnes écoles primaires. Toutes les facilités et toute la liberté désirables sont laissées aux particuliers et aux corporations, quelle que soit leur croyance ou leur origine, pour fonder des établissements d'instruction publique, et lorsque l'un de ces établissements justifie que pendant plusieurs années, il a donné des résultats satisfaisants, le gouvernement, après enquête, lui accorde une subvention égale à la moitié de ses dépenses courantes.

La contagion de nos idées est d'autant plus puissante qu'elle trouve des auxiliaires dans les plus anciens livres sacrés de l'Inde et dans la doctrine de ses philosophes les plus épurés. Avant peu, toute la partie éclairée de la population, adoptant les idées de Kapila, aura rejeté ouvertement toutes les superstitions du pays; déjà au Bengale, beaucoup d'Indiens,

parmi les plus riches et les plus instruits, font partie des loges maçonniques qui y sont très multipliées et très nombreuses, et qui s'y affichent presque comme un culte.

On a traduit en Hindoustani et on répand les principaux ouvrages de nos philosophes comme le *Novum Organum*, etc. Ce mouvement d'idées, quelle que soit la forme qu'il revête d'abord, philosophie humanitaire ou protestantisme, aboutira plus tard, au moins pour le peuple, au catholicisme. C'est, je le répète, le seul culte nouveau sympathique à la nature des Hindous auxquels répugne la froide raison et qui se complaisent dans les pompes religieuses, dans la discipline dogmatique et l'ascétisme mystique.

On peut prédire en toute certitude qu'un jour l'Inde se partagera exclusivement entre deux religions, le catholicisme et le mahométisme. On sait que nulle part les musulmans ne se convertissent au christianisme; ils ne pourront donc disparaître de l'Inde, comme des autres pays qu'ils ont occupés en conquérants, que par des causes politiques et sociales dont l'effet ne se produira qu'après plusieurs siècles. Plus forts, plus énergiques, plus entreprenants, plus généreux, mais moins intelligents et moins laborieux que les autres Hindous, ils sont en minorité très marquée et en décroissance dans le sud de l'Inde où ils s'adonnent au commerce, à la navigation et aux métiers sédentaires, comme ceux de tailleurs, de pions, etc., à l'exclusion de l'agriculture. Ils paraissent dominer

dans une grande partie du Bengale, sinon par leur nombre, au moins par leur richesse et leur activité. Ils occupent à peu près seuls quelques villes et ont un quartier séparé dans tous les autres centres de population.

Manière de se vêtir. — Dans le sud de l'Inde, les hommes du bas peuple n'ont pour tout vêtement qu'un langoutis, morceau de mauvaise toile qui couvre seulement les parties naturelles. Tout l'habillement des autres classes se compose de deux pièces de toile sans couture, larges de 0^m,70, et longues, l'une de 1^m,65, l'autre de deux mètres. La première sert à couvrir les épaules; la seconde entoure plusieurs fois les reins, enveloppe le reste du tronc et couvre une partie des jambes. Beaucoup d'Indiens ont, en outre, un grand drap pour se couvrir la nuit ou le matin dans la saison fraîche. Les écrivains et autres employés indiens portent une longue robe de toile fine ou de mousseline. Cette dernière manière de s'habiller est fort commune au Bengale : dans cette province, les personnes aisées ont, en outre, un châle assez beau. Tous les Indiens portent des pendants d'oreilles; quelques-uns ont des colliers d'or ou de perles, ou de grandes médailles sur la poitrine, des bracelets et des bagues d'or et des anneaux d'argent aux doigts de pieds.

Les Indiens sont toujours bariolés de signes et de raies de plusieurs couleurs; ils paraissent très fiers de cette toilette, la seule qu'ils portent. Se présenter

devant quelqu'un sans avoir au moins un signe au front, serait manquer à la civilité. Le plus coquet de tous les signes est le pottou. Les enfants des deux sexes sont complètement nus, quelques-uns portent sur les parties sexuelles un ornement qui représente l'objet qu'il couvre.

Des habitations. — Leurs maisons sont fort simples; dans les campagnes, elles ont des murs en terre et sont couvertes en paille; dans les villes, elles sont quelquefois bâties en briques et couvertes en tuiles ou en argamane (terrasse). Elles sont toutes construites sur le même plan, qui comprend une cour centrale entourée d'une sorte de petit cloître dans lequel donnent quelques pièces étroites et obscures. La cuisine est toujours dans l'endroit le plus retiré. Le foyer est invariablement au sud-ouest qu'on appelle le côté du Dieu du feu. Devant la maison, sur la rue, il y a de grandes estrades sur lesquelles les hommes se tiennent assis, les jambes croisées pour recevoir leurs amis et connaissances.

Les villages et la plupart des villes hindoues sont bâties très irrégulièrement, et les rues sont fort étroites. Le quartier le plus important est toujours le bazar ou marché; cependant les capitales d'anciens royaumes et les grandes villes habitées par les musulmans comme Delhi, Agra, Oude, Lahore, renferment des quartiers fort beaux. L'autorité anglaise ne prescrit rien à l'égard des alignements. Auprès de chaque grande ville indienne se trouvent les habitations des

Anglais qui s'étendent comme autant de villas sur un espace immense.

En général, les villes du sud de l'Inde n'ont d'autre cachet que celui qu'elles empruntent aux pagodes et aux bazars. Dans le nord, au contraire, les nombreux édifices religieux, pagodes, mosquées et églises, les palais musulmans et les constructions européennes donnent aux villes un aspect fort remarquable. A Bénarès, on est étonné du nombre de ces édifices parmi lesquels toutes les religions, toutes les sectes, même toutes les communions chrétiennes, ont des représentants. A Delhi, la ville de l'Inde la plus ouverte et dont l'aspect est le plus gai, et dans la campagne tout autour, on n'aperçoit que mosquées, dômes, minarets, colonnes triomphales, palais, jardins. Dans toute l'Inde, et surtout au Bengale, l'architecture musulmane a produit un grand nombre de chefs-d'œuvre; le premier de tous ceux qui restent encore est le Tâge d'Agra, assemblage merveilleux de jardins délicieux, de superbes portes triomphales et de mosquées admirables; les Anglais de l'Inde le considèrent comme le plus beau monument qu'il y ait au monde. Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Pierre de Rome peuvent seuls, il faut en convenir, lui disputer le premier rang. La mosquée principale qui forme la *tombe* est un modèle achevé de l'art persan, avec toutes ses grâces et toutes ses délicatesses, qui rivalisent avec celles de l'art grec.

A en juger par l'aspect du terrain et par les ruines, la résidence d'été de l'empereur de Delhi, récemment détruite par les Anglais à cause de son prestige sur les musulmans, était sans rivale pour l'étendue et la féerie de ses jardins et la beauté de ses monuments, célèbres dans l'Orient.

Le Kottub, tour triomphale en maçonnerie qui y reste encore debout auprès de sa jumelle gisante à terre, laisse bien loin derrière eux les monuments de ce genre les plus vantés : tels que les colonnes Trajane et Napoléon.

Armée d'occupation. — Chacune des anciennes capitales musulmanes a une enceinte de remparts continue et à l'intérieur une citadelle; toutes deux ont, comme fortification, un cachet architectural remarquable, des créneaux, des portes monumentales, etc. La citadelle renferme ordinairement de très beaux palais, une mosquée, un sérail, de vastes cours et jardins. Tout ce qui n'est pas réservé comme monuments historiques ou comme habitation des fonctionnaires sert de casernes et de magasins; les troupes anglaises y sont parfaitement installées et ont en abondance tout le matériel désirable pour une longue guerre; les fortifications ont été arrangées à la moderne et sont imprenables pour les natifs. En cas de révolte, elles peuvent servir de refuge à tous les Européens de la contrée et elles maintiennent dans l'obéissance tout le pays environnant.

Le reste des troupes anglaises ou des troupes na-

tives au service de l'Angleterre sont dans des cantonnements situés dans les lieux les plus salubres du pays, et pour lesquels le gouvernement fait d'énormes dépenses. Les soldats anglais sont logés dans de magnifiques casernes parfaitement disposées pour le climat, et les cipayes habitent des espèces de villages construits pour eux, où tous ceux qui sont mariés, et ils le sont pour la plupart, ont chacun une maison séparée, parfaitement commode, pour eux et leur famille et presque toujours des jardins. Aussi sont-ils fort satisfaits de leur condition et nullement disposés à en changer, surtout dans le sud de l'Inde. Le nombre des soldats natifs peut être augmenté facilement en les recrutant dans les peuplades qui, comme les Sicks, ont une religion et des mœurs différentes du reste de l'Inde. Il en existe un assez grand nombre dans les districts montagneux, dont les habitants, braves et vigoureux, entrent volontiers au service anglais, où ils sont beaucoup mieux payés qu'ils ne le seraient dans toute autre condition. Ces soldats pourraient servir dans toute l'Indo-Chine et au besoin en Chine.

Presque tous les soldats européens, au nombre de cinquante à soixante mille environ, sont concentrés dans les provinces musulmanes qui inspirent quelques craintes; le Bengale, la seule présidence qui se soit révoltée, a son armée à part. Dans les provinces des présidences de Madras et de Bombay qui sont soumises depuis longtemps, il n'y a guère que des soldats de police qui, du reste, sont nombreux, jeunes,

fort bien choisis, armés et organisés. Dans la province de Tanjore, qui compte un million d'habitants, il y a en dehors de la police, pour toute garnison, deux cipayes attachés au palais du collecteur. Dans ces deux présidences, la domination anglaise est parfaitement acceptée, et on y est sûr des soldats de police et des troupes natives, de même qu'au Bengale on peut compter sur les Sicks. Les seuls ennemis des Anglais dans l'Inde sont les musulmans; ils sont désarmés et incapables de créer par eux-mêmes une véritable organisation militaire. L'Inde restera donc au pouvoir de l'Angleterre tant qu'elle ne sera attaquée par aucune puissance européenne.

Administration de l'Inde. — La population de l'Inde est d'environ cent cinquante millions d'habitants; le nombre des Européens qui y résident comme soldats, fonctionnaires, commerçants et missionnaires est très faible et probablement ne dépasse pas cent mille.

Ce sont des Indiens qui, en réalité, pour tous les détails, administrent l'Inde sous la direction d'un très petit nombre de fonctionnaires anglais. Chacune des trois présidences se divise en collectorats dont l'étendue est à peu près celle d'un de nos départements. Le collecteur, bien qu'il soit chargé plus spécialement de tout ce qui se rapporte aux revenus publics, est le chef de l'administration au même titre que chez nous le préfet. A sa résidence se trouvent toujours un médecin et un ministre anglican, payés par le

gouvernement, le chef de la police, un capitaine ou lieutenant de génie (ingénieur ordinaire) ou un assistant ingénieur (conducteur) et un juge anglais.

Il a directement sous ses ordres pour la perception de l'impôt un député collecteur et un assistant collecteur répartis dans le collectorat.

Tout le reste du personnel administratif et judiciaire est composé d'agents indiens peu nombreux et bien rétribués. Il y en a, avec des subalternes, un principal dans chaque district (canton) pour chaque service, police, impôts, justice. Dans les trois premiers services on compte un certain nombre d'hommes de sang mêlé.

Le collecteur relève directement du gouverneur de la présidence. Les gouverneurs des présidences de Bombay et de Madras relèvent pour certaines questions du gouverneur de Calcutta qui a le titre de vice-roi.

Chaque gouverneur est assisté d'un conseil, composé des chefs de service de la province. Il y a en outre dans chaque province un conseil général. Les fonctionnaires civils sont de beaucoup les plus considérés et les plus rétribués; ils ne dépendent nullement de l'autorité militaire.

J'ai vu des collectorats de près d'un million d'habitants, où il y a à peine vingt Européens, y compris les fonctionnaires; cela paraît prodigieux lorsqu'on songe à la séparation absolue que les races, les mœurs et la religion maintiennent entre les maîtres et les sujets.

Pour se rendre compte de ce phénomène, il faut se rappeler : qu'il existe dans l'Inde plusieurs races et religions différentes; que, même avant la conquête des musulmans, les Hindous n'ont jamais formé un seul corps de nation; que les divers royaumes dans lesquels ils étaient divisés étaient continuellement en guerre entre eux. Même à cette époque, la nation, la patrie n'étaient rien chez eux; la caste était tout, la caste qui n'est autre chose que la division de la population en couches superposées entre lesquelles n'existe aucun lien de solidarité ou de sympathie. En outre, les Indiens savent qu'ils ne pourraient échapper à la domination anglaise que pour retomber sous le joug insupportable des musulmans. Ils sont d'ailleurs assez intelligents pour comprendre les bienfaits que leur apporte la civilisation. Un réseau complet de voies ferrées relie déjà toutes les grandes villes et tous les points stratégiques de quelque importance, et le gouvernement encourage très libéralement la construction de toutes les lignes ferrées qui offrent quelque intérêt. Les tarifs des chemins de fer sont très modérés; ils sont même extrêmement bas pour la circulation des personnes, en sorte que, en quelques années, les Hindous ont pris l'habitude de voyager en chemins de fer. N'étant point accoutumés à s'asseoir sur des bancs, ils s'entassaient presque tous dans les wagons comme du bétail, le plus souvent sans distinction de classe ni de caste. Les Anglais ont aussi exécuté et exécutent d'immenses travaux dans l'intérêt de l'irri-

gation et de la navigation intérieure. Le canal du Gange, qui a pour objet principal les irrigations, est de beaucoup le plus grand que l'on connaisse. Les systèmes de canaux, dérivés du Cavery, du Godavery et de la Kyshnah, sont, avec ceux de la Lombardie, les plus admirables du monde; leur rendement annuel a atteint ou atteindra la dépense d'établissement. Il reste immensément à faire, il est vrai, pour réparer et entretenir convenablement les étangs ou réservoirs d'irrigation qui, dans le sud de l'Inde, couvrent le territoire et sont la base essentielle de l'agriculture. Les fonds et le personnel accordés sont insuffisants pour l'exécution de tous ces travaux qui, cependant, rapportent un revenu égal à la dépense qu'ils occasionnent. Nul doute qu'ils ne reçoivent bientôt le développement nécessaire. La famine qui sévit si souvent et si cruellement en fera une loi au gouvernement de l'Inde, tandis que l'achèvement des lignes de chemins de fer, garanties par l'État, et l'accroissement de leurs produits lui en laissera la faculté.

En somme, quoique l'Angleterre s'occupe beaucoup moins de ses sujets indiens que nous ne nous occupons des nôtres soit dans l'Inde, soit en Algérie, et que son administration soit fort dispendieuse, il est probable qu'aucune autre nation n'aurait fait pour l'Inde tout ce qu'elle a pu faire, grâce à sa marine, aux capitaux dont elle dispose, à la liberté qu'elle laisse en matière de colonisation et de navigation et à la facilité avec laquelle les Anglais se rési-

gnent à passer leur vie hors de leur pays, même sous les climats les plus extrêmes. On peut du moins affirmer absolument que l'Inde perdrait beaucoup à passer aux mains de la Russie, qui a un gouvernement moins humain, un esprit moins libéral et une administration moins honnête.

Les Indiens n'ont donc aucun intérêt à changer de maîtres, et ils n'ont ni le courage, ni les moyens de chasser les étrangers. Ils seront d'ailleurs incapables de se gouverner eux-mêmes tant qu'il n'y aura pas chez eux une réforme complète du sens moral, coïncidant avec l'abolition des castes ; c'est à dire tant que le christianisme n'aura pas remplacé le brahmanisme. C'est seulement lorsque l'Inde sera chrétienne qu'elle pourra être indépendante, sous la protection, soit de l'Angleterre seule, soit de toutes les nations chrétiennes, si la rivalité des autres puissances enlève jamais à la Grande Bretagne l'empire et le monopole de cette riche contrée.

Il se forme, il est vrai, une classe intermédiaire entre les Européens et les natifs qui s'accroît rapidement grâce aux mariages nombreux qui ont lieu entre les soldats anglais et les femmes de cette même classe, ou les femmes natives élevées par les missionnaires. Si on lui donnait les développements et l'éducation nécessaires, elle pourrait réunir les qualités des deux races dont elle est le produit ; mais outre qu'il lui faut encore un temps assez long pour former une partie assez considérable de la population, elle ne paraît

point favorisée autant qu'elle pourrait l'être. Elle est exclue de l'armée et reléguée dans la police et les emplois civils inférieurs ou dans le commerce.

Importance de la possession de l'Inde pour l'Angleterre. — On a cependant soutenu à Londres cette thèse qu'il faut tendre à établir aussitôt que possible le *self-gouvernement* dans l'Inde, dont on représente la possession comme onéreuse à l'Angleterre. C'est là une erreur, car, au contraire, elle procure à la Grande Bretagne d'immenses avantages. Le commerce de l'Inde avec l'Angleterre s'est élevé de 1836 à 1861 de 358 millions et demi à trois milliards et un quart, c'est dire qu'il a sextuplé en seize années. En 1864, l'Angleterre a reçu de l'Inde 306 millions de livres de coton et n'en prend plus que quatorze millions aux États-Unis qui autrefois l'approvisionnaient presque exclusivement.

Le chiffre de l'exportation de l'Angleterre pour l'Inde, en 1864, a été de plus d'un demi-milliard ; il n'est aucun pays avec lequel la Grande Bretagne fasse un aussi grand commerce, soit d'importation, soit d'exportation. Le budget de l'Inde paie à l'Angleterre annuellement 150 millions en pensions et retraites, intérêts pour emprunts contractés en Angleterre au compte de l'Inde, traitements ou établissements se rattachant à l'administration de la presqu'île. Cette somme assure l'existence de plus de 130,000 personnes, sans compter que toutes les familles anglaises ont parmi les fonctionnaires ou les

commerçants de l'Inde quelque membre qui y fait son apprentissage, sa carrière et sa fortune, comme fonctionnaire, commerçant, industriel ou ingénieur.

Tout ce qui, en Angleterre, se rapporte à l'Inde est payé par celle ci ; ainsi, quand un régiment passe au service de l'Inde, les frais du dépôt de ce régiment en Angleterre sont à la charge du budget de l'Inde.

Le revenu de l'Inde a été en 1865 de 1 milliard 462 millions, 687,075 francs, et, déduction faite des charges locales, telles que pensions, retraites, etc., à 922 millions 382,950. Depuis la rébellion de 1857, ils se sont accrus de 25 millions de francs par an, non compris le produit du nouvel impôt sur les valeurs mobilières. Les dépenses d'administration, y compris l'intérêt de la dette publique, s'élèvent à 745 millions 355,521 francs. Le surplus de 175 millions de francs ont été employés aux travaux extraordinaires de chemins de fer, de canaux d'irrigation, d'amélioration de route et aux frais de la guerre du Bothan. Les dépenses annuelles assurent à l'Inde l'ordre et la tranquillité intérieures, une police plus sûre, une justice plus impartiale et plus honnête, la diffusion libérale de l'instruction, l'organisation de secours médicaux dévoués et éclairés, des hôpitaux, etc., les chemins de fer et le télégraphe. On a constaté partout l'augmentation de la population et de richesse et l'extension de l'agriculture ; dans la présidence de Madras, la culture s'est étendue dans la

proportion de plus de 200,000 hectares par an, et il y reste encore un très grand nombre de terres à mettre en culture. Le développement des routes et chemins ne peut qu'activer beaucoup celui de l'agriculture et du commerce ; il servira notamment à faire pénétrer partout les tissus anglais et ouvrira ainsi d'immenses débouchés à la fabrication de Manchester.

Ce sont les passagers et la malle de l'Inde qui paient la flotte de la compagnie péninsulaire forte de sixante-quatre navires à vapeur qui servent à tous les besoins de l'Angleterre dans l'Indo-Chine, en Chine, en Australie, dans la Nouvelle Zélande et à Maurice et qui pourraient en temps de guerre être facilement transformés en bâtiments de combat.

L'armée de l'Inde est payée tout entière par le budget de l'Inde, y compris 10,000 hommes de dépôt qui restent et servent en Angleterre, et sont à la disposition du gouvernement pour le cas de besoin. Elle ne coûte donc à l'Angleterre que 5,000 engagés à prélever tous les ans sur une population de trente millions d'habitants qui envoie au dehors plus de 200,000 émigrants.

La plupart de ces engagés sont des Irlandais qui, s'ils avaient toute autre destination, seraient des ennemis de l'Angleterre ; ils deviennent dans l'Inde d'excellents soldats, le plus ferme soutien de sa puissance.

C'est dans l'Inde que se sont formés les meilleurs généraux et les meilleures troupes de la Grande Bre-

tagne ; c'est la seule école d'application de son armée, et les mers de l'Inde et de l'Indo-Chine sont la meilleure école de sa flotte. C'est l'armée de l'Inde qui lui a fourni ses principales ressources dans les dernières guerres ; c'est elle qui tient garnison à Aden et à Rangoum et assure le développement de la puissance et du commerce de l'Angleterre dans l'Indo-Chine et dans la Chine.

En étendant et consolidant leur influence dans l'Afghanistan et les provinces voisines, les Anglais ont fortifié le côté le plus vulnérable de l'Inde, celui par lequel les Russes peuvent y pénétrer. En s'emparant de la Birmanie et tout dernièrement du Bootan, ils ont préparé l'envahissement militaire et commercial de la Chine. Par un canal, ou par une voie ferrée d'une faible longueur, ils joindront bientôt aux grands fleuves de la Chine, soit le grand fleuve de Birmanie qui est d'un parcours moindre et plus facile pour la navigation que le Cambodge, soit l'affluent du Brahmapoutra qui remonte le plus vers le nord-ouest, ce qui paraît beaucoup plus facile et même plus court. L'Angleterre créera ainsi entre Nankin et Pékin d'une part, et de l'autre, Rangoum et Calcutta ou du moins entre cette dernière capitale, une ligne de transports six fois plus courte que le trajet actuel par l'archipel de la Malaisie, dont la navigation, extrêmement dangereuse, occasionne au commerce des pertes considérables.

Depuis plusieurs années déjà, les riches maisons

anglaises de l'Inde, notamment celles de Madras et de Calcutta, deux capitales qui comptent ensemble 2 millions d'habitants, fondent des succursales dans toutes les grandes villes de la Chine situées sur le littoral ou le long des grands fleuves. Leur proximité et les ressources dont elles disposent en capitaux, en personnel et en matériel leur donnent un avantage énorme sur tous les concurrents possibles et leur assurent un succès rapide, et à l'Angleterre, la conquête de la Chine, au moins par le commerce.

Autour de chacune des principales villes de la Chine, il se forme un établissement anglais qui, sous la protection de son gouvernement jouit d'une indépendance réelle et est propriétaire absolu d'un petit territoire qu'il occupe. Cette prise de possession pacifique et graduelle dont l'Inde est le point de départ est un acheminement vers la souveraineté du pays. Les commencements de l'Angleterre dans l'Inde ont été beaucoup plus humbles.

Il est hors de doute que l'Inde procure à l'Angleterre d'immenses avantages de toute nature qui se développent dans une progression rapide; on ne saurait prévoir aujourd'hui tout ce qu'elle doit ajouter encore à la grandeur de l'empire britannique.

CHANTS DES BAYADÈRES

CHANTS

DES BAYADÈRES MUSULMANES DE NAGOUR

PREMIER CHANT

1. — Je suis resté hier et aujourd'hui dans le chagrin de ne pas vous apercevoir. J'ai passé tous les jours dans l'espoir d'être admis en votre présence.

2. — Ayant vécu matin et soir dans cette espérance, je n'ai cependant pu vous voir, ô ma bien-aimée ! Oh mes yeux ! soyez sur vos gardes ! je suis privé toute la nuit de sommeil.

3. — Je n'aspirais qu'à contempler la beauté de votre visage, et je n'ai pu me satisfaire. Mes passions s'allument en vain pour vous.

4. — Les mouches que vous placez sur votre corps sont des grains, et, comme les bijoux que vous portez, elles ne sont que des pièges tendus.

Tout homme qui veut toucher ces grains se trouve pris au piège.

Ces vers sont chantés par les hommes voluptueux, et surtout par les bayadères de Nagour.

AUTRE CHANT

5. — Le sultan de Hazinagar, qui possédait de nombreux esclaves, est devenu lui-même l'esclave de l'une de ses esclaves, parce qu'il en était amoureux.

6. — O femme ! qui paraissez une fleur, dans quel jardin avez-vous été cueillie ?

O vous ! qui avez un cœur dur et inflexible, qui êtes-vous, pour vouloir ainsi que tout homme se perde à cause de vous ?

7. — Vous êtes au dessus de toutes les fleurs du monde, car vos lèvres sont plus douces que le miel.

Vous tendez un piège que personne ne peut éviter, et dont on ne peut se détacher une fois qu'on y est pris.

Vos yeux sont un arc qui lance des flèches empoisonnées auxquelles tout le monde succombe..

8. — Vos sourcils sont-ils un arc ? Sont-ils un éroisant ? Qui êtes-vous ? Ne me donnez pas la mort.

9. — Moi qui suis de *Hakaury*, l'amour que j'ai ressenti à la vue de la beauté de votre visage m'a mis hors de moi.

Laissez-moi me rassasier de votre beauté ; qui êtes-vous, ô femme ?

Ce chant s'adresse à une femme ; mais comme beaucoup de

musulmans préfèrent les garçons, les bayadères s'habillent en hommes pour le réciter en dansant.

AUTRE CHANT

10. — L'amante qui puise de l'eau, roule vite les cordes, pour venir voir son amant.

En chantant ce vers les bayadères passent tout ou une partie de la nuit à danser.

Elles chantent encore des airs qui ne sont autres qu'une cadence et une musique.

CHANTS

DES BAYADÈRES BRAHMANIQUES ATTACHÉES AUX PAGODES

CHANSON EN FORME DE DIALOGUE

ENTRE LE JEUNE ROI BOJARAJA ET UNE BAYADÈRE, NÉE SOUNDARAME

LA BAYADÈRE.

Ton amante t'attend ; ses yeux pleins de larmes cherchent l'objet de son amour ; où vas-tu, mon jeune roi ? Viens, viens donc me donner un baiser.

LE ROI.

Attends, ma belle, mon cœur est à toi. Mais mon cheval m'entraîne. Penses-tu que je t'oublie ? toi, les délices et les charmes de ma vie. Attends, attends, je suis à toi.

LA BAYADÈRE.

Que le dieu d'amour est traître ! il excite ma flamme et il t'entraîne vers d'autres ; tu es cruel comme l'abeille qui commence par donner son miel

et qui pique ensuite de son dard ; cruel comme une abeille qui court butiner de nouvelles fleurs et abandonne ses anciennes roses de nénuphar.

Le roi, après avoir essayé plusieurs difficultés de la part de son cheval, arrive à la maison de sa maîtresse et met pied à terre à la porte ; il entre, et la trouve baignée de larmes et plongée dans une tristesse mortelle.

LE ROI.

Est-il possible, âme de mon âme, que tu sois dans cet état déplorable, toi que j'ai vue il y a quelques moments briller de ta gaieté naturelle ? Dis-moi la cause de ce changement inattendu qui me perce le cœur ; romps ce silence qui me met au désespoir.

LA BAYADÈRE.

Hélas ! que les amants sont inconstants ! Que dirai-je de l'amour qui se joue des hommes !

LE ROI.

Parle plus clairement, ma belle, fais cesser ma juste impatience.

LA BAYADÈRE.

Je le vois bien, tu me donnes une rivale ; voilà ce qui cause mon inquiétude et mon chagrin.

LE ROI.

Non, non, ma belle, ne pense pas que je donnerai

mon cœur à aucune autre qu'à toi. Si j'ai dépassé un instant ta maison, c'est que, comme tu l'as vu, mon coursier m'a entraîné à la société des savants où j'ai l'habitude de me rendre.

LA BAYADÈRE.

Oh ! ton prétexte me paraît tellement absurde, que je ne voudrai jamais te croire, à moins que tu ne consentes à faire couper les pieds à ton méchant cheval. Cela seul pourra me convaincre.

LE ROI.

Ce sacrifice, ma belle, n'est pas trop grand lorsqu'il s'agit de te plaire.

En disant ces mots, il abattit de son sabre les deux pieds de devant du coursier royal.

Le sang qui jaillit du pauvre animal satisfait la cruauté du cœur de la bayadère.

En quittant la maison de sa maîtresse, le roi rentra tout triste dans son palais. Quelques instants après, il se met à table avec la reine, sa femme ; il voit couler des larmes des beaux yeux de sa chaste épouse Vedavally, et remarque quelque chose de divin et de plus attrayant que jamais sur son visage. La lune s'élevant au souffle du zéphir, au centre d'un cercle d'azur bordé d'une couronne de vapeurs argentées, lui paraissait moins belle.

Le jeune prince, attendri par les larmes de la reine, les essuya de ses mains, et parut alors semblable à l'astre du jour essuyant de ses doigts de rose la rosée matinale sur les fleurs de nénuphar.

Il demande à la reine la cause de sa douleur. Elle répond :

Sire, j'ai appris qu'un amour étranger vous a fait

couper les pieds du noble coursier royal qui vous entraînait ailleurs. Je crains que vos augustes mains ne reçoivent de ce même amour un traitement pareil, pour avoir essuyé mes larmes.

A ces mots pleins de sagesse et de sensibilité, le jeune roi reconnut sa faute.

C'est ainsi que la vérité éclate toujours, et que le bandeau de l'erreur tombe tôt ou tard.

ENTRETIEN

D'UN HOMME ET D'UNE FEMME EN ROUTE

L'HOMME.

1. — Toi qui es belle comme une paonne et qui portes des bijoux des neuf espèces de pierres précieuses, où vas-tu avec tes lèvres de corail et tes yeux bleus comme la fleur des bluets (Nilopalam)?

LA FEMME.

2. — Homme vertueux, qu'as-tu besoin de savoir où je vais? De quel pays es-tu! Quel est ton nom?

L'HOMME.

3. — Je suis du Maduré, dans le sud, et je m'appelle Candappa (dieu de l'amour).

LA FEMME.

4. — J'en doute; car si tu t'appelais Candappa,

tu aurais aux mains un arc et des flèches. Mais je veux bien ne pas te cacher mon nom.

L'HOMME.

5. — Cette faveur augmente mon amour pour toi; dis-le donc tout de suite.

LA FEMME.

6. — Écoute, homme savant, je m'appelle Poulou-câdi (nymphé terrestre), et je vais puiser de l'eau.

L'HOMME.

7. — Je te suis pour remplir ta pannelle et ensuite la placer sur ta tête.

LA FEMME.

8. — Tu me suis sans que j'en sache le motif. Que veux-tu de moi?

L'HOMME.

9. — Je ne veux rien de toi; sois sans crainte. Je t'accompagnerai en tenant des discours qui pourront te plaire.

LA FEMME.

10. — Je sais ce que tu veux de moi. Les hommes doivent-ils se permettre de suivre les femmes en route?

L'HOMME.

11. — Sans doute, ils le peuvent; mais tu cours

comme une gazelle. Ne vois-tu pas que tes yeux vont se couvrir de rougeur et ton visage de pâleur, et que tout ton corps va souffrir (1)?

LA FEMME.

12. — Tu as tort de t'attacher ainsi à mes pas sous le prétexte de m'éviter de la souffrance. Arrête-toi, car je ne te connais point.

L'HOMME.

13. — Puis-je m'arrêter, lorsque, en me l'ordonnant, tu continues ta route? Non, je ne te quitterai plus.

LA FEMME.

14. — Tu ne me quitteras plus, cela est-il juste? Que vont dire les passants qui nous verront ici?

L'HOMME.

15. — Que peuvent-ils dire? Je suis venu mettre à tes pieds toutes mes richesses, quand je t'ai vue passer seule si légèrement.

LA FEMME.

16. — Je ne te comprends point. Tu n'as aucun droit de me suivre. Tu feras bien de t'en retourner.

L'HOMME.

17. — Ne m'ordonne pas de te quitter; je n'en

(1) L'afflux du sang au visage qui produit chez nous la rougeur fait au contraire pâlir la face des Hindous qui sont noirs.

aurais pas la force ni le courage. Je suis bien malheureux, car mon cœur est percé par le dieu d'amour.

LA FEMME.

18. — Si une fois j'étais prise au filet jeté par ce dieu, personne ensuite ne m'estimerait à la valeur d'une demi-cache.

L'HOMME.

19. — Ton visage est radieux comme la pleine lune et brillant comme le diamant ; qui pourrait te refuser l'estime ? Le dieu d'amour m'a blessé trop cruellement, et je ne puis résister à mon tourment, belle jeune fille.

LA FEMME.

20. — Tu me poursuis de paroles flatteuses et du nom de jolie fille ; perroquet au doux langage, qui répètes : O les beaux yeux ! tout cela ne saurait me tenter.

L'HOMME.

21. — J'ai couru après toi sans reprendre haleine : prends pitié de mon tourment.

LA FEMME.

22. — Est-ce bien de me poursuivre ainsi en me priant de faire cesser ton tourment ; j'ai été patiente jusqu'à ce moment, et je ne le serai plus.

L'HOMME.

23. — Méchante, tu veux me chasser par tes injures. Tel est ton dessein.

LA FEMME.

24. — Écoute, je n'ai aucun dessein. Est-il raisonnable de bégayer ainsi des paroles sans suite, comme un insensé. Tu ne connais point la philosophie.

L'HOMME.

25. — La charité, l'aumône, la vérité et la justice, tout cela n'est rien pour moi, quand le dieu d'amour fait souffrir ma chair : inspire-toi aussi du désir.

LA FEMME.

26. — Tu me parles sans retenue. Veux-tu aussi m'insulter en tirant ma pagne ?

L'HOMME.

27. — Non, mais je veux trouver le bonheur en pressant ta poitrine éblouissante, en confondant mes lèvres avec les tiennes, et tout mon être avec tes charmes les plus secrets, semblables à la tête du serpent sacré (1).

(1) 27. — *Delicias volo hibern, mammas premere, sugere labra et vulvam tuam serpentis capiti similem basiare.*

LA FEMME.

28. — Les sages instruits par la philosophie ont reconnu que là n'est point le bonheur ; ils ont renoncé à la chair, à l'or, à la famille, et même à la vie, pour faire pénitence.

L'HOMME.

29. — Ceux qui ont fait pénitence et sont parvenus à trouver Siva avaient auparavant connu les délices de l'amour. Pourquoi cela me serait-il défendu ?

LA FEMME.

30. — Oses-tu continuer tes poursuites et me demander comment je pourrais t'en empêcher. Je t'en prie, éloigne-toi.

L'HOMME.

31. — Mon sang s'est allumé en te parlant, et ma raison s'égare ; peux-tu me tromper ainsi en m'inspirant de l'amour ?

LA FEMME.

32. — Mais, dis-moi, quel mal t'ai-je fait ? N'es-tu pas honteux de mes refus !

L'HOMME.

33. — Il n'est point de rebuts ni de honte pour les amoureux. Si tu le veux, je te remettrai une promesse de mariage par écrit.

LA FEMME.

34. — Puisque tu prends cet engagement, je t'avouerai que je me suis prise d'amour malgré moi sur le chemin.

L'HOMME.

35. — Tu n'as rien à craindre de moi ici. Ne cherche donc point à me tromper si tu tiens au bonheur de ta vie.

LA FEMME.

36. — Je n'ai pour toi ni tromperie ni refus ; je me fie à toi et je me livre tout entière à tes désirs que personne ici ne peut contrarier.

L'HOMME.

37. — Si tu y consens de bon cœur, je te ferai goûter le plaisir charnel (1).

LA FEMME.

38. — Fais-le sans plus discourir, et tes traits ne sortiront jamais de mon cœur.

L'HOMME.

39. — Tu me promets de ne jamais m'oublier, et moi je te dis que tu as une habileté que n'aura jamais aucune fille, fût-elle venue au monde sept fois.

(1) 37. — Corporis voluptatem tibi infundam.

LA FEMME.

40. — Les filles possèdent l'habileté ; elles ne déclarent jamais les premières leur amour. Mais cesse de parler. Occupe-toi aux œuvres du livre des sciences d'amour (appelé *Cocôgame*) (1).

L'HOMME.

41. — Je vais décocher une flèche dans le logis du dieu d'amour ; reçois d'abord mes premières caresses.

LA FEMME.

42. — Serre d'abord mes seins, ô mon bien-aimé, en regardant ma figure et en suçant mes lèvres (2).

L'HOMME.

43. — Je vais te faire partager les transports de mon amour, afin que tu t'écries et que tu répètes : O mon amant ! ô mon amant !

LA FEMME.

44. — O lion, qui es venu me faire goûter le

(1) Ce livre est beaucoup plus savant qu'aucun du même genre en Europe ; il dépasse en raffinements notre imagination ; il enseigne *ex professo* soixante-deux positions, tandis que l'*Aretin* n'en a indiqué que vingt-quatre au plus.

(2) 42. — *Mammas primum osculare, meos vultus mirans et labra mea sugens.*

plaisir amoureux, je te mettrai aussi dans l'embarras de répéter au gré de tes transports : Ma bien-aimée, ma bien-aimée !

L'HOMME.

45. — Est-ce pour me mettre dans cet embarras que tu me présentes à chaque instant du bétel et de l'arreck, à mesure que mon ardeur augmente.

LA FEMME.

46. — Pénètre-moi membre contre membre, et en serrant mes cuisses (1). Donne-moi toute ta vie.

L'HOMME.

47. — Regarde, ma bien-aimée, je te verse à longs traits la liqueur de la volupté, et je fais déborder de ses flots la coupe frémissante du plaisir (2).

LA FEMME.

48. — Je t'aime à la folie ; je ne trouverai dans le monde personne que toi pour satisfaire mes amours et me donner la vie.

L'HOMME.

49. — Je t'étreins si amoureusement dans mes

(1) 46. — *Basia me, stringens crura cruribus et semen tuum infunde.*

(2) 47. — *Uterum tuum semine implebo.*

transports, que les perroquets et les coucous chantent (1).

LA FEMME.

50. — Oui, les coucous et les perroquets chantent; les paons étalent leurs beaux plumages, et moi, mon amant, j'ai froid.

L'HOMME.

51. — Ma bien-aimée, toute ma vie s'écoule dans ton sein (2).

LA FEMME.

52. — N'es-tu pas satisfait maintenant. C'est trop d'étreintes et d'assauts. Laisse-moi; l'excès de l'exercice amoureux m'a endolori les seins et tous les organes du plaisir (3).

L'HOMME.

53. — Tu me dis de m'arracher de toi. Tu vois combien je t'ai prouvé mon amour (4).

LA FEMME.

54. — Tu pars déjà? Arrête-toi et dis-moi si tu es satisfait, car tu me laisseras ainsi la joie au cœur.

(1) 49. — Te basio con tanto amore ut...

(2) 51. — Semen meum affluit ad te copiose.

(3) 52. — Nonne satis? basiavisti me nimis, descende, *mam-mæ* et *antrum* mihi dolent.

(4) 53. — Quæris ut descendam a te; aspice quantum te *basiaverim*.

L'HOMME.

55. — Je m'en vais chez moi, et je t'enverrai mon frère aîné, pour consommer notre union.

LA FEMME.

56. — Que pourrai-je faire si tu me trompes en me promettant de m'épouser. Personne ne nous a vus ici.

L'HOMME.

57. — Ne crains rien ; je prends à témoin le ciel et la terre, le soleil et la lune.

LA FEMME.

58. — C'est assez, je t'en remercie, mon amant ; tu peux te retirer ; je m'en vais aussi chez moi.

AMOUR SUBIT

(DIALOGUE)

LE MINISTRE.

O toi, dont la gloire occupe sans cesse les lettrés et les savants des cinq parties du monde, et dont le nom remplit les chants des poètes tendres et héroïques ! toi qui est le dieu de l'amour pour les beautés à la démarche de cygne ! toi, le chef des hommes, le soleil du monde ! je ne vis que par toi.

LE ROI.

O mon ministre, je viens d'apercevoir au haut de ce château une merveille telle que je n'ai jamais rien vu de pareil dans le monde ; lorsque j'ai fixé mes yeux sur elle, ils ont été éblouis ; c'est une figure admirable ; je n'ai plus la force de m'en retourner dans mon royaume. Si je ne l'épouse à l'instant, j'en mourrai ; j'ai perdu la raison, c'en est fait de moi.

Ce que je viens de voir, est-ce un éclair ? un paon pour la beauté ? un coucou pour la voix, la déesse

de la beauté? la femelle de l'éléphant pour la démarche? une gazelle pour les yeux? une perruche, un rossignol pour le chant? une liqueur aussi douce que l'ambroisie, que le jus de la canne à sucre?

Un million d'yeux ne pourraient se rassasier de la voir; c'est un modèle de beauté, une nymphe céleste, une statue parfaite, une femme aussi précieuse que les diamants. Viens, ô ma chère, me sauver la vie.

Je ne te quitterai jamais. Les pénitents, les ermites, ne seraient-ils pas eux-mêmes pris d'amour à la vue de tant de charmes? L'aiguille peut-elle résister à la force de l'aimant? Les abeilles s'éloignent-elles des rayons de miel?

O fille qui es venue seule ici, je t'aime autant que mes yeux; viens chez moi, nous cohabiterons ensemble, je te donnerai tout ce que tu me demanderas. Ne refuse pas, ô fille au langage de perruche; si tu me refuses, je ne te quitterai pas.

LANGAGE DES CHIFFRES

Dans le pays du dieu Ambalavannar (Siva), qui est orné de guirlandes des fleurs Kourée et Toumbée, et qui porte dans sa main un jeune paon, la lune se lève; c'est un moment favorable pour me livrer aux jeux de l'amour avec la femme de mon choix.

Dans le pays du dieu Annamalénader (autre nom de Siva), dont la chevelure tressée est ornée de guirlandes de fleurs, ô perruche, ô fille aux yeux de

biche, aux paroles douces comme le miel, aussi précieuse que le diamant, mon amour s'accroît de jour en jour ; vous me lassez. O lune qui vous levez ! quel sera le jour où mon amour sera satisfait ?

Cette jeune fille aux seins éclatants passe tous les jours la tête voilée. Je la vois, et le dieu de l'amour lance ses traits contre moi. Et la lune se levait au dessus de l'arbre Pouné.

O jeune fille au sein vermeil, mon amour s'allume à la vue de votre démarche de cygne et de vos appas. Embrassez-moi et donnez-moi des baisers. — Et la lune se levait au dessus de l'arbre Pouné.

O fille au langage d'ambrosie, dont les yeux distillent la puissance du dieu d'amour, voyez une merveille. L'éléphant, monture du dieu Socanadre à Madouré, porte un bœuf, une vache et un tigre ; or le bœuf s'appelle Nandy, la vache A, et le tigre Vatté, nom qui lui vient de ce que sa peau est rayée ; les trois mots, Nandy, A et Vatté désignent une fleur ; c'est donc un emblème qui signifie que l'éléphant était orné de fleurs. 13, 6, 7, 14 et 13.

O fille ! que voulez-vous que je réponde à celui désigné par 6, 6, 60 et 2, ainsi que par double 6 et par 24 (*kama déva*, dieu de l'amour) ? Je souffre, ô fille, de l'objet désigné par les chiffres 18 et 36 et le double 24 (le désir amoureux). La 15^e année du cycle de 60 s'appelle Vicha ou serpent venin ; la 38^e année se nomme Brody, qui signifie : en colère ; la 53^e année s'appelle Sittasty, c'est à dire le désir et

l'amour du cœur, et la 48^e année Ananda, qui exprime l'entraînement. Cela veut dire, ô fille, que je ne puis résister au dieu de l'amour courroucé contre moi comme un serpent; que je souffre beaucoup des désirs de l'amour dont je brûle pour vous et du penchant irrésistible qui m'entraîne vers vous.

L'avant-dernier signe du zodiaque est Canny, ou la Vierge, qui porte une bague enchâssée de diamants et de riches draperies dont les bouts cachent ses seins. Elle marche avec vingt-quatre éléphants dans les mains; cela signifie qu'elle porte un bracelet dans chaque main, car un groupe de douze éléphants s'appelle quadracame, vingt-quatre éléphants font deux quadracames, et le mot quadracame signifie aussi bracelet.

Dans le pays du dieu Ambalavanar, qui a métamorphosé les renards en chevaux, la lune se montre dans le ciel. C'est un temps favorable pour nous livrer à l'amour, pour baiser vos lèvres vermeilles comme la fleur du moorook, et pour prendre et presser votre sein.

O fille dont les pieds résonnent des bijoux Vandayan et Sélambou, et dont le corps est paré de chrisantèmes, si vous me dites un mot, je vous laisse sans ajouter une parole, ô fille semblable au paon.

O fille semblable au paon au joli plumage, est-ce que je me consolerais séparé de vous. A l'époque de notre puissance, des rois sans nombre étaient prosternés à nos pieds; la destinée nous a fait perdre

notre royaume. O femme, mon cœur se révolte de vous vendre dans la rue de Bénarès.

Nous avons conquis tous les royaumes, nous les avons partagés. Nous sommes dans le malheur, que ferons-nous?

Ne craignez rien, mon seigneur; ne vous affligez pas, vendez-moi à qui vous voudrez.

REGRETS

L'HOMME.

1. — O ma bien-aimée, la perle des femmes, qui t'achemines vers la rivière pour t'y baigner, en laissant tes cheveux tomber en boucles !

O beauté divine ! que je serais heureux de t'attirer sur moi et de te parler en te tenant sur mes genoux, étroitement embrassée.

2. — Je ne puis que t'adorer, ma belle, toi qui es douce comme le miel des fleurs ; découvre tes yeux que tu caches avec tes deux mains ; sinon ils s'ouvriraient comme s'ouvrent les fleurs de Tamaré (espèce de nénuphar) au milieu d'un étang, quand le soleil adoré au ciel commencera à éclairer ta demeure.

3. — O fille, ointe d'essence de sandal et ornée de fleurs, tu ressembles au coucou et au jeune paon ; mon cœur brûle pour toi. J'ai rêvé que ta maison de Sandal avait été incendiée et réduite en cendres. Ce songe, qui m'annonce un malheur inévitable, m'in-

quière tant, que j'en suis tout troublé, que tu sois absente ou présente.

4. — Il y a plus de six mois, ma belle, que je n'ai vu ton visage qui égale la pleine lune, tes cheveux dont les boucles noires ressemblent à des hanneçons, tes seins ronds pareils à deux bouquets de fleurs, ton front frotté de cendre sacrée et orné du potion.

5. — Il y a plus de six mois que je n'ai pas savouré le nectar de tes lèvres, et que tu ne m'as pas fait goûter les charmes d'un amour tendre et d'un caractère aimable. Hélas! est-il arrivé un temps où tu as osé oublier tes serments? Tes promesses étaient-elles un mensonge, une vaine illusion dans ce monde? Cela est-il possible dans un pays où règne un roi célèbre par sa justice et son équité?

6. — O femme à la démarche de cygne, je ne sais à qui adresser mes regrets de nos amours passées, alors que nous étions unis comme le lait l'est avec l'eau. Mon esprit est accablé de tristesse au souvenir des ébats amoureux où je t'enlaçais, tantôt en te pressant sur mon sein, tantôt en te serrant sur mes genoux.

7. — Nous vivions dans la douce espérance de ne jamais nous quitter; mais des méchants, par des propos mensongers, ont désuni nos cœurs faits pour être inséparables. Que ne puis-je trouver quelqu'un qui veuille nous réunir de nouveau.

8. — O toi, pareille au cygne, mon cœur, qui

s'unissait au tien, soupire après toi, semblable à un paon ; il gémit et se lamente de ne point te trouver. Il se fond comme le beurre chaque fois que je pense à toi, à nos baisers, à nos amoureuses étreintes. Hélas ! elle est loin et je suis ici !

LA FEMME.

9. — Ton cœur s'est éloigné de moi, mais moi je ne puis m'empêcher de t'aimer. Je ne puis dompter ma passion pour toi. Je ne puis supporter le feu qui me consume. Daigne venir m'embrasser et mon cœur sera en repos.

10. — D'où vient que tu es en colère ? Pourquoi tardes-tu à t'approcher de moi ? Viens caresser le bout de mon sein, qui ressemble à un coco d'un jaune pâle.

Baise mes lèvres. Je me fonds d'amour pour toi. Tu es ma vie, mon prince, mon seigneur, mon tout.

11. — Chaque fois que je pense à lui, je suis languissante, troublée, éperdue et déchirée par une poignante douleur.

Il n'a pas d'ailes pour voler vers moi. Je n'ai pas de messager pour envoyer vers lui. Ma pensée ne peut se détacher de lui. Il n'est pour mon amour d'autre remède que l'amour même.

CHANTS

DEVANT LES ROIS

CHANSONNETTE

AIR CALIANY

Vous savez que je suis remplie d'agrément, et cependant vous ne daignez pas fixer votre choix sur moi. Pourquoi cette rigueur? — Je sais toutes les intrigues qui vous ont détourné de moi; vous m'avez oubliée maintenant, parce que vous avez prêté l'oreille aux discours des autres filles. Cela est-il digne de vous, héros Sarabazy, fils de l'illustre Tolacy?

Vous savez que.....

Mon cœur est bien connu; il n'y a en moi rien de caché pour vous; je me suis approchée de vous tous les jours avec honneur. Vous avez même dit de moi : « Cette fille n'a pas son égale pour la sincérité de ses paroles! » Et vous avez laissé des traces de vos ongles et de vos lèvres sur mes seins qui se dressent comme des piques.

Vous savez que.....

Vous avez voulu m'avoir les jours et les nuits ; vous avez chanté avec moi de belles poésies. Je vous ai embrassé avec un abandon et une ardeur sans pareils ; je vous ai enivré de voluptés ; vous avez joui de moi en suçant mes lèvres vermeilles. Je vous ai appartenu dans le secret.

Vous savez que.....

N'oubliez pas que nous avons vécu ensemble, que vous m'avez fréquentée et que vous avez joui de moi. Vous, héros de Sarabazy, adoré de tous les rois du monde, vous qui possédez de grandes armées et de grands honneurs, vous le fidèle serviteur du dieu de l'amour, auquel tous les dieux obéissent.

CHANSONS SUR LE GRAND ROI PERADABA SEMMAME

AIR TODY

Qui pourrait m'avoir ravi son cœur, à lui mon seigneur qui a vu tous mes avantages, tout l'éclat de ma beauté, et tous les charmes que je possède ?

C'est le seigneur qui m'a donné palanquin, richesse et tout ce que je peux désirer, il m'entoure d'honneurs. C'est le roi Peradaba-Ramarayen, fils de Massem-menderarayen, qui porte une couronne de mille espèces de pierres précieuses.

Qui pourrait m'avoir ravi son cœur.....

Depuis le jour où il m'a mis au bras le kankanam (sorte de bracelet), je ne sais pas qu'il m'ait dit même un seul mot dur. Dieu a gravé en moi son image qui me poursuit partout, ses traits qui, en quelque lieu que je sois, me font soupirer après lui. Y a-t-il quelqu'un qui puisse égaler mon amant? Les rois lui paient le tribut et vont au devant de lui à sa rencontre; il a fait construire de tous côtés des maisons de charité. Il est le seul dont les vertus puissent accomplir tous nos vœux.

Qui pourrait m'avoir ravi.....

Que peuvent contre moi les discours méchants? que me font à moi les intrigues, puisque j'ai la grâce de l'amour; il est le grand roi qui fait vivre tous ceux qui sont dans le monde. Il a la main aussi généreuse que les nuées qui versent l'abondance. Il n'est point de maux ni de misères pour ceux qui ont recours à lui; il comble leurs vœux; il est le seul toujours beau et éternellement illustre.

Qui pourrait m'avoir.....

AUTRE CHANT

Laissez-moi, seigneur; me croyez-vous capable de vous embrasser en secret?

Vous, illustre seigneur du royaume de l'amour!

Laissez-moi.....

Ne me forcez pas, beau seigneur! est-ce que le

moment favorable ne se retrouve pas toujours? Ma mère est une femme méchante, querelleuse; je vous indiquerai, seigneur, un autre moment.

Laissez-moi.....

Le monde acceptera-t-il ce que vous faites? Le ressentiment des parents est bien funeste; vous me faites tomber dans vos pièges sans connaître ma situation; je ne puis céder maintenant à vos désirs.

Laissez-moi.....

Vous me serrez les seins comme si vous étiez mon époux. Vous trouvez que l'occasion est bonne pour satisfaire vos désirs. Il me faudra quitter le pays à cause de vous.

Laissez-moi.....

AIR CAMBAZY

Pour qui me prenez-vous, seigneur, et pourquoi me menacez-vous? Vous m'avez donné des espérances et vous m'avez trompée! Pour qui me prenez-vous, seigneur?

Gendre de Naranin! Je me suis donnée à vous, sans attendre l'exécution de vos promesses. O jeune homme, plein de paroles de douceur et de séduction, favori de la fortune! C'est assez, assez de rapports avec vous! Donnez-moi de l'argent en main.

Pour qui me prenez-vous.....

Vous m'avez promis bijoux, câppoux (sorte de bracelet), colliers d'or et de perles. Vous m'avez dit

des douceurs et des mots pleins de tendresse. Il a fallu vous livrer mes lèvres vermeilles et les globes jumeaux de mon sein ; une fois, dans l'ardeur de vos caresses, vous m'avez mordue à la joue ; vous avez fait de moi tout ce que vous avez voulu ; je vous ai pris pour mon Dieu et vous ai adoré. Une femme peut-elle être à vous tous les jours sans récompense ? Allez, allez ! vous me tentez toujours ! Aujourd'hui, c'est en me promettant un moukoutty (bijou au bout du nez).

Pour qui mē prenez-vous.....

Si vous ne pouvez vous passer de moi, tenez vos promesses, et ensuite usez de moi à votre gré, j'y consens. Si vous trouvez que je vous parle avec rigueur, vous pouvez le penser tout à votre aise. Vous n'ignorez pas, seigneur, que la bayadère aime l'argent. Vous me tourmentez tous les jours sans ménagement ni discrétion. Que me fait à moi votre rang ? Éloignez-vous de moi ; vous parlez avec hauteur, seigneur aux douze bras ; vous prenez les dieux à témoin de vos serments, et vous employez des détours pour me tromper.

Pour qui me prenez-vous.....

Ici votre pouvoir ne signifie rien. Dit-on qu'une aiguille a de la valeur dans les lieux où on la fabrique (proverbe hindou) ? Ainsi, vos discours trompeurs sont pour moi sans valeur ; car j'ai enseigné moi-même à bien d'autres l'art et les ruses que vous employez avec moi. Vous faites semblant de n'avoir rien

en mains ; vous me faites orner avec des fleurs artificielles ; vous collez votre joue contre la mienne, vous m'étreignez : et vous comptez vous jouer de moi, vous êtes venu me tenter par des promesses qui ne se réalisent pas ; ô vous favori de l'amour, adoré jour et nuit par le dieu Soubramaniar.

Pour qui me prenez-vous, seigneur ?

AIR PELAZERY

Dites à mon seigneur que vous allez voir, dites-lui que je l'ai salué, que la personne qui a eu des rapports avec lui deux mille fois, l'a salué.

Lui qui, pendant si longtemps, m'adora comme au premier jour de nos relations, il ne vient plus ici depuis deux mois ; rapportez ces paroles à ce dieu de l'amour aux traits enflammés que tout le monde loue. Je l'attends en répétant : « Quand viendra-t-il ? » J'ai préparé des fruits de toutes sortes, du lait, du miel, le lit de repos : j'invoque toujours le dieu Soubramaniar ; son souvenir m'est toujours présent ; je ne trouve que perfection en lui.

Il m'a oublié pour le moment.

Dites-lui que je l'ai salué.....

AIR CAMASSON

Héros de la grâce, de la beauté, de la majesté, viens m'embrasser comme une personne qui t'appartient, et donne-moi le bonheur.

O toi, seigneur du monde de l'amour qui n'a pas de limites, roi qui sauves ceux qui ont recours à toi.

Mon sang s'allume et mes paroles s'égarent. Pitié, pitié, seigneur, venez mettre fin à mon tourment.

Héros de la délicatesse ! mes seins se dressent palpitants et rendent de suaves odeurs.

Regardez mes mains couleur de rose ! si je les secoue, elles distilleront l'amour, source de délices, qui brûle dans mon sein.

Héros de la grâce.....

Je vous dis que je suis de la catégorie des femmes Padmini (très amoureuses).

Seigneur, vous venez si rarement que je ne puis vous voir. Je suis très amoureuse ; vous êtes seul digne de moi, seul capable de me contenter ; je suis accourue auprès de vous dans cette pensée, afin de trouver un soulagement à ma peine.

Héros de la grâce.....

Vous êtes le protecteur des lettres, instruit par Soubramaniar, le fidèle serviteur des dieux ; vous avez aux mains des traits qui font remporter la victoire.

Que de désirs dans mon sein ! Vous viendrez combler tous mes vœux en m'embrassant, et vous me donnerez la vie.

O héros de la grâce.....

AIR CALIANY

Jeune fille, il pense à vous, toujours à vous ; votre souvenir lui est sans cesse présent. Il est malade de votre absence, ô fille douce comme le miel.

Le seigneur Razagobalasamy qui vit dans Touvragaboursy, loué de tout le monde, désire vous embrasser et jouir de vous.

O fille à la démarche superbe, aux gestes gracieux, à l'œil vif et pénétrant, vous lui avez ouvert le logis de l'amour, vous lui avez fait goûter la volupté, pouvez-vous aujourd'hui lui témoigner du dédain ? Il m'a dit de vous conduire maintenant chez lui, après vous avoir fait orner de fleurs fraîches.

O fille, reine de la beauté, il vous désire, il implore votre pitié. Il veut vous donner des baisers en vous ouvrant son cœur, en vous parlant comme un enfant, en louant votre merveilleuse beauté. Oh ! vous êtes belle comme le perroquet à cinq couleurs. Il accourt à vous en criant : Pitié !

Quoi ! vous ne daignez même pas lui accorder quelques faveurs !

Pouvez-vous vous montrer cruelle, quand il accourt vers vous et que son cœur se fond. Venez, venez l'embrasser et lui donner le bonheur par vos caresses.

O jeune fille.....

AIR CAMBOZY

SUR LE GRAND ROI ZIRASSY

Que ferai-je, malgré vos éloges merveilleux et vos déclarations exaltées, si vous me traitez ainsi, et comment pourrai-je le supporter ?

O vous, grand roi Zirassy, qui avez joui de moi ; ô vous qui portez une couronne de mille pierres brillantes.

O fils de Zarabozy, favori de Mourougain, qui a pour monture le paon céleste.

Que ferai-je.....

Va lui dire que je l'ai salué, lui le roi de Secha-mandalom, qui m'a nommée fille aux longs cheveux blonds ; fille aux yeux semblables à l'insecte *Vandou* ! C'est lui qui est mon protecteur, qui a vécu avec moi, qui a joui de moi, et qui m'a beaucoup fréquentée.

Que ferai-je.....

Il m'a appelée fille à la taille fine, aux paroles d'enfant, fille de la race Sittiny ! Il m'a donné tous ces noms devant tout le monde. Il m'a serrée sur son sein, il m'a fait asseoir sur lui ; il a pressé mes lèvres. Il a laissé des traces d'ongles sur mes seins qui se dressent comme des piques.

Que ferai-je.....

CHANSONS DES RUES

IMPRÉCATIONS

Voyez comme le péché se multiplie ici, et comme les ennemis vils s'entre-détruisent. — Péché! — C'est parce que des hommes sans cœur, sans pudeur, perdent tout frein et tout respect pour les grands du monde, et tout honneur, et, par leur concupiscence, portent de tous côtés le désordre et la ruine. — Péché!

La lèpre (1) attaque avec fureur les hommes perdus, tels que les libertins, les traîtres qui, oubliant leur condition, sont vêtus délicatement de toile blanche, et portent le *pottou brillant* (marque de sandal mise au front), comme s'ils appartenaient aux premières castes. Ces gens sont pleins de venin et de pourriture ;

(1) Il y a des lépreux et des léproseries dans toute l'Inde.

ils séduisent les femmes de leurs frères aînés et cadets (1). — Péché!

Les méchants qui dédaignent les grands, hommes de bien, sans penser au châtement qu'on encourt dans ce bas monde, se multiplient, et aussi ceux qui déshonorent et ruinent leurs amis intimes en les trompant, et ceux qui commettent l'injustice en oubliant les services rendus par les bons. — Péché!

Les hommes pleins de fraude, de jalousie, de luxure, et de trahison, et qui ne méritent pas la miséricorde divine, seront, selon les anciens auteurs, couverts d'opprobre; quoiqu'ils fassent chaque jour le sivapoussé (dévotion à Siva) comme les gens de bien, en portant de la cendre, et quoiqu'ils se fassent pandarons (2) en changeant leur nom, et qu'ils se croient des pénitents. — Péché.

INVECTIVES

Mon ami, écoutez la vilénie du garçon impudent de Peroumoucal; voici les bassesses par lesquelles il cherche à s'élever au dessus de ses infimes compagnons les Totys Paréas, vils esclaves des vertueux habitants de Peroumoucal. Autrefois il vivait de coujou (mets préparé avec le cambou) de natchiny et de

(1) Désordre très commun chez les Hindous où tous les frères vivent sous le même toit, dans l'indivision de propriété, sous la faible autorité de l'aîné.

(2) Religieux mendiants.

cambi noir (camelot noir), et se plaisait à paître dans les bois les bestiaux des habitants principaux du pays; puis il s'est enorgueilli, s'est révolté contre ses maîtres et s'est enfui en pleurant pour avoir été frappé. Sa propre sœur, ayant perdu toute retenue, s'est rendue dans une ville, s'est placée sans honte comme domestique chez les topas (1) en leur rendant les services les plus vils. Impudents !

Là elle s'est engraisée et elle est devenue passionnée pour le vice; elle s'est prostituée aux premiers venus; elle a acquis ainsi un peu d'argent à sa fantaisie; ce garçon-là l'ayant su s'est mis à sa recherche et est venu la rejoindre, en quittant son village de *Peroumoucal*; il a passé sa vie à faire le métier de courtier pour les femmes qui vendent leurs faveurs, et il a porté un pottou rond et brillant; il a changé son nom de Toty et s'est donné le beau nom de Sayva-Pandarom; on en a ri et on l'a dédaigné. Impudent !

C'est un ennemi dangereux qui, par fraude, s'est emparé des biens légitimes des gens de bonne foi, en les fréquentant et en se faisant passer pour un honnête homme; il est d'une naissance vile, il a déshonoré la femme charmante de son frère cadet. Ce mauvais garnement est attaqué de la lèpre, pour avoir trompé les femmes et s'être livré à tous les

(1) Les topas sont les métis et les noirs qui portent le costume européen.

vices ; vous donc, ses propres amis, si vous le voyez, évitez-le doucement et crachez, en le regardant comme un chien, et en prononçant le mot : fi !

Mon ami, écoutez la vilénie du garçon impudent de Peroumoucal, etc.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

SYSTÈMES RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUES DE L'INDE.

LES BRAHMES

Les Vedas	5
Altération de la religion védique.	9
Bouddhisme	16
Râmâyana et Mahâbhârata	18
Des Vanaprastas	21
Des Djeinas	23
Établissement de l'idolâtrie	25
Les Pouranas	27
Écoles des Brahmes	31
Des souillures	36
Des Sanniassys	46
Des Brahmes	50

LIVRE II

DES DIEUX ET DES TEMPLES DE L'INDE

Brahma	69
Vichnou, deuxième personne de la Trimourty	71
Siva	82
DIEUX SECONDAIRES. — Ganesha ou le Pouléar	93
Soubramaniam ou Kartikeya	93
Kamaveda ou Manamada	94
Souria ou le soleil. — Souria-Tchandra, le soleil et la lune	95
Indra. — Dieu du ciel.	96
Noms des régents, régions où ils règnent, leurs fonctions, leur monture, leur couleur.	98
Agni	99
Yama et le Naraka.	100
DIEUX SUBALTERNES	100
DIVINITÉS INFÉRIEURES	102
ANIMAUX SACRÉS	104
VÉGÉTAUX SACRÉS	105
AUTRES OBJETS SACRÉS.	106
MONUMENTS RELIGIEUX	107
Temples	108
Grandes pagodes	109
Temples souterrains	116

LIVRE III

DES CÉRÉMONIES DU CULTE

Pratiques élémentaires.	123
Cérémonies dans les temples	120

TABLE DES MATIÈRES.**333**

Fêtes annuelles.	135
Fêtes des pagodes	140
Pèlerinages	143
Cérémonies de la vie privée	146
SECRETES DE VICHNOU ET DE SIVA	163
Des Gourous	169

LIVRE IV**DES CASTES ET DE L'ÉTAT SOCIAL DES HINDOUS**

I. Des castes.	177
II. Condition des Indiens	207
III. Du mariage et de la famille.	232
IV. Qualités et usages des Indiens.	253

CHANTS DES BAYADÈRES MUSULMANES DE NAGOUR

Premier chant	287
Autre chant	288
Autre chant	289

**CHANTS DES BAYADÈRES BRAHMANIQUES ATTACHÉES
AUX PAGODES**

Chanson en forme de dialogue entre le jeune roi Bojaraja et une Bayadère, née Soundarame	291
ENTRETIEN D'UN HOMME ET D'UNE FEMME EN ROUTE.	295
AMOUR SUBIT (dialogue)	307
Langage des chiffres	308
REGRETS	343

CHANTS DEVANT LES ROIS

Chansonnette : air Caliany	317
Chansons sur le grand roi Peradaba Semname : air Tody.	318
Autre chant.	319
Air Cambazy	320
Air Pelazery.	322
Air Camasson	323
Air Caliany	324
Air Cambozy sur le grand roi Zirassy	325

CHANSONS DES RUES

Imprécations	325
Invectives	328

COLLECTION DES GRANDES ÉPOPÉES NATIONALES

- La Légende du Cid*, comprenant le poème du Cid, les chroniques et les romances. Traduction d'Emmanuel de Saint-Albin, avec préface par M. Alex. de Saint-Albin. 2 vol. in-18. 7 fr.
- Chants populaires de l'Italie*. Texte italien; traduction de J. Caselli. 1 vol. in-18. 3 50
- Chants héroïques et Chansons populaires des Slaves de Bohême*. Traduits sur les textes originaux, avec une introduction et des notes par Louis Leger. 1 vol. in-18. 3 50
- Poésies populaires du sud de l'Inde*. Morale de Tirouvalouwer. Légende et tragédie de Saranga. Chants sacrés en l'honneur de Siva et de Vichnou. Traduction et notices par E. Lamairesse. 1 vol. in-18. 3 50
- Chants populaires du sud de l'Inde*. — Systèmes religieux et philosophiques de l'Inde. — Les Brahmes. — Des dieux et des temples de l'Inde. — Des castes et de l'état social, politique et religieux des Hindous. — Chants des bayadères. — Traduction et notices par E. Lamairesse. 1 vol. in-18. 3 50
- Le Kalevala*, Épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois. Traduit de l'idiome original, annoté et accompagné d'études historiques, mythologiques, philologiques et littéraires, par L. Leouzon le Duc. In-8°, tome I^{er}, l'Épopée. In 8°, tome II, Etudes explicatives. 15 fr.
- Le Rāmāyana*, poème sanscrit de Valmiky. Traduit en français par H. Fauche. 2 vol. in-18. 7 fr.
- Œuvres choisies de Kālidāsa, Çakountala*. — *Raghon-Vaṇça*. — *Mégha-Douta*. Traduites par H. Fauche. 1 vol. in-18. 3 50
- Les Nibelungen*. Traduction nouvelle par Emile de Laveleye. 1 vol. in-18. 3 fr.
- La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le nord scandinave*. Traduction précédée d'une étude sur la formation des épopées nationales, par E. de Laveleye. 1 vol. in-18. 3 50
- Les Poèmes nationaux de la Suède moderne*. Traduits, annotés et précédés d'une introduction et d'une étude biographique et critique, par L. Leouzon Le Duc. — La Saga de Frithiof. — La Saga d'Axel. — La première communion. 1 vol. in-18. 3 50
- Le Roman du Renard*. Mis en vers d'après les textes originaux, précédé d'une introduction et d'une bibliographie, par Ch. Potvin. 1 vol. in-18. 3 50
- La Chanson de Roland*, poème de Théroutde, suivi de la chronique de Turpin. Traduction de Alex. de Saint-Albin. 1 vol. in-18. 3 50

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below,
or on the date to which renewed. Renewals only:
Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.

U of British Columbia
**INTER-LIBRARY
LOAN**

AUG 23 1973

LD21A-10m-8,73
(R1902810)476-A-31

General Library
University of California
Berkeley

YB 70684



